

Les façades septentrionale et orientale de
la maison de la Grotte à Lausanne (détail),
photographie de Frédéric-Oswald-Welti, [1895].
MHL, inv. P. 1.A.1.G.45.2.





La Grotte, lieu de vie
et de mémoire



Genève

Home, sweet home!

Gibbon en ses murs lausannois

Dave Lüthi

Durant ses trois séjours lausannois, Gibbon réside dans plusieurs demeures de la place, mais n'en fait construire aucune. Cependant, à la Grotte, maison que son ami Jacques Georges Deyverdun lui propose de partager et dont il reçoit l'usufruit à sa mort en 1790, il fait réaliser des travaux de quelque ampleur. C'est naturellement avant tout de cette demeure dont il sera ici question, Gibbon ayant investi les lieux rapidement et avec un bonheur que ses lettres décrivent fréquemment. Grâce à des documents inédits, notamment conservés aux Archives de la Ville de Lausanne et aux Archives cantonales vaudoises¹, il est possible d'en savoir un peu plus non seulement sur la distribution des appartements aménagés par Deyverdun et Gibbon, mais aussi sur leur transformation progressive. Au travers de la correspondance de l'historien et de ses amis, ainsi que grâce à des comptes et des factures, on peut même deviner l'aspect de certaines des pièces de ses appartements. Un autre élément apparaît également dans toute son importance : le jardin, qui ne se résume pas au pavillon tant apprécié par l'Anglais.

Dans une démarche qui s'apparente à de l'archéologie, mais une archéologie appliquée à un fantôme, on parvient peu à peu à dresser le portrait du cadre de vie qui accompagne l'historien durant dix ans de sa vie. Peut-on y déceler les traces d'un goût anglais que Gibbon aurait apporté avec lui et donné à voir à ses nombreuses connaissances lausannoises ?

Gibbon à Lausanne

Lors de ses divers séjours, Gibbon réside dans trois parties différentes de la ville. En 1753-1758, il se trouve dans l'ancienne cure de la Cité, rue Cité-Derrière 16, chez le pasteur Daniel Pavillard, qui enseignera dès 1758 à l'Académie de Lausanne; en 1763-1764, il loge à la rue de Bourg, chez Henri de Crousaz, seigneur de Mézery, qui y tient alors une pension choisie. La maison construite vers 1712 venait d'être rénovée² [fig. 2]; Gibbon la décrit comme « une maison élégante », « grande et commode, située dans la plus belle rue, et ayant sur le derrière une superbe vue de la campagne et du lac »³. En effet, à l'époque, la rue de Bourg se constitue d'un chapelet de maisons bourgeoises, d'un luxe variable et souvent retenu, mais dont la qualité réside dans les jardins tournés vers le sud, vers le paysage lacustre et alpin. Les propriétaires sont pour la plupart des nobles locaux, à l'instar des familles Chandieu, Loys, Seigneux, Praroman, Saussure, Polier⁴. Gibbon est donc en contact direct, par voisinage, avec l'élite du chef-lieu vaudois. Mais c'est un peu en contrebas, au sud de l'église Saint-François, dans une situation encore plus panoramique, que l'historien va résider de manière pérenne de 1783 à 1787 et de 1789 à 1793.

Fig. 1. Détail de Luc-Henri Mottu, « *Gibbon's summer-house. Lausanne* », lavis sépia et crayon sur papier, 15.2 x 19.8 cm, [v. 1840]. MHL, inv. I.11.9.D.11.

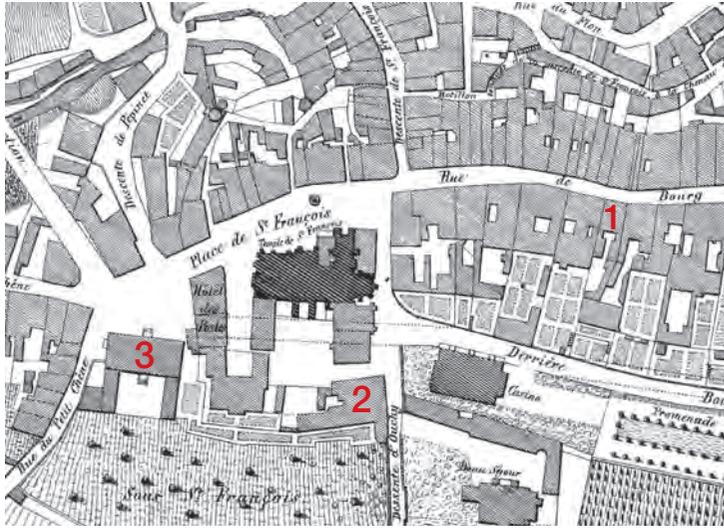


Fig. 2. Détail du «*Plan de la ville de Lausanne établi d'après la Triangulation et les plans dressés pour le Cadastre par le Commissaire Arpenteur Berney*», lithographié et publié par Spengler et C^o, Lausanne, 1838. AVL, cote F1PG 1838.

Légende: n° 1, maison Crousaz de Mézery; n° 2, La Grotte; n° 3, Hôtel Gibbon.

La maison de la Grotte

En 1747, la partie sud de l'ancien couvent des franciscains, sécularisé à la Réforme et utilisé depuis lors comme magasins, cave et manufacture⁵, est incendiée. La Ville se résout trois ans plus tard à vendre ce terrain sis à la Grotte à Charles Guillaume Loys de Bochat qui fait immédiatement construire à l'emplacement du bâtiment médiéval une maison d'habitation dont le chantier est terminé en 1754 [fig. 2]⁶. Sans doute, les plans sont-ils dressés par l'architecte lausannois Gabriel Delagrance, alors très actif dans le domaine de l'architecture privée, auteur notamment de la maison voisine Polier de Saint-Germain (1754-1757) et, à la rue de Bourg, de la maison Polier de Bottens (1764-1765) qui, avec d'autres édifices contemporains⁷, montre de nombreux traits communs avec la maison de la Grotte. On peut citer notamment le caractère ramassé de l'architecture, les façades régulièrement percées de hautes fenêtres en arc surbaissé [fig. 3], et le soin apporté à l'unique élément de décor, l'avant-corps marquant l'entrée du bâtiment, en pierre de taille, couronné d'un fronton, mais sans aucune formule architecturée particulière (absence de pilastres ou de colonnes, remplacés par des tables en relief). Dans la maison de Loys de Bochat, il se

pourrait que les irrégularités du plan et des façades soient dues à la récupération de structures anciennes⁸; la tourelle d'angle, ancienne Tour des Grottes⁹, par exemple, semble être d'origine médiévale; elle figure en tout cas sur le plan visuel de David Buttet (1638) comme la fortification de l'angle sud-est de l'ancien complexe conventuel.

Pour autant que l'on puisse en juger par un plan plus tardif, mais précis¹⁰, la maison présentait un plan assez rare alors dans la région, presque carré, divisé en trois «bandes» de pièces [fig. 4]. Au centre, derrière l'avant-corps à fronton, un grand vestibule abritant la cage d'escalier contre la façade – cette cage rachète la différence de niveau entre la petite place devant la maison et son bel étage – donne sur la grande salle de compagnie. À l'est, plusieurs pièces de taille variable forment la suite de l'appartement de réception (cabinet dans la tourelle d'angle, petite salle de compagnie) ainsi qu'un véritable appartement (cabinet, antichambre, chambre à coucher), qu'occupera Gibbon. Ces pièces s'ouvrent sur la rue de la Grotte qui descend en direction d'Ouchy. À l'ouest, on trouve la cuisine, côté cour, une antichambre au centre et la salle à manger au sud, à côté du grand salon, dotée de grandes armoires murales. Les trois pièces méridionales forment une enfilade; elles sont chauffées par des poêles en faïence (petit salon, salle à manger) ou par une cheminée (grand salon, ainsi que le cabinet dans la tour d'angle). Cette distribution dénote une demeure confortable et d'un certain prestige. Le plan carré, profond, est rare alors; il connaîtra un certain succès puisqu'il est repris à la Grande maison de Beaulieu (1763-1766) et plus tardivement à la campagne de l'Élysée (1780-1783). Il est moins canonique que le plan «classique» français entre cour et jardin que l'on retrouve notamment à la maison voisine Polier de Saint-Germain et, sans doute, à la maison Montrond au Grand Chêne, due à Gabriel Delagrance pour la première et à son père Guillaume pour la seconde – un réfugié huguenot, qui pourrait avoir apporté avec lui des modèles d'architecture française dont la diffusion à Lausanne restera très limitée. En revanche, il trouve des comparaisons contemporaines dans les plans français et anglais de la fin du XVIII^e siècle à triple épaisseur de pièces.

Gibbon à la Grotte: chronique d'une installation

En 1778, Charles Guillaume Loys de Bochat lègue la maison à son neveu Georges Deyverdun qui y fait faire des travaux d'une certaine importance entre 1781 et 1783.



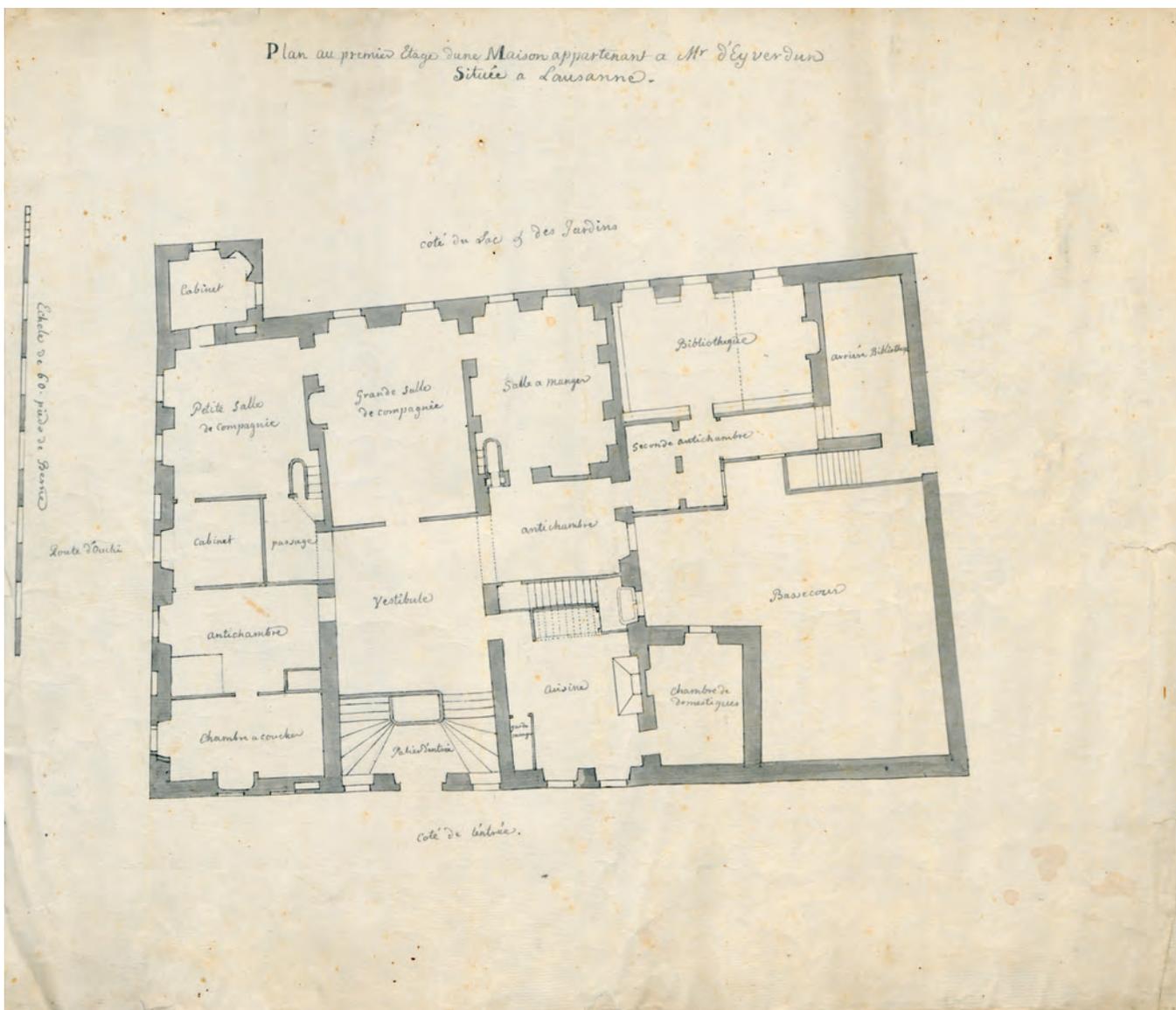
Fig. 3. Anonyme, «Mr. Gibbon's House at Lausanne»,
aquarelle, 43.5 x 53.3 cm, 1793. Magdalen College,
Oxford, inv. P2043.

La Grotte, lieu de vie et de mémoire

Les «20 chevrons, 12 poutres dont il a besoin pour a[d] jonction à son bâtiment de la Crotte»¹¹ pourraient bien concerner l'aile occidentale de la maison, alignée sur la façade sud et la reliant à un petit édifice préexistant (une remise) à la limite de la propriété, plutôt que le pavillon du jardin¹² – à moins que cela ne les concerne les deux. Le jardin, dont Gibbon vantera si souvent les qualités, semble bien être aussi le fruit de cette phase de travaux, comme on le verra plus loin. À l'intérieur, le propriétaire fait rénover le bel étage visiblement dans l'attente de la visite de son ami anglais :

Il me reste à vous présenter le tableau que vous trouverez. Vous aimez ma maison & mon jardin, c'est bien autre

Fig. 4. Plan du premier étage de la maison de la Grotte au moment de l'arrivée de Gibbon, [v. 1784]. AVL, cote P224 (Grenier, famille), 1.



chose à présent. Au premier étage qui donne sur la descente d'Ouchy, je me suis arrangé un appartement qui me suffit, j'ai une chambre de domestique, deux salons, & deux cabinets. J'ai au plein pied de la terrasse, deux autres salons dont l'un sert en été de salle à manger, & l'autre de salon de compagnie. J'ai fait un nouvel appartement de trois pièces dans le vide entre la maison & la remise, en sorte que j'ai à vous offrir tout le grand appartement, qui consiste actuellement en onze pièces, tant grandes que petites, tournées au Levant & et au Midi, meublées sans magnificence déplacée, mais avec une sorte d'élégance dont j'espère que vous seriez satisfait.¹³

Et en effet, Gibbon semble satisfait de son nouveau logis, comme en témoigne cette lettre à sa belle-mère Dorothea au printemps 1784 :

You will not expect that the pen should describe what the pencil imperfectly delineate. [...] My library is about the same size with that in Bentinck Street, with this difference however that instead of looking on a paved court, twelve feet square I command a boundless prospect of vale, mountains and water from my three windows; my apartment is compleated by a spacious light closet of store-room with a bed chamber and dressing room. Deyverdun's habitation is pleasant and convenient though less extensive; for our common use we have a very handsome winter apartment of four rooms, and on the ground floor two cool saloons for the summer with a sufficiency or rather superfluity of offices &c.¹⁴

La description de l'Anglais correspond assez bien au plan connu ; les quatre pièces de réception commune aux deux hommes sont vraisemblablement l'enfilade du sud (petite salle de compagnie, grande salle de compagnie, salle à manger et cabinet à cheminée de la tour d'angle) ; l'appartement de Gibbon occupe les trois pièces donnant sur le chemin de la Grotte ; l'aile édifiée à l'ouest par Deyverdun comprend en effet une salle de bibliothèque d'une certaine importance, ajourée de trois baies donnant sur le paysage lémanique. Sans doute, l'appartement du propriétaire se trouve-t-il au rez-de-chaussée, en façade est, puisque du côté de la terrasse se trouvent les deux salons d'été ; le plan n'en est hélas pas connu. Les pièces non évoquées sont la cuisine et la chambre de domestique voisine, à l'angle nord-ouest de la maison, donnant sur la basse-cour située à l'arrière de la nouvelle bibliothèque.

Grâce à l'inventaire des biens réalisé à la mort de Deyverdun¹⁵, on peut se faire une idée de l'ameublement

de certaines pièces de la maison. Dans le vestibule d'entrée, deux tables en demi-lune et un cabaret de toile cirée (soit une petite table) forment un maigre ameublement. Le grand salon est mieux loti, avec dix chaises, deux fauteuils, deux tables à jeu, deux cabarets, un grand écran de cheminée et deux coussins de fenêtres. Dans la salle à manger, la table en noyer à tiroir est entourée par sept chaises de paille et, dans les armoires, on trouve un « chaudron jaune à thé », de la vaisselle de porcelaine, d'argent, de fer blanc et d'étain (cafetière et chocolatière avec son mousoir, râpe à sucre, lave-main, réchaud de table) et de la verrerie. La chambre de la cuisinière est plus modeste bien sûr avec son lit et ses deux chaises de paille ; dans la cuisine même, on trouve un autre lit, une petite table de sapin et « 3 vieilles chaises de paille ». Visiblement, la maison est confortable et bien agencée ; la salle à manger en particulier semble avoir appelé des soins tout particuliers. On connaît le goût de Gibbon pour la bonne chère, ce dont témoignent les divers objets cités, alors encore assez rares pour certains (notamment la chocolatière, qui se répand tardivement à Lausanne)¹⁶, ou inédits, comme le « chaudron à thé ». On sait qu'il se fournit chez les orfèvres locaux Papus & Dautun, très réputés, et dont le goût pour les formes anglaises pouvait rejoindre celui de Gibbon¹⁷.

Les travaux dirigés par Gibbon dans la maison

Quelques années après son installation, Gibbon entreprend des travaux d'aménagements dans son intérieur, que les sources permettent d'assez bien connaître entre 1785 et 1793. Au même moment, il travaille aussi à l'amélioration du jardin. Les travaux se concentrent sur deux pièces principales : sa bibliothèque et la salle à manger. Nous traiterons successivement chacun de ces deux espaces, dont les caractéristiques sont évidemment bien différentes, de même que la fonction sociale.

La bibliothèque

Les ouvrages les plus utiles à Gibbon arrivent à Lausanne en provenance de Londres à l'automne 1784¹⁸ ; c'est sans doute à cause de la masse des documents reçus qu'il doit réaménager la pièce où il travaillera dorénavant. Les premiers paiements sont effectués en avril 1786 au menuisier François Bociou qui a réalisé en janvier et avril différents travaux¹⁹ : « démonter ce qui ferme le Grand Colidor [sic] », trois grands tiroirs, un bureau en noyer et

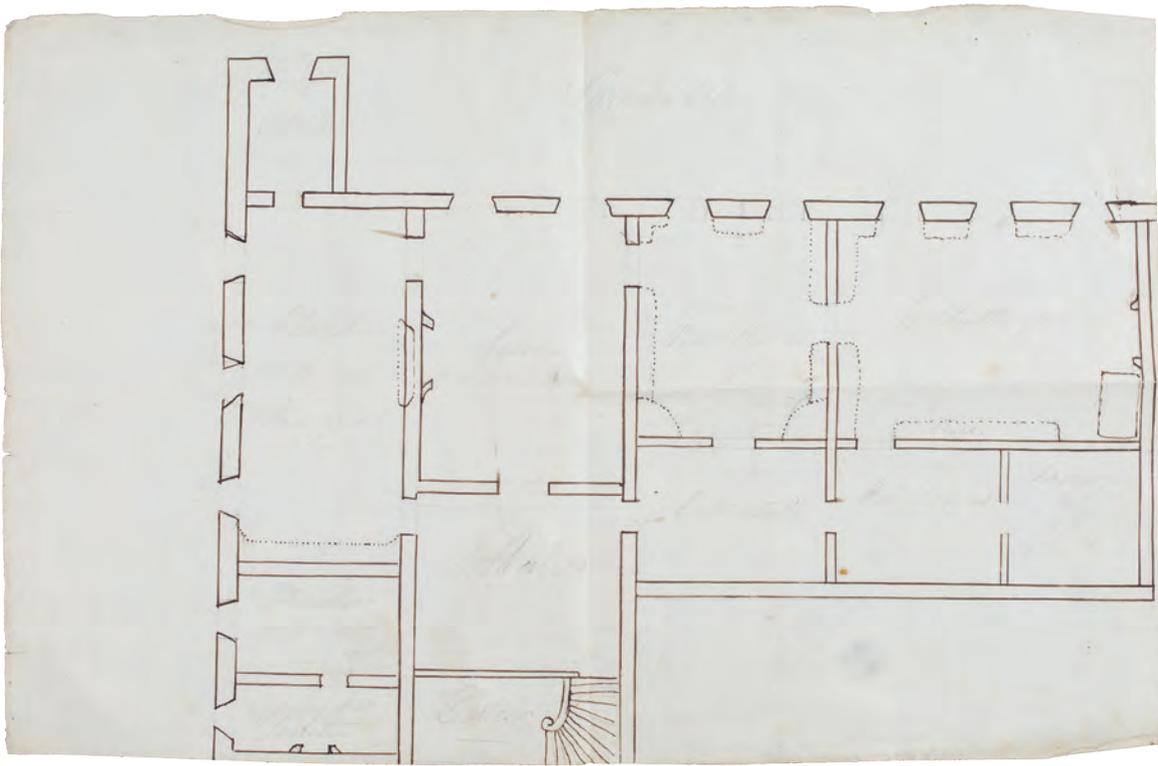


Fig. 5. Plan sommaire de l'appartement de Gibbon à la Grotte, vraisemblablement levé par Wilhelm de Charrière de Sévery, [s.d.]. ACV, cote P Gibbon 366.

surtout, 177 pieds de tablettes pour les livres, soit près de 52 mètres d'étagère²⁰, qui se répartissent sans doute entre la bibliothèque, la salle à manger transformée en bibliothèque et l'arrière-bibliothèque sise dans l'ancienne remise, à l'ouest. En 1788, un certain Thevenoz peint à l'huile et dore les montants de la bibliothèque, passe le plafond à la détrempe et fournit deux vases pour la corniche²¹. Le serrurier Moïse Navelot fournit des boutons pour les tiroirs de la bibliothèque²². L'année suivante, Bocion est payé pour avoir arrangé les bustes et leurs piédestaux, fourni quatre consoles en couleurs et dorées ainsi que quatre vases de couleur, dont on ignore la destination²³. Il a aussi nivelé le billard, dont l'emplacement n'est pas connu, mais il pourrait se trouver dans le cabinet du jardin, que Jean Weibel répare au printemps 1789 justement²⁴. Les travaux se poursuivent cette année sans que l'on puisse toujours être sûr qu'ils concernent tous la bibliothèque; parmi les éléments clairement situés, signalons les décorations fournies par Jean Steigre, « Maître Pottier de Terre »²⁵ et la cheminée à neuf louis d'or²⁶ qu'on peut imaginer en marbre et d'une certaine qualité. Peut-être les papiers peints fournis par Weibel et les éléments pour des rideaux de François Porchat sont-ils aussi prévus pour cette pièce²⁷. En mai 1790, alors que le portrait de Lord Sheffield signé par Reynolds arrive à Lausanne pour être accroché dans la pièce rénovée, Gibbon précise :

Your portrait is at last arrived in perfect condition, and now occupies a conspicuous place over the chimney glass

in my library. It is the object of general admiration, good judges (the few) applaud the work, the name of Reynolds opens the eyes and mouths of the many [...].²⁸

Une observation fine du plan de 1784 et d'un autre levé après la mort de Gibbon, peut-être à des fins mémorielles par Wilhelm de Charrière de Sévery (1767-1836)²⁹, permet de mettre en évidence certaines des caractéristiques des travaux exécutés, en dépit de l'absence d'une vue dessinée ou photographique de la pièce [fig. 5]. Auparavant accessible par le couloir (le « Grand Colidor » ?) donnant dans l'antichambre ouverte à l'ouest du vestibule d'entrée – et donc à travers un cheminement quelque peu tortueux –, la bibliothèque s'inscrit désormais dans la suite de l'enfilade des pièces de réception, même si sa porte n'est pas dans l'axe des autres. Percée à l'emplacement de l'armoire centrale de la paroi occidentale de la salle à manger – dont la fonction change au même moment, et qui devient une bibliothèque aussi –, elle est dans l'axe de la nouvelle cheminée surmontée de son trumeau de glace qui orne dorénavant la bibliothèque, dont la paroi nord a été déplacée pour agrandir l'espace. La seconde antichambre – en fait, le couloir tortueux qui menait à l'ancienne bibliothèque – a disparu au profit de pièces plus régulières, pour autant que l'on puisse se fier au plan sommaire montrant l'état après travaux. La bibliothèque est bordée sur trois de ses faces par des étagères, la quatrième étant occupée par la cheminée et son trumeau, ainsi que dans l'angle par un poêle en faïence,

si le rectangle figurant le plan n'est pas un meuble mais bien cet objet « immeuble » de chauffage. Quant au décor de la pièce, les quelques indications que nous possédons permettent de le rapprocher des quelques bibliothèques régionales connues de cette époque, toutes plus tardives cependant, comme celle du château de Coppet (1820) et de la maison La Grange à Genève (1821)³⁰. Les étagères cachant presque entièrement les parois sont en bois naturel à La Grange, peinte à l'huile à Coppet, et surmontées de buste ou de vases, sous un plafond blanc ou clair (motifs de caissons en trompe-l'œil à Genève). Chez les Necker, une cheminée se trouve aussi dans l'axe de la paroi étroite de la pièce, surmontée d'un trumeau de glace. Dans des dimensions bien moindres, et dans un style différent – les motifs Empire de Coppet et de Genève ne sont pas encore de mise en 1790 – on peut donc supposer une ambiance similaire dans la pièce aménagée avec soin par l'historien.

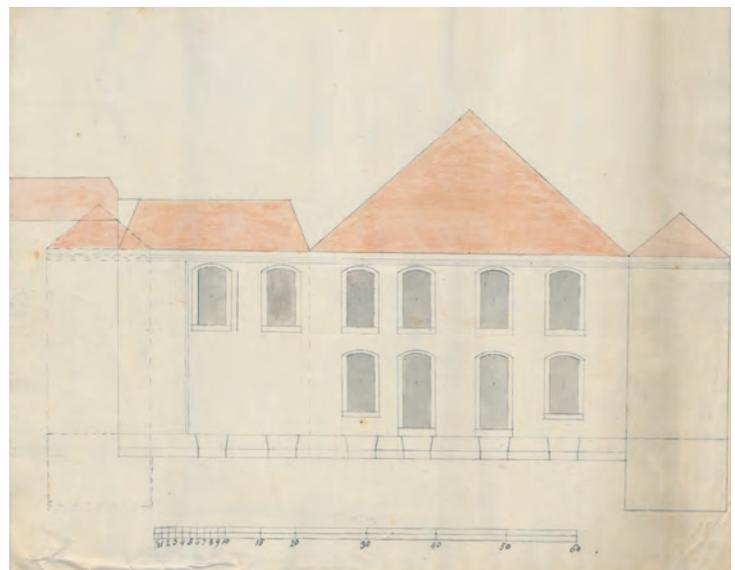
La salle à manger

La bibliothèque occupant de plus en plus de place et, en fait, toute la partie occidentale de l'aile côté lac, la salle à manger est déménagée par Gibbon à l'emplacement du petit salon et du cabinet annexe réunis en une seule pièce; elle est donc ouverte dorénavant sur la route de la Grotte et plus du côté du lac. Selon les usages de l'époque, cela n'est pas très dérangeant; la salle à manger est souvent au nord pour éviter qu'il n'y fasse trop chaud en été et la concentration des hôtes autour de la table autorise une vue moins séduisante que celle d'un salon par exemple, dans lequel on aura plaisir à admirer le paysage. Les travaux de transformations sont sans doute menés par Weibel, qui abat la cloison entre les pièces et aménage le nouvel espace en forme de galerie. Au printemps 1786, Bocion est payé pour « avoir acomoder la table à manger », « pour une aponce pour la Grande table » ainsi que pour « avoir recouper une table à manger », ce qui pourrait laisser entendre que l'ancienne table a été agrandie ou dotée d'une rallonge³¹. Les factures déjà mentionnées pour un poêle en faïence et du papier peint pourraient aussi concerner cette pièce; le plan de Charrière de Sévery semble indiquer l'emplacement d'un tel moyen de chauffage au revers de la cheminée du grand salon et l'importante surface de mur de la pièce aura sans doute reçu un décor de papier, très à la mode alors, plutôt que de coûteuses boiseries, dont les comptes ne conservent en outre pas le souvenir. Cette nouvelle pièce a dû avoir un rôle festif: en effet, plusieurs concerts sont attestés à la Grotte et

ils pourraient bien avoir eu lieu dans cette pièce plus comode à occuper que le grand salon voisin pour ce type de réjouissance³².

Si les travaux de Gibbon semblent avant tout se concentrer sur l'intérieur de la demeure pour la rendre plus confortable, plus conforme à ses goûts aussi sans doute, peut-être avait-il d'autres ambitions. Un dessin non signé et non daté, quelque peu maladroit, mais qui pourrait bien être du maçon Jean Weibel, semble prévoir une seconde tour en façade sud de la demeure, côté jardin [fig. 6]³³. Cette adjonction aurait entraîné la fermeture de l'une des trois fenêtres de la bibliothèque, mais elle aurait eu l'avantage de donner un peu plus de prestance à cette façade asymétrique et peu régulière. En outre, dotée ainsi de deux tourelles d'angle, la maison de la Grotte aurait rejoint la longue liste des maisons de campagne lausannoises dotées de tels attributs pseudo-seigneuriaux³⁴, à l'instar des châteaux de Vidy (1771-1779), de Béthusy (1774-1780 env.), de Vennes (1779-1780), ainsi que des campagnes du Champ-de-l'Air (1784-1787) et dans une moindre mesure du Désert (1771-1782)³⁵. Signe de prestige, mais aussi signe d'intégration, cette deuxième tourelle ne sera toutefois pas réalisée.

Fig. 6. Projet de construction d'une tour à l'angle sud-ouest de la maison de la Grotte, sans doute dû au maçon Jean Weibel, [s.d.]. AVL, cote P 224 (Grenier, famille), 3.





Plan Geometrique

de la Maison et Possession de Noble George De Mollins
 De Montagny Major de Departement au service de Leurs Excellences
 Situee Deuous Saint Francois soit A la Crotte

contenant en tout trois pices et demi comme suit

n ^o	Conten
1	323
2	64
3	9
4	300
5	386
6	255
7	195
8	84
9	117

3 pices & $\frac{1}{2}$ soit 1783 Toises





Fig. 7. «Plan géométrique de la Maison et Possessions du Nobles Georges de Mollins de Montagny», montrant l'état du jardin après les travaux menés par Georges Deyverdun et par Gibbon, [v. 1790]. AVL, cote P 224 (Grenier, famille), 2. n° 1, Pavillon (ou chaumière) n° 2, Chalet



Le jardin avant Gibbon

Les plans de la propriété de la Grotte récemment découverts aux Archives de la ville de Lausanne³⁶ [fig. 7 et 8] permettent de restituer un élément essentiel du séjour lausannois de Gibbon: son jardin, auquel il était très attaché. Grand absent de l'historiographie, il est pourtant un jalon majeur et précoce de l'introduction du jardin paysager (ou «à l'anglaise») dans la région lémanique³⁷. Le grand paradoxe tient à ce que l'on doit ce vaste parc moins à Gibbon qu'à Deyverdun, très sensible lui aussi aux charmes pseudo-naturels des parcs alors en vogue tant en Angleterre qu'en France. En effet, en juin 1783, Deyverdun, sans doute pour attirer Gibbon à Lausanne, en donne cette description précise:

La terrasse a peu changé; mais elle est terminée par un grand cabinet mieux proportionné que le précédent,

Fig. 8. «La Possession des hoirs de Noble George D'Everdun située à la Grotte», montrant l'état du jardin à l'époque de Gibbon, [s.d.]. AVL, cote P 224 (Grenier, famille), 4.

garnie tout du long, de caisses d'orangers &c. La treille, qui ne vous est pas indifférente, a embelli, et prospéré, & règne presque entièrement jusqu'au bout; parvenu à ce bout, vous trouverez un petit chemin qui vous conduira à une chaumière placée dans un coin; & de ce coin, en suivant le long d'une autre route à l'Anglaise, le mur d'un manège. Vous trouverez au bout un chalet avec écurie, vacherie, petite porte, petit cabinet, petite bibliothèque, & une galerie de bois doré, d'ou

l'on voit tout ce qui sort & entre en ville par la porte du Chêne, & tout ce qui se passe dans ce Faubourg. J'ai acquis la vigne au-dessous du jardin; j'en ai arraché tout ce qui étoit devant la maison; j'en ai fait un tapis vert, arrosé par l'eau du jet d'eau; & j'ai fait tout autour de ce petit parc, une promenade très variée par les différents points de vue & les objets même intérieurs, tantôt jardin potager, tantôt parterre tantôt vigne, tantôt prés, puis chalet, chaumière, petite montagne; bref, les étrangers viennent la voir & l'admirent, & malgré la description pompeuse que je vous en fais, vous en serez content. N.B. : j'ai planté une quantité d'excellents arbres fruitiers.³⁸

Peu après, Gibbon découvre en personne le parc: « His garden, terrace, and park have even exceeded the most sanguine of my expectations and remembrances, and you yourself cannot have forgot the enchanting prospect of the Lake the mountains and the declivity of the Pays de Vaud. »³⁹

Le terrain occupé par le jardin de Deyverdun est très vaste; il se situe en aval de la maison de la Grotte et de l'hôtel Polier de Saint-Germain, qu'il entoure littéralement puisque son bras occidental remonte le long de l'aile de l'hôtel qui abrite un manège. Dans l'état actuel de la ville,

il correspond au quartier délimité par la rue de la Grotte, la rue Edward-Gibbon et le Petit-Chêne, la maison se trouvant grosso modo à l'angle nord-est de l'hôtel des postes. Devant la maison, une terrasse étroite traverse une bonne partie du terrain d'est en ouest; elle est bordée par de petits arbres, peut-être les orangers décrits par Deyverdun, et ornée devant la maison d'un plus grand arbre, sans doute l'acacia évoqué par Gibbon en 1786⁴⁰; elle s'ouvre à l'ouest sur un verger qui remonte le long du manège. En-dessous, un bassin bordé d'une ceinture fleurie se trouve dans l'axe de la façade et lui sert d'ornement [fig. 9]. À l'ouest, la bande de terrain étroite que délimite à nouveau une allée d'arbres semble être le jardin potager, qui comporte même un petit étang. À son extrémité, soit à la jonction des deux terrasses longilignes se trouve la « chaumière » (ou pavillon) évoquée par Deyverdun et qui deviendra le célèbre cabinet de Gibbon, situé à proximité d'une allée d'arbres taillés et d'un autre potager dans la suite du précédent (fig. 7, n° 1). Il s'agit d'un tout petit édifice de plan quadrangulaire aux angles marqués par des chaînes à refends, percé d'une porte sur sa façade principale que marque un petit fronton et par une haute fenêtre rectangulaire sur les faces secondaires [fig. 10]. Un petit arbre isolé pourrait être un cèdre ou une autre espèce précieuse et appréciée à l'époque, ainsi qu'on pouvait le voir à la même époque à la



Fig. 9. Les vestiges du jardin de la maison de la Grotte, photographie de Johann-Franz Schilder, [1890]. MHL, inv. 8.J.599.



Fig. 10. Luc-Henri Mottu, «Gibbon's summer-house. Lausanne», lavis sépia et crayon sur papier, 15.2 × 19.8 cm, [v. 1840]. MHL, inv. I.11.9.D.11.

campagne de Varembe au Petit-Saconnex⁴¹. En aval, des vignes, des champs et, au-devant de la maison et du bassin fleuri de la première terrasse, un tapis vert bordé d'un chemin tortueux et animé en son centre d'un petit bosquet circulaire. Pour en revenir au verger qui est planté dans la partie nord-ouest du terrain, on peut observer qu'elle est aussi bordée d'une «route à l'Anglaise», soit un chemin pittoresque et bordé de buis sans doute. La petite montagne pourrait être une sorte de monticule appuyé contre la terrasse qui soutient la façade latérale de l'hôtel Polier de Saint-Germain. L'élément le plus remarquable est bien sûr le chalet qui, si l'on se fie à l'unique dessin qui en est connu, est une petite maison de plan rectangulaire bordée de galeries en bois et surmontée d'un toit à quatre pans (fig. 7, n° 2), bien éloignée donc de l'image prototypique qui se mettra en place plus tard⁴².

En dépit de ses nouveautés, le jardin reprend certaines caractéristiques du jardin du XVIII^e siècle lausannois, récemment mises en évidence⁴³, en particulier sa succession de terrasses jouant sur la déclivité et donnant à voir le paysage de manière magnifiée, «soulignée» en quelque sorte. Le premier exemple connu se trouve au Désert (avant 1779)⁴⁴, soit très peu de temps avant les grands travaux de Deyverdun; le jardin qu'il prévoit à la Grotte est pourtant plus ambitieux que celui des Constant par les constructions qu'il y aménage – chaumière et

chalet – devançant d'une décennie les fabriques les plus anciennes alors connues à Lausanne, celle de Dessous-les-Roches, attestée en 1792 (Belvédère) et en 1796 (Chapelle)⁴⁵. Signe de son importance dans le contexte lausannois, l'épître publiée en 1782 par Bridel et dédiée au jardinier de la Grotte, qui pourrait bien être Deyverdun lui-même, chante la douceur de cet «Asyle heureux qu'un palais ne vaut pas»⁴⁶.

Gibbon en son jardin

Si Gibbon admire et profite grandement de son jardin, notamment en transportant son cabinet de travail dans le pavillon, il ne réalise guère de grands travaux, hormis la plantation en 1788 par le jardinier Rouviere d'arbres alors très appréciés tels que des acacias (6 plantés), des platanes (7), des marronniers (3), des tilleuls (4). L'année suivante, le même Rouviere et ses ouvriers plantent encore en cinquante journées de travail et pour la somme de 50 livres 3 hêtres, 1 frêne, 1 «pomme de neige», 24 peupliers, 23 arbres fruitiers, 15 pêchers, 2 ormeaux et 400 pattes d'asperges⁴⁷. Une palissade est construite alors, qui s'ajoute à une autre, peinte en vert, datant de 1787⁴⁸. Des «terres grasses» sont amenées dans deux chars en octobre 1789 par Jean Pierre Bonnet, sans doute pour assurer un terreau fertile à ces

nouvelles plantations. D'autres arbres sont plantés au printemps 1791 ; ils vont causer quelque tourment à l'écrivain.

En effet, leur trop haute taille indispose ses voisins directs de l'hôtel Polier de Saint-Germain, en l'occurrence le bourgmestre homonyme de Lausanne. Toute l'année 1792 est occupée par « l'affaire » qui embarrassera l'Anglais, prouvant son attachement au jardin. Polier de Saint-Germain demande ainsi en avril à Gibbon de raccourcir certains des arbres au-devant de sa demeure, « il a d'ailleurs trop opinion de la façon de penser de Monsieur Gibbon pour croire qu'il puisse avoir le moindre regret a des etablissements de fantaisie qui porteroient infiniment plus de prejudice a ses voisins, qu'elles [sic] ne pourroient lui procurer d'agrémens »⁴⁹. Peu après, il renchérit :

C'est bien malgré moi, Monsieur, & avec une veritable peine que je me vois obligé de revenir encor a la charge au sujet de vos plantations. Celle que vous avés établie ce printemps passé, le long de votre terrasse me menaçant d'une privation prochaine & totale, pour ma maison, de la vue du seul coté ou il m'en restoit encore après toutes les plantations pressedentes. [...] je lui [Mr de Severy] proposai [...] quelques moiens de vous procurer de l'ombre sur votre terrasse [...], les moyens etoient 1° de substituer aux Acacias & aux Platanes des arbres qui s'elevent moins & qui donnent autant d'ombrage 2° de planter une charmille avec des ouvertures distance en distance qui donneroient la vue de la campagne 3° un berceau qui vous donneroit de l'ombre a toutes les heures du jour & qui déroberoit les promeneurs aux yeux des curieux [...].⁵⁰

Gibbon ne semblant pas faire suite à sa demande, le bourgmestre hausse le ton :

Je demande que tous les Arbres, a la distance de moins de neuf pieds de mes murs soient arrachés incessamment. Je veux bien consentir cependant a laisser subsister ceux qui forment le cabinet qui est au bout de la terrasse, maintenant qu'ils ne s'élèvent pas au dessus du mur qui soutient la mienne. Je veux bien consentir encor a laisser subsister le petit couvert qui est construit a l'angle du mur de ma terrasse, moiennant que d'un autre coté on arrache ou du moins qu'on emonde le saule pleureux, de manière qu'il n'ote point la vue de mon Appartement.⁵¹

L'Anglais répond en fin d'année sur un ton de justification, tentant sans doute d'amadouer son voisin :

[...] la promenade dont il s'agit m'est essentiellement necessaire dans les longues foiblesses qui suivent mes

accès de goutte, une promenade d'une certaine étendue, bien ombragée de plein pied et peu éloignée de ma maison. Ces platanes et acacias que j'ai fait planter sur ma terrasse sont le seul ombrage, la seule décoration qui puisse lui convenir, et si j'arrachois ces arbres mon gout particulier n'adopterois jamais les dedommagements que vous prenez la peine de leur substituer. Il y a tel genre de decoration, un rideau de grand peuplier, par exemple, qui porteroit effectivement prejudice a votre maison, mais je me suis convaincu avec plaisir que mes nouveaux arbres ne pourront jamais intercepter la hauteur de votre vue.⁵²

L'épilogue de l'affaire n'est pas connu, mais la mort de Gibbon le 16 janvier 1794 a sans doute calmé le débat. On ignore tout de l'histoire du jardin par la suite, qui, sans doute, a rapidement été délaissé, son entretien coûtant des sommes non négligeables⁵³. L'héritier de Deyverduin, Georges Molin de Montagny, réalise bien quelques travaux à la maison après la mort de l'historien, mais sans doute relativement peu importants⁵⁴. Sur le plan de la ville de 1806, la terrasse supérieure est encore bien visible, mais le reste du terrain semble un vaste verger – il faut toutefois se méfier du caractère sommaire du plan. Celui de 1838 ne montre rien de plus, sinon l'hôtel Gibbon construit en 1837-1838 sur la partie nord-ouest de la propriété [fig. 2], l'ancien verger et son chalet, disparus sans doute depuis longtemps (aucune trace du chalet sur le plan de 1806)⁵⁵. En 1896, c'est au tour de la maison d'être détruite, au moment des grands travaux de réaménagement de la place Saint-François. Tous les vestiges de l'ancien couvent gothique, l'hôtel Polier de Saint-Germain, l'hôtel des postes de 1807 et la maison de Gibbon sont les principales victimes de ce remaniement complet de la partie méridionale de la place. Le jardin de Gibbon est à la même époque loti et investi notamment par l'édifice considérable des Galeries du Commerce (1905-1908). Dès lors, hormis le tracé des rues adjacentes qui cernent encore l'ancienne parcelle, plus aucun souvenir ne rappelle *in situ* la demeure et son beau jardin, sauf le nom de la rue Edward-Gibbon, bien sûr, reléguée depuis l'urbanisation de la rue du Midi parallèle au rang d'artère secondaire.

An English touch ?

Alors que le Pays de Vaud succombe peu à peu au goût anglais dans de nombreux domaines, de l'art paysager à l'orfèvrerie en passant par la mode⁵⁶, la bibliothèque et, surtout, le jardin de la Grotte à Lausanne ne manquent pas d'interpeller. Faut-il y voir une *English touch* particulièrement

intéressante puisqu'elle serait due à un Anglais cultivé et qui aurait pu jouer le rôle de passeur culturel, voire de modèle ? Cette hypothèse ne résiste pas à l'analyse puisque le jardin, on le sait maintenant, est aménagé avant même l'arrivée de Gibbon par Deyverdun, qui avait pu connaître et fréquenter ce genre de dispositifs paysagers en Angleterre lors des séjours effectués chez son ami⁵⁷. Ainsi, la touche anglophile de la Grotte, si elle est sans doute amplifiée par Gibbon – notamment par le biais du portrait signé par Reynolds et installé dans la bibliothèque, tout à fait inédit sans doute à cette époque dans la région –, n'était pas de son fait pour les parties les plus visibles et les plus connotées (le jardin paysager, dit « à l'anglaise »⁵⁸). L'historien a en réalité profité de l'engouement de l'époque pour sa patrie plus qu'il ne l'a provoqué lui-même ; arrivé à Lausanne, il s'est donc trouvé dans un environnement culturel propice au développement de son travail et à son épanouissement personnel.

- 1 ACV, P Gibbon; AVL, Fonds Grenier, p. 224.
- 2 Marcel Grandjean, *Les Monuments d'art et d'histoire du canton de Vaud* (ci-après : *MAH VD*), Bâle, Birkhäuser, 1979, t. III, p. 287.
- 3 Gibbon, *Mémoires, suivis de quelques ouvrages posthumes*, vol. 1, p. 163-164.
- 4 Sur les maisons et leurs propriétaires, voir Grandjean, *MAH VD*, t. III, p. 273-311. Voir aussi William et Clara de Sévery, « Notes sur quelques maisons de la rue de Bourg et leurs propriétaires aux XVIII^e et XIX^e siècles », *RHV*, n° 15, 1907, p. 171-184.
- 5 Grandjean, *MAH VD*, 1965, t. I, p. 248-249.
- 6 Grandjean, *MAH VD*, t. III, p. 350-351.
- 7 Château de Bursinel, 1764, projet pour le grand hôpital de Lausanne, 1765, etc. Sur Delagrance, voir Paul Bissegger, « Les traits de l'architecte : en marge des portraits de Gabriel Delagrance (1715-1794) et de son épouse, œuvres du peintre genevois Jean-François Guillibaud : une famille de réfugiés huguenots », *Monuments vaudois*, n° 4, 2013, p. 24-34.
- 8 C'est ce que laisse supposer le plan de Jacques Narbel en 1748 (AVL).
- 9 Attestée au XV^e siècle, restaurée en 1597-1598, elle existe encore en 1748 (Grandjean, *MAH VD*, t. I, p. 92-93).
- 10 « Plan au premier Etage d'une Maison appartenant à Mr d'Eyverdun / Située à Lausanne. », [v. 1784], cote AVL, P 224/1.
- 11 AVL, D 100, fol. 115v, 24 avril 1781 (cité par Grandjean, *MAH VD*, t. III, p. 350, n. 70).
- 12 Comme supposé par Grandjean, *MAH VD*, t. III, p. 350.
- 13 Lettre de Georges Deyverdun, 10 juin 1783, in *Miscellaneous Works of Edward Gibbon, Esquire...*, Bâle, J.J. Tourneisen, 1796, vol. 2, p. 261-262.
- 14 Lettre à Dorothea Gibbon, 28 mai – 2 juin 1784, in Gibbon, *The Letters*, t. II, p. 412.
- 15 « Liste des effets que Md de Loriol remet à Monsieur Gibbon du 19 7^{bre} 1789 », cote ACV, P Gibbon 335.
- 16 Christian Hörack, *L'Argenterie lausannoise des XVIII^e et XIX^e siècles : le luxe discret des grandes familles*, Lausanne, Musée historique de Lausanne, 2007, p. 76.
- 17 Facture pour une cuillère en argent à filet, 20 florins, 25 mai 1789, cote ACV, P Gibbon 237.
- 18 Lettre à Lady Sheffield, 22 octobre 1784, in Gibbon, *The Letters*, t. III, n° 623 : « The chosen part of my library is now arrived and arranged in a room [...] ».
- 19 Sotheby's, New York, vente du 2 décembre 2015, lot 906, « Compte d'ouvrage fait pour monsieur Gibbon », janvier-avril 1786 ; on trouve des transcriptions anciennes de ces factures sous la cote ACV, P Gibbon 325.
- 20 Mesuré en pieds de Berne (29,33 cm).
- 21 « Compte pour Monsieur Dybon pour avoir Pint en huile et Doret les Montures de la Bibliotheque fait par Monsieur Thevenot », 14 novembre 1788, cote ACV, P Gibbon 223. Gibbon approuve les factures en janvier 1789 (Morgan Library, New York, MS MA 739, items 11-13, 15).
- 22 « Compte des Ouvrages fait Pour Monsieur Gibbon », 3 juillet 1786, Beinecke Library, Yale University, General Collection Manuscript Miscellany, Group 367, item F1. Les travaux ont débuté en janvier.
- 23 Facture de Bocion, 1789, cote ACV, P Gibbon 223.
- 24 Facture de Weibel, 7 et 23 mai 1789, Magdalen College Archives, Oxford, cote P298/F1/3.
- 25 *Id.*, facture du 23 décembre 1789.
- 26 *Id.*, facture du 27 novembre 1789.
- 27 *Id.*, factures du 26 décembre 1789.
- 28 Lettre à Lord Sheffield, 15 décembre 1790, in Gibbon, *The Letters*, t. III, n° 759.
- 29 « Plan de l'appartement du premier Etage de Mr Gibbon ou Etoit la Bibliothèque / [note postérieure:] écriture de Mr Wilhelm de Charrière de Sévery », [s.d.], cote ACV, P Gibbon 366.
- 30 Monique Fontannaz, « La bibliothèque de Coppet », *Art + Architecture en Suisse*, n° 4, 2013, p. 26-32.
- 31 Sotheby's, New York, vente du 2 décembre 2015, lot 906, « Compte d'ouvrage fait pour monsieur Gibbon », janvier-avril 1786.
- 32 Voir la contribution de Constance Frei dans ce volume.

- 33 Façade de la Grotte, [s.d.] (2^e moitié du XVIII^e siècle), cote AVL, P 224/3.
- 34 Nous traitons de ce « motifs » dans notre étude : « Le château comme production architecturale : modèles, artisans, architectes. Essai de synthèse », *RSAA*, n° 3/4, 2015, p. 175-184.
- 35 Sur ces maisons, voir Grandjean, *MAH VD*, 1981, t. IV.
- 36 « Plan géométrique des possessions de Georges de Molin de Montagny, à Lausanne, aux lieudits Dessous Saint-François », [s.d.] (fin du XVIII^e s.), cote AVL, P 224/2 ; « Plan des possessions de l'hoirie de noble George Dyverdun, à la Grotte : bâtiment, verger, jardins et vigne », [s.d.] (2^e moitié du XVIII^e s.), cote AVL, P 224/4.
- 37 À Genève, le premier jardin « à l'anglaise » apparaît peu avant 1788 à la Grande Boissière. Voir Christine Amsler et alii (dir.), *Jardin, jardins. 3 siècles d'histoire des jardins à Genève*, Gollion, Infolio, 2008, p. 48.
- 38 Lettre de G. Deyverdun, 10 juin 1783, in *Miscellaneous Works of Edward Gibbon*, op. cit., 1796, p. 261-262.
- 39 Lettre à Lord Sheffield, 30 septembre 1783, in Gibbon, *The Letters*, t. II, p. 372.
- 40 « there is a white Acacia just under the windows of my library, which in my opinion was too closely pruned last autumn, and whose recovery is the daily subject of anxiety and conversation ! » (lettre à Dorothea Gibbon, 3 mai 1786, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 43).
- 41 Amsler et alii (dir.), *Jardin, Jardins*, op. cit., fig. p. 39. L'arbre est ici sans doute un cèdre du Liban.
- 42 Leïla El-Wakil, « Ferme bernoise ou chalet : le "rustique-national" en question à Genève au début du XIX^e siècle », *Nos Monuments d'art et d'histoire*, n° 37, 1986, p. 43-50.
- 43 Denis Decrausaz, « De la théorie française à la pratique lausannoise », in Dave Lüthi (dir.), *Lausanne – Parcs et jardins publics*, Berne, Société d'histoire de l'art en Suisse, 2014, p. 18-31.
- 44 Grandjean, *MAH VD*, t. IV, 1981, p. 162-178.
- 45 *Id.*, p. 195-197.
- 46 [Philippe Sirice Bridel], *Poésies helvétiques*, Lausanne, Mourer, 1782, p. 66-72. Voir la contribution de Timothée Léchet dans ce volume. Dans ses *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne* (vol. 1, p. 227), Deyverdun signale un ouvrage poétique sur *La Naissance et les Progrès de l'Art des Jardins en Angleterre*.
- 47 Compte de Rouvière, 1789, cote AVL, P 224.
- 48 Facture de Conrad Berckermann, 6 novembre 1787, Magdalen College Archives, Oxford, cote P298/F1/3.
- 49 Lettre du bourgmestre de Lausanne à Gibbon, 30 avril 1792, cote ACV, P Gibbon 77.
- 50 *Id.*, 11 novembre 1792.
- 51 *Id.*, [s.d.].
- 52 Copie de la lettre de Gibbon au bourgmestre, 20 novembre 1792, cote ACV, P Gibbon 80.
- 53 Ainsi, le jardinier Nicolas Poix coûte 200 £ par année de gage (compte du 1^{er} avril 1793, cote ACV, P Gibbon 3).
- 54 Grandjean, *MAH VD*, t. III, p. 350-351.
- 55 Un doute subsiste : à l'angle nord-ouest du manège, le plan montre une surface allongée, mais blanche, qui suggère un vide (une cour, une place), plutôt qu'un plein.
- 56 À ce sujet, voir notamment la récente synthèse d'Helen Bieri Thomson, « Un "changement d'administration" ou l'impact d'un mariage anglais sur les aménagements du château de Prangins », *RSAA*, n° 72/3-4, 2015, p. 307-316 et Paul Bissegger, *Entre Arcadie et Panthéon : grandes demeures néoclassiques aux environs de Rolle*, Lausanne, Bibliothèque historique vaudoise, 2001, p. 120-124 (avec bibliographie).
- 57 En 1765-1769, Deyverdun est à Buriton, maison de campagne de l'écrivain ; il se trouve fréquemment en Angleterre jusqu'en 1772, date de son retour à Lausanne. Mais il a aussi pu connaître ce type de jardin en Allemagne, où ils sont alors très en vogue (comme par exemple au parc de Wörlitz, 1769-1773). Voir sa notice biographique sur *Lumières.Lausanne*.
- 58 Le terme se répand dans les années 1770-1780 (comme dans William Chambers, « Préface », in *Dissertation sur le jardinage de l'orient*, trad. de l'anglais, Londres, Griffin, 1772, p. V).



Bridel avant Gibbon : une amitié littéraire au jardin de la Grotte

Timothée Léchet

Jusqu'à son départ de Lausanne en 1786, le poète et pasteur vaudois Philippe-Sirice Bridel (1757-1845, **fig. 1**) fréquente les cercles d'amis d'Edward Gibbon. Bien qu'il ait côtoyé l'historien anglais, il n'a laissé de lui qu'un témoignage anecdotique et tardif, recueilli oralement par Bailly de Lalonde dans les années 1830¹. D'après le récit du voyageur français, Bridel évoque alors la ponctualité de Gibbon, son appétit, sa conversation brillante, sa mémoire prodigieuse et sa religiosité méconnue; il raconte aussi sa déclaration d'amour maladroite à la femme de lettres lausannoise Isabelle de Montolieu (1751-1832). Au moment où il s'exprime, l'ancien rédacteur des *Étrennes helvétiques* et du *Conservateur suisse* (1783-1831) est « un vieillard presque octogénaire »² qui reçoit les étrangers chez lui, à Montreux, et qui partage avec eux ses vastes connaissances du pays. Les propos qu'il tient sur Gibbon dévoilent l'intimité d'un personnage dont la renommée rejaillit sur la ville de Lausanne et continue d'attirer des visiteurs à la maison de la Grotte. Anodines ou douteuses, ces informations nous renseignent moins sur Gibbon lui-même que sur l'entretien de sa mémoire dans le canton de Vaud.

Toutefois, Bridel laisse dans son œuvre poétique un autre témoignage qui n'est pas directement relatif à Gibbon, mais qui porte sur la maison de la Grotte et sur son propriétaire Jacques-Georges Deyverdun (1734-1789). Cette « Épître au jardinier de la Grotte » a l'intérêt de paraître dans les *Poésies helvétiques* de Bridel en 1782 et, par conséquent, d'être juste antérieure à l'installation de l'Anglais l'année suivante³. Elle offre une représentation littéraire du jardin en pleine mue, avant que la présence du grand homme ne donne à cet espace une aura de

célebrité. Malgré la différence de génération, Deyverdun est l'ami commun de Gibbon et de Bridel. Celui-ci le regarde comme un mentor. Le jeune poète profite en effet de l'appui de son aîné pour s'introduire dans les milieux lettrés de Lausanne⁴. Les *Poésies helvétiques* sont dédiées à la Société littéraire (1772-1773, 1780-1783) fondée par Deyverdun⁵, et l'« Épître au jardinier de la Grotte » est un hommage rendu à ce dernier **[fig. 2]**.

Le texte est probablement rédigé entre 1781, année où Deyverdun commence ses grands travaux dans la résidence, et le milieu de l'année 1782, époque à laquelle paraît le recueil des *Poésies helvétiques*. Même si le jardin n'est pas encore destiné aux loisirs et aux travaux de Gibbon⁶, Deyverdun l'emploie déjà à réunir des amis intimes pour s'adonner aux plaisirs des belles-lettres et de la conversation. C'est le cas de Bridel dont l'épître détaille les joies d'une telle sociabilité. Les réunions des deux Vaudois au jardin de la Grotte apparaîtront rétrospectivement comme une répétition générale de l'accueil que Deyverdun réservera à Gibbon. En effet, avant l'arrivée de son hôte anglais, Deyverdun lui recommande la lecture de l'épître pour lui donner un meilleur aperçu des réjouissances qui l'attendent en Suisse :

Vous aurez quelquefois à votre table un poète; – oui, Monsieur, un poète: – nous en avons un enfin. Procurez vous un volume 8^{vo}. *Poésies Helvétiques, imprimées l'année passée chez Mouser [sic], à Lausanne*. Vous trouverez entre autres dans l'épître au jardinier de la grotte, votre ami et votre parc. Toute la prose est de votre très humble serviteur, qui désire qu'elle trouve grâce devant vous.⁷

Fig. 1. Charles François Adolphe Eynard, *Portrait de Philippe-Sirice Bridel*, huile sur toile, 56.5 × 46.4 cm, [v. 1827-1832]. MHL, inv. I.164.Bridel PhiSi.1.



Fig. 2. Frontispice et page de titre des *Poésies helvétiques* de Philippe-Sirice Bridel, Lausanne, Mourer, 1782. BCUL, cote 1M 1408.

Même si Deyverdun valide lui-même le portrait que Bridel dresse de sa personne et de son domaine, la portée documentaire de l'épître reste limitée. C'est une poésie lyrique, plutôt que descriptive, et son objet n'est pas le jardin de la Grotte, mais les sentiments que l'auteur associe au lieu et à la présence de son ami. Malgré cela, Bridel s'arrête sur plusieurs éléments du jardin dont l'existence est attestée, à commencer par la fameuse chaumière dont Gibbon fera bientôt son cabinet de travail :

Que j'ai passé de charmantes veillées,
 Dessous ce chaume au fond de ton verger !
 Loin du fracas d'un monde mensonger,
 Par le plaisir elles étaient filées.
 Dans les douceurs d'un paisible entretien
 Je m'instruisais de ton expérience :
 Prêtant l'oreille à ta vive éloquence,
 Mon jeune goût se formait sur le tien :
 Le sentiment par un charme indicible,
 Aussi touchant qu'il est irrésistible,
 Passait bientôt de ton cœur dans le mien.⁸

Et plus loin :

Tantôt rentrant sous l'obscur chaumière
 Qu'un seul flambeau de ses rayons éclaire,
 Nous y prenions un repas sans apprêts
 Dont l'amitié faisait seule les frais.⁹

Avant de servir au labeur solitaire de Gibbon, la chaumière apparaît déjà sous la plume de Bridel comme une retraite destinée aux philosophes, mais il la regarde aussi comme un lieu de réunion, de formation, d'épanchement sentimental et de communion dans l'amitié. Malgré la situation périphérique du petit bâtiment au fond du jardin, cette fabrique est le motif central de l'épître, le véritable *locus amoenus* de la propriété où « Sans le chercher nous trouvions le bonheur »¹⁰. Le poète mentionne au passage l'abondant verger que Deyverdun vient probablement de planter et dont il vantera à Gibbon la qualité des arbres, en juin 1783¹¹.

Bridel, qui apprécie la poésie nocturne d'Edward Young (1681-1765) et de James Hervey (1714-1758), décrit ailleurs la vue qu'offre la terrasse du jardin au clair de lune :

Tantôt quittant ce chaume solitaire
Asyle heureux qu'un palais ne vaut pas,
Sur ta terrasse, accompagnant tes pas,
Nous contemplions les jeux de la lumière :
L'astre des nuits à nos yeux se levant
Se dégageait lentement des montagnes,
Poursuivait l'ombre au travers des campagnes,
Et scintillait dans les eaux du Léman.
Là nous suivions son ondoyante image,
Qui sur les flots balançant ses reflets,
De nos vallons éclairant les sommets
Dont la nuit sombre à peine se dégage,
Et blanchissant la cime des forêts,
A chaque instant changeait un paysage
Qu'on admirait sans se lasser jamais.¹²

Cette scène, toute convenue qu'elle paraisse, évoque par anticipation une célèbre page des *Mémoires* de Gibbon, où celui-ci raconte le moment de finir la rédaction de *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire* (1776-1789) :

It was on the day or rather the night of the 27th of June 1787, between the hours of eleven and twelve that I wrote the last lines of the last page in a summer-house in my garden. After laying down my pen, I took several turns in a *berceau* or covered walk of Acacias which commands a prospect of the country the lake and the mountains. The air was temperate, the sky was serene; the silver orb of the moon was reflected from the waters, and all Nature was silent.¹³

Encore une fois, Bridel traduit dans ses vers une émotion esthétique partagée avec son ami. Plus romantique, Gibbon éprouve quant à lui une jubilation intime, teintée de mélancolie¹⁴, qui se reflète dans la splendeur du paysage nocturne.

Après la terrasse, Bridel s'arrête devant le parterre dont Deyverdun, « apprentif jardinier »¹⁵ de la Grotte, entretient chaque plante avec soin. Le poète ne signale pas les acacias chers à Gibbon, mais il évoque des cyprès dont Deyverdun aurait tenté sans succès la transplantation :

Tu les as vus, ces amis du tombeau,
Ces noirs cyprès dont le triste feuillage

Obscurcissait l'onde de ton jet d'eau,
Qui répétait leur vacillante image.
Tant que ta main les a laissés en paix
Sur l'heureux sol qui leur donna naissance,
Ils ont vécu, tes lugubres cyprès,
Et de la mort leurs branchages épais
N'ont point senti la funeste puissance :
Mais dès l'instant que ta cruelle main
Les transplanta sur un autre terrain,
Dans leurs canaux la sève nourrissante
A terminé sa course fécondante ;
Ils ont péri : ton arrosoir en vain
Leur prodiguait une onde bienfaisante.
Vois ces rameaux de l'arbre détachés
Tomber du tronc, flétris & desséchés.¹⁶

Bridel confère à ces arbres une valeur essentiellement métaphorique. Il reproche à Deyverdun de l'avoir encouragé à se rendre à Paris, dans le but probable de tenter sa chance dans la carrière des lettres, alors que le poète déferait s'il devait quitter sa patrie. Les cyprès transplantés sont le symbole du mal du pays et le jardin de la Grotte devient une image de la Suisse heureuse et calme où, sans luxe ni ambition, l'écrivain patriote aspire à vivre et à mourir.

Continuant sa promenade littéraire, Bridel mentionne des plantes moins lugubres : les « roses du printemps »¹⁷ qu'il situe dans le parterre, un « œillet »¹⁸ en train de s'ouvrir, puis un « arbrisseau »¹⁹ que le jardinier trouve au fond d'un bois et qu'il transplante (avec succès) dans le verger. De nouveau, il s'agit moins de peindre le domaine que d'esquisser des leçons de sagesse. Les plantes du jardin et les joies que leur entretien procure servent de prétexte à une conclusion à la fois conventionnelle et tièdement rousseauiste :

Jouis en paix, jouis de ces plaisirs
D'autant plus doux qu'ils sont dans la nature ;
Et quelquefois couché sur la verdure,
Lorsque tu perds en d'aimables loisirs
Ce temps qui fuit ainsi que nos désirs,
Ou quand au frais sous ton humble chaumière,
Un rêve heureux de son aile légère
Ferme déjà ton œil presque endormi,
O ! daigne alors songer à ton ami.²⁰

Avec l'« Épître au jardinier de la Grotte », Bridel se confronte à une matière relativement neuve : les jardins paysagers. L'année même où paraissent les *Poésies helvétiques*, Jacques Delille (1738-1813) publie *Les Jardins, ou l'art d'embellir les paysages*, un long poème descriptif dont le

succès est immédiat. En quatre chants, Delille offre au public français des clés pour saisir les enjeux esthétiques des jardins paysagers d'inspiration anglaise. Bridel ne dispose pas encore du poème de Delille au moment de composer son épître²¹, mais il partage avec ses contemporains une lassitude à l'égard du jardin français traditionnel. Les *Poésies helvétiques* contiennent un autre poème horticole : des stances consacrées à l'ermitage que possède un de ses amis dans une forêt vaudoise²². À l'occasion de ce texte, Bridel déplore la symétrie des jardins français, la raideur des allées, les pièces d'eau artificielles et les arbres taillés en formes régulières. Il oppose à ces jardins les charmes d'un sentier sinueux qui s'enfoncé dans le paysage où l'art « craint de se montrer »²³. Dans les stances comme dans l'épître à Deyverdun, l'originalité de Bridel réside peut-être dans sa réinterprétation des nouvelles tendances du jardinage. Nonobstant l'influence de l'Angleterre, le poète y voit l'expression d'un goût conforme aux valeurs suisses,

telles qu'il les promeut dans l'ensemble de son œuvre. Le jardin de la Grotte et l'ermitage incarnent dans le paysage la liberté et la simplicité helvétiques ; leur charme réside dans l'absence de luxe et d'ostentation, et dans leur propension à favoriser une sociabilité sans artifice ni contrainte²⁴.

1 Baily de Lalonde, *Le Léman, ou voyage pittoresque, historique et littéraire à Genève et dans le canton de Vaud (Suisse)*, Paris, G.-A. Dentu, 1842, t. I, p. 286-290.
 2 *Id.*, p. 370-371.
 3 Philippe-Sirice Bridel, « Épître, au jardinier de la Grotte », in *Poésies helvétiques. Par M^r. B*****, Lausanne, Mourer, 1782, p. 66-72.
 4 Gonzague de Reynold, *Le Doyen Bridel (1757-1845) et les origines de la littérature suisse romande. Étude sur l'helvétisme littéraire au XVIII^e siècle*, Lausanne, Georges Bridel & C^{ie}, 1909, p. 98-99 ; Louis Vuillemin, *Le Doyen Bridel. Essai biographique*, Lausanne, Georges Bridel, 1855, p. 65-72.
 5 Sur cette société, dont Bridel est alors membre, voir la contribution de Damiano Bardelli dans ce volume.
 6 Gibbon manifeste la première fois ce désir dans une lettre à Deyverdun datée de Londres, le 20 mai 1783. Voir Gibbon, *The Letters*, t. II, p. 326-330.
 7 Lettre de Georges Deyverdun, [1783], in Rowland E. Prothero (éd.), *Private Letters of Edward Gibbon (1753-1794). With an Introduction by the Earl of Sheffield*, London, John Murray, 1896, t. II, p. 53. La dernière phrase laisse supposer que Deyverdun a participé à l'édition des *Poésies helvétiques*. Le recueil contient en effet des notes et plusieurs discours en prose, notamment un important « Discours préliminaire sur la poésie nationale » (p. VII-XVI)

en guise de préface. Ces proses sont traditionnellement attribuées à Bridel, mais la remarque nous invite à reconsidérer l'apport de Deyverdun. Le discours sur les romances (p. 158-160), en particulier, sera republié en 1813 dans *Le Conservateur suisse* avec la signature « D. » pour « Deyverdun » (Lausanne, Louis Knab, t. I, 1813, p. 370-372).
 8 Bridel, « Épître, au jardinier de la Grotte », in *Poésies helvétiques*, *op. cit.*, p. 67.
 9 *Id.*, p. 68.
 10 *Id.*, p. 69.
 11 Voir la contribution de Dave Lüthi dans ce volume.
 12 Bridel, « Épître, au jardinier de la Grotte », in *Poésies helvétiques*, *op. cit.*, p. 68.
 13 Gibbon, *Memoirs of my Life*, p. 180.
 14 Gibbon réalise que, son ouvrage étant achevé, il vient de perdre « an old and agreeable companion » (*ibid.*).
 15 Bridel, « Épître, au jardinier de la Grotte », in *Poésies helvétiques*, *op. cit.*, p. 69.
 16 Bridel, « Épître, au jardinier de la Grotte », in *Poésies helvétiques*, *op. cit.*, p. 70.
 17 *Id.*, p. 71.
 18 *Id.*, p. 72.
 19 *Ibid.*
 20 *Ibid.*
 21 Admirateur de Delille, Bridel lira bientôt son poème dont il publie une brève recension dans les *Étrennes*

helvétiques de 1783 : [Philippe-Sirice Bridel], « Quelques petites choses sur l'Histoire Littéraire », *Étrennes helvétiques, curieuses et utiles*, Lausanne, Henri & Luc Vincent, 1783, [s.p.]. En outre, *Les Jardins* et les *Poésies helvétiques* seront longuement comparés par un critique suisse, Henri-David Chaillet (1751-1823), dans les pages du *Journal helvétique*. Voir Timothée Léchet, « *Ayons aussi une poésie nationale* ». *Affirmation d'une périphérie littéraire en Suisse, 1730-1830*, Genève, Droz, 2017, p. 346-363.
 22 Bridel, « L'Hermitage. Stances », in *Poésies helvétiques*, *op. cit.*, p. 90-92.
 23 *Ibid.*
 24 En 1789, Bridel associera encore plus étroitement jardin anglais et vertus helvétiques dans une longue description qu'il donne du parc d'Arlesheim, près de Bâle, et dans une épître en vers qu'il adresse à son propriétaire. Voir Philippe-Sirice Bridel, *Course de Bâle à Bienne par les vallées du Jura. Avec une carte de la route*, Bâle, Ch. Aug. Serini, 1789. L'épître « À l'hermite de la solitude d'Arlesheim » n'est pas paginée et la description occupe les pages 21 à 31.

« Nous fûmes le même soir voir les dames de Sévery, nous trouvâmes Monsieur et Madame fort bien, Mademoiselle ne parut pas du tout. Elles ont ordinairement quelques personnes la soirée, il y avait là, mon bon ami Monsieur de *St Cierge*, et Monsieur *Guibon* ; je n'avais jamais eu l'honneur de voir ce dernier, je le crois bon, rempli d'esprit, mais j'ai de la peine à croire qu'il en ait autant que de graisse, ou si la dose était aussi grande il pourrait pour le moins en fournir tout le canton de *Berne*. Je n'ai pas besoin de dire que c'est un Anglais établi à *Lausanne* dans un charmant domicile, près de la porte de *St François* en venant à *Ouchy*. Les parterres, le jardin potager et un grand cabinet parfaitement bien arrangé pour faire les agréments des soirées d'été sont les choses que j'y ai remarqué avec beaucoup de plaisir. Toute espèce d'arbres fruitiers et autres sont placés dans les promenades, qui doivent encore être garnies d'une immensité de plantes rares et belles qui sont dans ce moment dans les serres. Je m'oublie dans les jardins de Monsieur *Guibon*, sans penser que je suis restée chez Madame de *Sévery*, il est 9 heures du soir il faut quitter cette respectable veuve, mais non sans lui témoigner ma reconnaissance. »

« The tools of my historic manufacture » : Gibbon et ses livres à Lausanne

Silvio Corsini

Lorsqu'Edward Gibbon arrive à Lausanne le 27 septembre 1783, deux mauvaises surprises tempèrent quelque peu la joie de retrouver d'anciens amis et un endroit resté cher à sa mémoire depuis les séjours effectués dans sa jeunesse : d'une part le fait de ne pouvoir immédiatement emménager dans la maison de son ami Georges Deyverdun, à la Grotte, occupée par un locataire qui ne libérera les lieux qu'au printemps suivant¹, et d'autre part la déception de ne pas disposer des livres sélectionnés dans sa bibliothèque. Ces derniers sont décrits par Gibbon comme « the tools of my historical manufacture »², indispensables à la poursuite de la rédaction des derniers volumes de *l'Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*. Envoyés de Londres plus d'un mois avant son départ, ils ne parviendront à bon port qu'en février de l'année suivante³ et ne pourront pas être déployés – et donc consultables – avant la fin du mois de mai. Dans une lettre commencée le 28 mai et terminée le 2 juin 1784, il décrit à sa belle-mère sa bibliothèque lausannoise, d'une taille semblable à celle de son ancien appartement de Bentinck Street, à Londres, avec cette différence que ses trois grandes fenêtres s'ouvrent sur le coteau, le lac et les Alpes, et lui annonce qu'il s'est enfin remis au travail : « I have seriously resumed the prosecution of my History »⁴. Nourrissant son activité d'écrivain, sa bibliothèque, évoquée à de multiples occasions dans ses lettres, restera, à Lausanne comme à Londres, au centre de son attention. « Though a lover of Society, my library is the room to which I am the most attached », écrit-il à la même le 5 juillet suivant⁵.

De toute évidence, le recours aux ressources offertes par la Bibliothèque de l'Académie du lieu, que Gibbon fréquente régulièrement dès novembre 1783 jusqu'en juillet 1789 [fig. 1]⁶, ne parvient pas à pallier l'absence des livres prélevés dans sa collection londonienne. Cette situation embarrassante incite Gibbon à recourir aux services de plusieurs libraires locaux⁷. Les premiers achats de livres (7 ouvrages formant 80 volumes) ont lieu en octobre 1783

déjà chez François Grasset, un des plus importants libraires lausannois. Ancien commis de Marc-Michel Bousquet, Grasset avait fondé sa propre librairie et maison d'édition en 1758, et il est probable que les deux hommes se sont rencontrés lors du premier séjour de Gibbon à Lausanne déjà. Même s'il n'abandonne pas complètement Grasset, c'est à un autre libraire, François Lacombe, plus récemment établi à Lausanne, que l'historien accordera sa préférence pour des achats de livres conséquents et des travaux de reliure. Gibbon figure également au nombre des abonnés du Café littéraire fondé en 1788 par Lacombe⁸. Des commandes ponctuelles seront aussi passées à d'autres libraires, tels Jules-Henri Pott, André Fischer, Isaac Hignou, Louis Luquiens, ou encore à Barde & Manget à Genève. L'achèvement du *Decline and Fall* n'a pas mis un terme aux acquisitions de livres, comme en témoignent diverses factures conservées pour les années suivantes⁹.

À la faveur de ces achats, la bibliothèque s'agrandit progressivement en nombre de volumes et en surface. Constituée à l'origine de quelque 2000 volumes sélectionnés dans sa bibliothèque londonienne¹⁰, elle se déploie sur les rayonnages d'une des pièces de l'appartement mis à sa disposition à la Grotte. Elle bénéficie aussi du rapatriement à Lausanne d'une partie des livres restés à Londres (principalement des livres de petit format, ainsi qu'un grand atlas), auxquels viennent s'ajouter la collection intégrale de la *Monthly Review*, un choix d'ouvrages littéraires en anglais parus depuis 1749 et une sélection de titres récents acquis à Londres par Peter Elmsley pour le compte de Gibbon, en feuilles, dans l'idée de les faire relier en Suisse¹¹. Mentionné en septembre 1784, cet envoi a été longtemps différé : emballés en février 1788¹² par Gibbon lors de son séjour à Londres, les volumes n'arriveront à Lausanne qu'en février de l'année suivante. « I now possess a respectable library of at least 6000 volumes, superior to any in Pays de Vaud, and more compleat and valuable than it formerly was »¹³. Ce développement nécessita plusieurs réaménagements



Fig. 1. Livre des prêts de la Bibliothèque de l'Académie (1729-1791), contenant plusieurs emprunts d'Edward Gibbon (mai, juin, juillet 1784). BCUL, Archives historiques, cote 01/1.

et transformations successifs de la bibliothèque¹⁴, pour l'ornement de laquelle Gibbon fit acheter à Londres par Wilhelm de Charrière de Sévery, en 1788, huit bustes d'hommes de lettres de l'Antiquité et des Temps modernes ainsi que plusieurs portraits gravés¹⁵. L'essentiel des transformations est réalisé entre septembre et novembre 1789, une fois signé avec Molin de Montagny, héritier des biens de Georges Deyverdun, un contrat concédant à Gibbon, moyennant finance, une jouissance à vie de la maison de la Grotte¹⁶. Transformée, la salle à manger complétait désormais la bibliothèque, équipée d'armoires permettant de cacher intégralement les livres: « Les deux bibliothèques, avec leur antichambre forment comme une boîte, l'effet a surpassé mon attente et je doute que jamais homme de lettres ait été mieux logé »¹⁷. Fin 1791, de nouveaux travaux sont entrepris afin d'agrandir encore la bibliothèque en lui adjoignant une grande pièce donnant sur la terrasse par deux portes-fenêtres, séparée des deux autres pièces par une porte dissimulée qui permettait à Gibbon de décider de dévoiler ou non ce nouvel espace à ses visiteurs¹⁸.

Plusieurs catalogues des livres conservés à Lausanne ont été dressés du vivant de l'historien: tout d'abord un registre intitulé « Catalogue des livres de la bibliothèque de

Monsieur Gibbon, fait à Lausanne le 26 septembre 1785 »¹⁹ dans lequel les nouvelles acquisitions furent consignées jusqu'en 1788 au moins²⁰; ensuite un catalogue formé de deux carthèques utilisant le verso de cartes à jouer, classées l'une par auteur l'autre par titre²¹.

Deux ans après la disparition de Gibbon, sa bibliothèque, amputée de 8 titres formant 92 volumes destinés à la Bibliothèque de l'Académie de Lausanne [fig. 2]²², est vendue à William Beckford en 1796 par Lord Sheffield, exécuteur testamentaire: « I bought Gibbon's library to have something to read when I passed through Lausanne. I shut myself up for six weeks from early in the morning until night, only now and then taking a ride. The people thought me mad. I read myself nearly blind. I made a present of the library to my physician. »²³ La destinée ultérieure des livres de Gibbon ne peut être établie avec certitude. Dans une lettre à Wilhelm de Charrière de Sévery datée du 12 avril



Fig. 2. Sélection des ouvrages ayant appartenu à Edward Gibbon conservés à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

1797, le Dr Frédéric Scholl, médecin de Beckford, souhaite convenir «de la manière et du moment où nous pourrions faire l'inventaire de la bibliothèque de feu Monsieur Gibbon dont j'ai fait l'acquisition»²⁴. Doit-on comprendre que Scholl s'est porté acquéreur pour le compte de Beckford? Le médecin revient sur le cas de la bibliothèque de Gibbon dans deux autres lettres au même²⁵. Dans l'une d'elles, non datée, Scholl signale à son ami que Beckford lui a dit qu'il ne reviendrait plus à Lausanne et l'a chargé de lui envoyer à Paris sept caisses de livres représentant environ le quart de l'ensemble, ce qui rend le catalogue établi par le Vaudois non conforme à la réalité. Quoi qu'il en soit, en 1818, Beckford est toujours considéré comme le propriétaire des livres restés dans la maison de la Grotte, inhabitée: «Gibbon's library, still remains, but it is buried and lost to the world. It is the property of Mr. Beckford and lies locked up in an uninhabited house at Lausanne»²⁶. Passés finalement aux mains de Frédéric Scholl, les livres

sont transférés à la rue de Bourg puis vendus en plusieurs étapes. Une première partie, dont on ignore le nombre de volumes, est cédée en 1825 par Scholl à un Anglais demeurant au Château des Clées, John Walter Halliday, qui, après avoir déplacé l'essentiel de la collection à Satigny, près de Genève, en confia la garde en 1855 au Révérend Charles Bedot. Entré en possession des livres en 1873, ce dernier les transmit à son fils Maurice, dont la veuve céda une portion dont l'ampleur exacte n'est pas connue; les 1412 volumes restants furent vendus aux enchères en 1934 chez Sotheby's à Londres²⁷. Une seconde partie, formée de quelque 2800 volumes (1190 titres) est mise en vente par Frédéric Scholl à Lausanne en 1832 et 1833²⁸. En ajoutant aux 5800 volumes vendus et légués les 1600 volumes envoyés à Beckford à Paris par le Dr Scholl (estimés par ce dernier à un quart des 6 à 7000 volumes conservés à la Grotte), le nombre de livres réunis par Gibbon à Lausanne avoisinerait en réalité les 7500 volumes.

1 Lettre à Lord Sheffield, 30 septembre 1783, in Gibbon, *The Letters*, t. II, n° 605. En attendant d'occuper l'appartement loué par Deyverdun à la Grotte, Gibbon sera logé à la rue de Bourg.
2 Lettre à Lord Sheffield, 18 août 1783, in *id.*, n° 586.
3 Lettre à Lord Sheffield, 14 février 1784, in *id.*, n° 613. Les livres resteront

plusieurs mois en caisses à la Grotte en attendant que Gibbon puisse occuper les lieux (lettre à Lord Sheffield, 2 mars 1784, in *id.*, n° 614).
4 Lettre à Dorothea Gibbon, in *id.*, n° 618. La description esquissée ici est développée dans une lettre adressée le 22 octobre 1784 à Lady Sheffield. Gibbon relèvera plus tard que la rédaction de son maître ouvrage a été

interrompue pendant une année en tout (*Memoirs of my life*, p. 179).
5 *Id.*, t. III, n° 627.
6 Un registre conservé à la BCUL conserve la trace de plus de 20 passages de l'historien pour des emprunts portant jusqu'à une dizaine de volumes (Mss., Archives BCUL 01/1, vol. 1), le dernier en date du 1^{er} juillet 1789. À noter que son nom n'apparaît pas parmi

- les souscripteurs de la Bibliothèque publique de Lausanne, fondée en 1781 par la Société littéraire de Lausanne, même si Gibbon figure au rang de bienfaiteur de l'institution, à laquelle il a fait de toute évidence don d'un exemplaire du *Decline and Fall* (*Catalogue des livres de la Bibliothèque publique de Lausanne*, 1788).
- 7 ACV, P Gibbon 90-102 (journaux) et 103-108, 110-112 (livres) et BL, Add MS 34715, fol. 1-2, 4, 7-10, 12. Les factures conservées dans le fonds Gibbon démontrent que les achats de livres auprès des libraires lausannois ont continué après 1789, date de la fin de la publication du *Decline and Fall*.
- 8 ACV, P Gibbon 109 (cotisation pour l'année 1792).
- 9 Un décompte des achats de livres effectués par Gibbon durant ses années lausannoises n'a pas été effectué. Les sacrifices consentis furent de toute évidence conséquents : selon les chiffres donnés par Frederick P. Lock (cf. sa contribution sur les dépenses ménagères de Gibbon dans ce volume), ils représentent environ le 7 % des dépenses totales durant les 30 premiers mois de son séjour, un investissement loin d'être anecdotique!
- 10 «The choice of a chosen library» (lettre à Lord Sheffield, 21 mars 1785, in Gibbon, *The Letters*, t. III, n° 626). Dans une lettre adressée avant son départ, le 26 août 1783, à Georges Deyverduin, Gibbon estime à 5 à 6000 le nombre de volumes formant sa bibliothèque (*id.*, n° 574). Ce chiffre est peut-être exagéré, la somme des 1978 volumes restés à Londres («Catalogue des livres de Gibbon», cote BL, Add MS 34715, fol. 19-46) et des 2000 volumes expédiés à Lausanne n'excédant pas 4000 volumes. Le catalogue de la bibliothèque rédigé en 1777 comprend 1920 titres formant 3300 volumes. Voir Keynes, *The Library of Edward Gibbon*, p. 20.
- 11 Lettre à Peter Elmsley, 26 septembre 1784, in Gibbon, *The Letters*, t. III, n° 620. À propos des livres reliés à Lausanne, voir l'article de Bernard H. Breslauer, «Valentin Kraer, Gibbon's Bookbinder at Lausanne», *The Book Collector*, printemps 1975.
- 12 Lettre à sa belle-mère, 28 mai 1788, in *id.*, n° 688.
- 13 Lettre à Peter Elmsley, 28 février 1789, in *id.*, n° 722. À la mort de l'historien en 1791, la collection comportait probablement quelques centaines de volumes supplémentaires.
- 14 À ce sujet, voir la contribution de Dave Lüthi dans le présent volume.
- 15 Les bustes signés Wedgwood et les portraits gravés (Lord North, Lord Loughborough, Lord Turlow et le comte de Mansfield) sont aujourd'hui propriété du MHL. Sur les bustes, voir la contribution de Roland Blaettler dans ce volume.
- 16 Signé le 9 septembre 1789, ce contrat est conservé aux ACV (P Gibbon 346-348). Voir aussi les lettres de Gibbon à Lord Sheffield du 25 septembre 1789, in Gibbon, *The Letters*, t. III, n° 736).
- 17 Lettre à Catherine de Charrière de Sévery, 19 novembre 1789, in *id.*, n° 738. Voir Robert Mankin, «Gibbon's Mind and Libraries», in Karen O'Brien, Brian Young (éd.), *Cambridge Companion to Edward Gibbon*, Cambridge, CUP, 2018, p. 191.
- 18 Lettre à Lord Sheffield, 28 décembre 1791, in *id.*, t. III, n° 791. Une salle d'eau contiguë à cette nouvelle bibliothèque est en outre aménagée.
- 19 Morgan Library, New York, MA 270.
- 20 Mankin donne des précisions sur le classement adopté par Gibbon pour ses livres («Gibbon's Mind and Libraries», art. cit., p. 195).
- 21 «Catalogue of the library of Edward Gibbon, the Historian, written on the backs of playing cards», cote BL, Add MS 34716A & B (Mankin, art. cit., p. 196). Voir à ce propos le cahier intitulé «Catalogue des livres de M. Gibbon d'après un travail fait par lui et ses secrétaires sur des cartes à jouer» conservé aux ACV (P Gibbon 12).
- 22 BL, Add MS 34715, fol. 16 (1791). Dans un précédent testament, daté de 1788, Gibbon léguait à la Bibliothèque de l'Académie la totalité des livres qu'il avait réunis à Lausanne (Keynes, *The Library of Edward Gibbon*, p. 27). Je considère les titres légués à l'Académie au nombre de 8 et non 6, les ouvrages de Muratori comptant pour 3 et non 1. Quant aux nombres de volumes in-folio, le total des 8 titres énumérés par Gibbon se monte à 92 et non pas 97 : *Biographia Britannica* (7 vol. et non 6 comme indiqué par Keynes), *Corpus byzantinae historiae* (23), Erasmus (10), Meursius (12), de Thou (7), Muratori (*Rerum italicarum scriptores*, 25, *Antiquitates italicæ medii ævi*, 6 et *Delle antichità estensi*, 2). Ces ouvrages sont toujours conservés à la BCUL.
- 23 Keynes, *The Library of Edward Gibbon*, p. 28 (d'après une confidence de Beckford à Cyrus Redding rapportée dans le *New Monthly Magazine*, n° 2, 1844, p. 307). Cet épilogue aurait probablement déplu à Gibbon, les deux hommes ne semblant guère s'être appréciés, à en croire par le jugement peu élogieux laissé par Beckford dans son exemplaire du *Decline and Fall*. Rien ne semble au demeurant indiquer que les deux hommes se soient fréquentés au moment où Beckford, établi à La Tour-de-Peilz pendant trois années, confie au Lausannois Isaac Hignou l'impression de son célèbre roman *Vathek*, paru en 1787.
- 24 ACV, P Charrière de Sévery, B 117/3541.
- 25 ACV, P Charrière de Sévery, B 117/3546, juin 1814 (lecture incertaine), et 3547 (s.d.).
- 26 Henry Matthews, *The Diary of an Invalid: Being the Journal of a Tour in Pursuit of Health in Portugal, Italy, Switzerland and France in the Years 1817, 1818 and 1819* (1820), London, J. Murray, 1822, p. 74.
- 27 Un catalogue des livres conservés à Satigny dressé par Charles Bedot dans les années 1860 est conservé à la Cambridge University Library (MS Add. 10192, document acquis en 2017). Il comprend 1051 titres (livres et revues) formant 2947 volumes (sans compter une collection de pamphlets français occupant un rayon dont le nombre de volumes n'est pas précisé), dont 45 titres en 313 volumes restés au Châteaude Clées. Le décompte a été effectué sur la base de copies de travail réalisées en novembre 2019 par Joshua Heath que je remercie vivement pour son concours. L'étude détaillée du catalogue établi par Bedot, qui reste à faire, permettra certainement de compléter les informations recueillies par Keynes. Un sondage indique qu'environ 20 % des titres ne sont pas signalés dans le catalogue reconstitué; on y trouve par exemple (p. 31) la mention d'un exemplaire du livre *Poetae graeci* publié par Henri Estienne en 1566, réputé avoir «appartenu au fameux Spinoza» (citée par Keynes sous l'entrée «Greek anthology»). Voir Keynes, *The Library of Edward Gibbon*, p. 32 et le site web de la Cambridge University Library, <<https://specialcollections-blog.lib.cam.ac.uk/?p=15014>>, consulté en octobre 2019.
- 28 Keynes, *The Library of Edward Gibbon*, p. 30. Tous les ouvrages n'ayant pas trouvé preneur en 1832, une seconde vente est organisée l'année suivante (*Catalogue des livres de la bibliothèque d'Ed. Gibbon mise en vente à Lausanne*, Lausanne, 1832; *idem*, Lausanne, 1833).

Quand l'historien étudie le comique : un exemplaire de Plaute annoté par Gibbon

Nicolas Ducimetière

Amoureux précoce des livres, Edward Gibbon parvint, par des années d'acquisitions avisées, à monter une bibliothèque fort impressionnante, qui le suivit à travers ses séjours, tantôt en Angleterre (notamment en son hôtel londonien de Bentinck Street), tantôt à Lausanne. En 1783, à sa réinstallation sur les rives du Léman, il apportait dans ses malles une collection de 2000 volumes qui, augmentée par des achats chez différents libraires locaux, finit par atteindre, selon ses propres dires, « the number of between six and seven thousands volumes »¹. Certains étaient dotés de son élégant ex-libris héraldique gravé, portant les armes des Gibbon du Kent, soit « A lion rampant gardant, between three schallop-shells Argent, on a field Azure » ; d'autres présentaient une bien plus modeste étiquette imprimée, au simple nom de « E. Gibbon ».

Au sein de cette bibliothèque, la littérature latine se taillait logiquement une place importante, Gibbon fréquentant d'ailleurs ces textes de longue date. Dans une lettre au père d'Edward Gibbon datée du 12 janvier 1757, le pasteur Pavillard rapportait que son élève « a aussi fini les historiens latins ; il en est à présent aux poètes et il a lu entièrement Plaute et Térence, et bientôt il aura fini Lucrèce »². Dans son journal, le jeune homme indique, au mois de mars suivant, avoir écrit « some critical observations upon Plautus »³. Gibbon conserva toute sa vie un intérêt particulier pour le père de la comédie latine qu'il considérait comme un pilier de la romanité, selon son *Essai de la littérature* (écrit en français et paru en 1761) :

Horace & Plaute sont presque inintelligibles à qui-conque n'a pas appris à vivre, & à penser comme le peuple Romain. Le rival de Plaute, l'élégant Térence, est mieux entendu, parce qu'il a sacrifié la plaisanterie au bon goût, au lieu que Plaute a immolé les bienséances à la plaisanterie. Térence songeoit qu'il peignoit des Athéniens : tout dans ses pièces est Grec, hormis le langage ; Plaute savoit qu'il parloit à des romains : on retrouve chez lui à Thèbes, à Athènes, à Calydon, les mœurs, les loix, & jusqu'aux bâtimens de Rome.⁴

Conséquence de cet attachement, le théâtre de Plaute se trouvait fort bien représenté au sein de la bibliothèque Gibbon, avec plusieurs éditions s'échelonnant du XVI^e siècle aux années 1760. Leur sort après la disparition de l'historien témoigne de la fragmentation progressive de cette collection, d'abord achetée par l'écrivain William Beckford. Une partie des livres (environ mille titres) passa au médecin de ce dernier, le Dr Frédéric Scholl, qui les mit en vente à Lausanne en août 1832. Dans un très partiel *Catalogue des livres de la bibliothèque d'Ed. Gibbon* se croisent pas moins de trois éditions de référence de Plaute⁵ : les *Comœdiæ* commentées et annotées par l'érudite Jean-Frédéric Gronovius (Amsterdam, Blaeu, 1684, 2 vol. in-8°) ; les plus récentes *Comœdiæ* parues à Paris, chez Barbou, en 1759 (3 vol. in-12) ; et la première traduction française de la pièce *Les Captifs* par Coste (Amsterdam, Mortier, 1716).

Pour compléter le rayon plautinien de Gibbon, il faut donc ajouter la présente et plus ancienne édition des *Comœdiæ*, une impression genevoise parue en 1595 [fig. 1]. Il s'agit là encore d'une édition de qualité, annotée et commentée par l'humaniste Denis Lambin. Dans une reliure de veau marbré (sans doute française et datable de la fin du XVII^e siècle selon les fers et fleurons employés sur son dos), cet exemplaire arbore au contre-plat l'ex-libris de Gibbon [fig. 2], collé avec nonchalance par-dessus une autre vignette (détail encore inédit, semble-t-il). Quelques éléments de cet ex-libris héraldique, faiblement distinguables par transparence, ont permis d'identifier les armes (« Argent, 3 pierced mullets sable », avec la devise « Ne quid falsi ») et le nom du docteur Charlton Wollaston

Fig. 1. Page de titre de Titus Maccius Plautus, *M. Accius Plautus ex fide atque auctoritate complurium librorum manuscriptorum opera Dionys*, [Genève], « Apud hæredes Eustathii Vignon » [Héritiers d'Eustache Vignon], 1595. Exemplaire ayant appartenu à Edward Gibbon. Fondation Martin Bodmer, Aut. G-20.1*.

M. ACCIVS
P L A V T V S

E X F I D E , A T Q V E
A V C T O R I T A T E C O M P L V -

rium librorum manuscriptorum opera

Dionys. Lambini Monstroliensis

emendatus: ab eodémque

commentariis ex-

plicatus.

*Nunc denuò plurimis, quæ in præcedētibus editionibus irrepserant,
mendis, repurgatus: multisque in locis in gratiam
antiquariorum illustratus.*

Additi quoque sunt duo Indices copiosissimi: Prior, verborum, locutionum
& sententiarum: Posterior, eorum quæ commentariis
D. Lambini continentur.



Apud hæredes Eustathij Vignon.

M. D. XCV.

(1733-1764), médecin au Guy's Hospital de Londres, élu Fellow de la Royal Society en 1756.

Preuve de sa lecture attentive, Gibbon laissa sur le feuillet de garde une longue note autographe sur l'éducation romaine, citant des vers de la comédie *Mostellaria* (*Le Revenant*) (acte I, scène 2, v. 39-52) faisant des parents les architectes de leurs enfants. « Ils jettent les fondations, bâtissent, font tout pour que l'œuvre soit solide », puis arrive le service militaire : « dès ce moment, l'œuvre échappe à l'ouvrier. Après la première campagne, on peut voir ce que le bâtiment deviendra »⁶. Pour Gibbon, dans ce passage, « Plautus has given as a most excellent account of the Education of the Roman youth. They were first instructed in the History of their own Country, & then went upon some campaign, with a Person of Understanding who was called ther Adminiculum » [fig. 3].

Faisant partie des livres vendus directement par Scholl au collectionneur anglais John Walter Halliday (alors propriétaire du château des Clées, il déménagea ensuite à Satigny), ce volume fut ensuite acquis par le libraire genevois Paul-Louis Bader en 1929. Suivit un séjour en Angleterre, un passage par les rayons londoniens de Maggs (cat. 834, avril 1956, n° 1472, repr. pl. XV), avant que le livre ne revienne sur les bords du Léman : « habent sua fata libelli » !



Fig. 2. Ex-libris héraldique d'Edward Gibbon collé au premier contre-plat de son exemplaire de Plaute. Fondation Martin Bodmer, Aut. G-20.1*.

> Fig. 3. Note d'Edward Gibbon au feuillet de garde de l'exemplaire de Plaute. Fondation Martin Bodmer, Aut. G-20.1*.

1 Edward Gibbon, «Memoirs of my Life and Writings», in *Miscellaneous Works of Edward Gibbon, Esquire...*, Dublin, P. Wogan et alii, 1796, t. I, p. 179.
2 Citée dans Henry Hart Milman, *The Life of Edward Gibbon, Esq.*, London, John Murray, 1839, p. 121.
3 *Id.*, p. 124.

4 Edward Gibbon, *Essai sur l'étude de la littérature*, Londres, T. Becket et P. A. de Hondt, 1761, p. 28-29.
5 *Catalogue des livres de la bibliothèque d'Ed. Gibbon, mise en vente à Lausanne*, Lausanne, Imprimerie d'Emanuel Vincent fils, août 1832, p. 19.

6 Plaute, *Le Revenant*, in *Comédies de Plaute*, trad. Édouard Sommer, Paris, Hachette, 1876, p. 122.

Plautus has given us a most excellent Account of the Education of the Roman Youth. They were first instructed in the History of their own Country, & then went upon some Campaign, with a Person of Understanding who was called their *Admiriculum*.

Primum dum parentes fabri liberum suum,
 Et fundamentum substruant liberorum,
 Ex tollant, parant sedulo in firmitatem:
 ut et in usum boni, et speciem populo
 Sint; sibi que aut materia ne parcant.
 Nec sumptus sibi sumptui esse ducunt,
 Expoliant, docent literas, jura, leges:
 Sumptu suo et labore ritantur, ut
 Alii sibi esse illorum similes expectant.
 Ad legiorem quom itant, admiriculum ei dant
 Tum jam a legum cognatum suum.
 Laterus abeunt a fabricis.
 Unam tibi ementum est stipendium, igitur tum
 Specimen certitur, quo evensat edificatio.

Mortellar. Act. I. Sc. II.

Les bustes Wedgwood de la bibliothèque de Gibbon

Roland Blaettler

Parmi les productions qui firent la renommée de Wedgwood figure un grès noir teinté dans la masse, le *Black basalte*. Comme dans le cas de sa faïence fine (*Queen's Ware*), Wedgwood développa son nouveau produit à partir d'une technique pratiquée dans le Staffordshire depuis le milieu du XVIII^e siècle, en l'occurrence une terre cuite rouge relativement dure et qui prenait une coloration brun-noir à la cuisson : l'*Egyptian Black*. La couleur noire était due à l'adjonction d'oxyde fer. Au terme de deux années d'expérimentations, entre 1766 et 1768, Wedgwood se trouva en mesure de proposer une version éminemment plus raffinée de céramique noire : en sélectionnant soigneusement ses matières premières, il obtint un grès dense et fin, aussi solide que la porcelaine. Comme cette dernière, le nouveau matériau se prêtait à la reproduction précise des formes les plus variées par le procédé du moulage ; quant à sa couleur noire, Wedgwood lui donna encore plus de profondeur en enrichissant son mélange d'oxyde de manganèse. Cuite à haute température, cette nouvelle masse subissait un processus de vitrification qui la rendait imperméable sans qu'il soit nécessaire de la recouvrir d'une quelconque glaçure ; sa dureté permettait en outre d'en polir la surface, ce qui lui conférait un léger lustre évoquant le cuivre patiné¹.

Dans un premier temps, et parce qu'elle rappelait l'apparence de certaines poteries antiques mises au jour en Étrurie – les *buccheri neri* – Wedgwood nomma son invention *Etruscan Ware*, avant d'opter finalement pour l'appellation *Black basalte*, en 1773, son grès évoquant également l'apparence et la solidité de la roche volcanique. Les grès noirs de Wedgwood seront imités par plusieurs concurrents anglais et même par quelques manufactures continentales.

La nouvelle invention fut d'abord mise en œuvre pour la production d'un riche assortiment de vases d'ornement imitant ou interprétant des formes antiques ; nombre de modèles seront réalisés d'après les dessins d'artistes modernes, comme Jacques Stella (1596-1657) ou Edmé Bouchardon (1698-1762), d'autres seront

créés spécifiquement pour la manufacture par le sculpteur anglais John Flaxman (1755-1826). La plupart de ces réalisations sont simplement ornées de motifs en relief moulés ou appliqués. Plus rarement, Wedgwood les rehaussa d'un décor peint évoquant les poteries à figures rouges de la Grèce antique. La noble sobriété de ces grès noirs seyait à merveille à la vogue néoclassique qui imprégnait alors tout l'art de vivre des élites anglaises, si bien que le potier d'Etruria étendit leur champ d'application au registre plus modeste de la vaisselle, en particulier pour la fabrication de services à thé.

Toujours à l'affût d'un nouveau créneau commercial, Wedgwood observait attentivement le comportement de ses contemporains et notamment leur propension à suivre certaines modes. Dès le milieu du XVIII^e siècle par exemple, il était de bon ton en Angleterre d'orner les bibliothèques des demeures aristocratiques de bustes célébrant les grands auteurs de l'Antiquité, voire des célébrités modernes. Les grandes institutions ou les nobles les plus fortunés commandaient ces effigies à des sculpteurs contemporains, comme l'artiste français établi à Londres Louis François Roubiliac (1702-1762). Dans la plupart des cas cependant, les particuliers se procuraient des copies de modèles antiques ou modernes, parfois en marbre, souvent en plâtre recouvert d'un enduit imitant le cuivre. À Londres, plusieurs officines étaient spécialisées dans ce type de fabrication, comme la maison Hoskins & Oliver.

Persuadé que des bustes en *Black basalte* constitueraient une alternative attractive aux objets en plâtre, en raison de leur solidité bien supérieure et de leur apparence plus noble, Wedgwood s'intéressa à ce type de fabrication dès 1771. Dans un premier temps, il achètera des moules à Hoskins & Oliver, ne disposant pas d'un sculpteur suffisamment talentueux pour créer des modèles originaux². La production ne démarrera que très lentement : en 1773, le premier catalogue imprimé de Wedgwood ne signale que trois modèles de bustes, un Horace et un Cicéron d'après



des moules fournis par Hoskins & Oliver, ainsi qu'une effigie de Georges II d'après un ivoire sculpté en possession d'un particulier. Dès 1774, Wedgwood affectera quatre de ses meilleurs collaborateurs au délicat travail de moulage et de finition des bustes; parmi eux, le maître modelleur William Hackwood qui retravaillait chaque buste après le démoulage, pour améliorer l'expression des visages et le rendu des draperies. À partir de la même année, de nouveaux modèles seront commandés auprès du sculpteur John Cheere (1709–1787); quant aux moules, ils seront dorénavant façonnés directement chez Wedgwood.

Devant le succès de ses bustes, Wedgwood consacra beaucoup d'énergie à élargir son assortiment. Aux grandes figures de l'Antiquité s'ajoutèrent nombre de personnalités modernes, en fonction notamment de la popularité dont elles jouissaient dans le public. La collection de bustes fut achevée vers 1779, le catalogue comptait alors 83 sujets, dont certains étaient proposés en plusieurs dimensions (la hauteur oscillant entre 25 et 4 pouces, soit entre 63,5 et 10,2 cm)³.

Edward Gibbon fit l'acquisition d'un ensemble de bustes en *Black basalte* [fig. 1, 2] alors que les travaux d'aménagement de sa bibliothèque lausannoise, initiés en 1786, progressaient à grands pas⁴. Plus exactement durant l'été 1788: Gibbon se trouvait alors à Sheffield Place, la résidence d'été de son ami Lord Sheffield dans le Sussex, alors que son protégé Wilhelm de Sévery était resté à Londres. Nous savons par son journal que ce dernier avait fait plusieurs visites au « showroom » londonien de Wedgwood, situé sur Greek Street, dans le quartier de Soho, notamment en compagnie de son mentor. C'est probablement à l'une de ces visites que ce dernier faisait

Fig. 1. Bustes d'hommes de lettres en grès fin noir (*Black basalte*) de Wedgwood, ayant appartenu à Edward Gibbon, h. variable 37-40 cm, [v. 1788]. MNS/MHL, inv. I.200.A.20-27.

référence quand il adressa à Wilhelm les instructions suivantes, en date du 4 juin :

Vous vous rappelez tout ce que j'avais choisi chez Wedgwood, service de déjeuner, etc., et je suis décidé à prendre cette jolie garniture de cheminée de cinq pièces: le tout peut s'emballer avec votre caisse. Quant aux bustes, priez le chef de boutique de m'envoyer une liste des hommes de lettres anciens et modernes qu'ils peuvent me fournir, les grandeurs et les prix.⁵

Le service à déjeuner mentionné par Gibbon nous est inconnu à ce jour, contrairement à la garniture de cheminée, qui sera reproduite dans l'ouvrage de Clara et William de Sévery⁶ [fig. 3]. Les cinq vases qui la composent sont en *Jasper Ware*, une autre invention qui contribua largement au succès de Wedgwood et qui consistait en un grès fin de structure comparable au *Black basalte* mais de couleur blanche et susceptible d'être teinté dans la masse. En l'occurrence, les vases sont bleus, rehaussés de motifs moulés et appliqués blancs⁷.

Pour ce qui est des bustes, Gibbon n'avait visiblement pas encore arrêté son choix. Les choses se préciseront le mois suivant, sans qu'il soit très clair si Wilhelm avait pris des initiatives intempestives quant au choix des sujets,

comme pourrait le laisser entendre cet extrait de la lettre envoyée par Gibbon le 6 juillet : « Je ne crois pas avoir commandé les bustes de 15 pouces, mais je ne suis pas mecontent du choix. Quant aux petits, comme je n'ai pas de François je préfère Voltaire et Rousseau s'ils peuvent se convenir pour la grosseur l'attitude &c. décidez, après eux ce seroit Locke et Newton. »⁸ Le lendemain, Gibbon précisera encore ses intentions et corrigera un premier choix (peut-être dû à Wilhelm ?) : « En réfléchissant sur les bustes de quinze pouces, je préfère à Virgile et Horace mes illustres compatriotes Locke et Newton afin de me partager également entre les anciens et les modernes. »⁹ On est en droit de supposer que l'assortiment de bustes arriva à Lausanne en septembre, quand Gibbon, de retour à la Grotte, informait Wilhelm que « Les deux caisses de Wedgwood sont dans le vestibule et [que] ma septième caisse de livres est partie de Londres. »¹⁰

Il subsiste un doute quant au nombre total d'effigies finalement acquises par Gibbon. En 1879, quand le général Read visita Lausanne et Mex sur les traces de l'éminent historien, son hôte de Sévery lui aurait montré douze bustes¹¹ ; et en 1894, quand William de Sévery entreprit de dresser une liste d'objets que sa famille tenait de Gibbon et qui étaient susceptibles d'être mis à disposition du British Museum pour l'exposition prévue en rapport avec les célébrations du centenaire de sa mort, il nota à propos des bustes : « il y en a dix ou douze ». ¹² Le fait est que nous connaissons à ce jour dix bustes, les deux exemplaires de petite dimension (probablement 4 pouces) à l'effigie de Voltaire et de Rousseau et qui sont toujours en possession de la descendance des Sévery¹³ [fig. 2], et huit bustes de 15 pouces (soit d'une hauteur d'environ 38 cm) conservés par le Musée historique de Lausanne : Platon, Aristote, Homère, Cicéron, William Shakespeare, Alexander Pope, John Milton et Isaac Newton¹⁴ [fig. 1].

Les circonstances exactes qui ont présidé à l'intégration des huit grands bustes aux collections du musée restent assez floues. Ce qui est établi, c'est qu'ils furent offerts à l'Association du Vieux-Lausanne. La plus ancienne carte d'inventaire conservée dans les archives mentionne l'année 1960, ce qui ne constitue pas forcément un repère fiable¹⁵, puisqu'en 1956 déjà, Norton signalait que cinq bustes (ceux qui sont illustrés dans l'ouvrage des Sévery) se trouvaient désormais au Musée du Vieux-Lausanne¹⁶.

Parmi les bustes du musée, trois sont issus de modèles en plâtre fournis par John Cheere : Platon et Shakespeare, livrés à Wedgwood en 1774, et Aristote, livré en 1777 ; les cinq autres sujets reposent sur des modèles fournis par Hoskins ; Cicéron et Homère, livrés en 1774, ainsi que Newton, Milton et Pope, livrés en 1777. Quant aux petits



Fig. 2. Petits bustes de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau en grès fin noir (*Black basalte*) de Wedgwood, ayant appartenu à Edward Gibbon, env. 20 cm, [v. 1788]. Collection privée.

bustes de Rousseau et Voltaire, leurs modèles furent également livrés en 1777, sans qu'il soit possible d'identifier leur auteur.¹⁷ Pour ce qui est des modèles premiers qui ont inspiré Cheere et Hoskins, il est pour l'heure très difficile d'en définir la nature exacte : sculptures antiques, œuvres de sculpteurs contemporains ou autres sources iconographiques ?

On remarquera au passage que le Locke mentionné à deux reprises par Gibbon n'est pas du nombre, ce qui parlerait en faveur d'un ensemble originel plus important que les dix effigies localisées à ce jour. Dans un article publié en 1930, Katharine A. Esdaile affirme même – malheureusement sans citer ses sources – que Gibbon aurait commandé 14 bustes pour sa bibliothèque lausannoise, dont un Marcus Brutus de la plus grande taille (25,5 pouces), qui aurait été spécialement modelé à son intention en 1779¹⁸. Cette date est évidemment bien trop précoce par rapport aux projets lausannois de l'historien et aux démarches entreprises avec Wilhelm de Sévery auprès de Wedgwood ; par ailleurs, elle ne correspond pas à la date de création du modèle attestée ultérieurement grâce aux recherches d'archives (1774)¹⁹. Quel que fût le nombre exact de bustes en



Black basalte retenus en fin de compte par Edward Gibbon – dix, douze ou quatorze –, il semble bien que l’acquisition ait été d’un volume suffisamment inhabituel pour marquer les esprits, voire pour alimenter d’éventuelles légendes. La même Katharine Esdaile émit ainsi l’hypothèse que la commande de Gibbon avait possiblement contribué à stimuler le développement de cet aspect particulier de l’activité industrielle de Wedgwood²⁰.

Fig. 3. Vases en grès fin (*Jasper Ware*) de Wedgwood ayant appartenu à Edward Gibbon, h. 17.5, 23 et 30 cm, [v. 1788]. Collection privée

1 Robin Reilly, *Wedgwood*, New York, Stockton Press, vol. 1, 1989, p. 395-448.
 2 *Id.*, p. 448-461.
 3 Reilly, *Wedgwood, op. cit.*, vol. 2, p. 749-753.
 4 Voir la contribution de Dave Lüthi dans ce volume.
 5 Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 120.
 6 Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 2, p. 48.
 7 La garniture fut mise en vente chez Koller à Zurich, le 20 septembre 2012 (lot 1212). Catalogue en ligne consulté le 17 mars 2021, <www.kollerauktion.ch/fr/123617-0008-----1162-FOLGE-VON-5-BLUE-JASPER-WARE-1162_50378.html?RecPos=87>. Sa localisation actuelle est inconnue.
 8 Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 121.
 9 Lettre à Wilhelm de Sévery, 7 juillet 1788, in *id.*, p. 122.

10 Lettre au même, 27 septembre 1788, in *id.*, p. 130.
 11 Read, *Historic Studies in Vaud, Berne, and Savoy*, vol. 2, p. 471, n. 1.
 12 Brouillon d’une liste destinée à Heinrich Angst, premier directeur du Musée national et consul de Grande-Bretagne à Zurich, cote ACV, P Gibbon 491. Sévery précise d’emblée, en marge de la liste : « Ces bustes me paraissent d’un transport difficile ».
 13 Ils figurent, avec trois grands bustes, sur une photographie reproduite dans Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 2, p. 90.
 14 Les bustes du MHL portent respectivement les numéros d’inventaire suivants : I.200.A.21, I.200.A.22, I.200.A.20, I.200.A.23, I.200.A.24, I.200.A.27, I.200.A.25 et I.200.A.26. Platon, Shakespeare et Aristote figurent également sur

l’illustration citée ci-dessus. Les bustes sont actuellement exposés au Musée national suisse à Prangins.
 15 D’après l’actuel conservateur du département des objets, Claude-Alain Künzi, la tenue des registres des anciennes collections du Vieux-Lausanne aurait souvent laissé à désirer.
 16 Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 121, n. 2.
 17 Reilly, *Wedgwood, op. cit.*, vol. 2, p. 750-751.
 18 Katharine A. Esdaile, « Wedgwood’s Busts in Black Basalte », *Journal of the Royal Society of Arts*, n° 4043, 1930, p. 743-744.
 19 Reilly, *Wedgwood, op. cit.*, vol. 2, p. 749.
 20 Esdaile, « Wedgwood’s Busts in Black Basalte », art. cit., p. 747.



Bon pour quatre cent
liores à Blondel.
£400.
a. 1 Janvier. 1787 Eljibson

Bon pour quatre
à Blondel.
£400.
a 1 Juin

Bon à Blondel mon Valet
de Chambre pour quatre-cent
Liores
£400. Eljibson
a 1 Juin. 1789

Bon pour cinq cent liores
à Blondel mon Valet de
Chambre.
£500. Eljibson.
a 4 Decembre. 1789.

Les dépenses ménagères de Gibbon, 1783-1793¹

Frederick P. Lock

Vers le 15 septembre 1783, à la veille de son départ de Londres pour Lausanne, Gibbon commence à tenir un livre de comptes. Il utilise un élégant volume relié en vélin, doté de colonnes pour les livres, les shillings et les pence, et probablement acquis dans l'intention de suivre de plus près ses finances. C'est la nécessité financière qui le pousse à rechercher en Suisse une retraite économique éloignée des délicieux, mais coûteux, luxes de Londres. Le carnet n'est pas un registre rigoureux des revenus perçus et des dépenses engagées alors. En effet, Gibbon y reporte de temps à autre des écritures à partir de notes ou de mémorandums, ou encore de mémoire. Ainsi, le 15 septembre, il inscrit les diverses transactions du mois jusqu'à cette date, comme la vente de biens domestiques superflus. Leur somme totale constitue un solde créditeur de £55 10s 3d². Mais étant donné qu'il dispose à ce moment-là de £76 3s 6d en espèces, on peut en déduire qu'il a débuté le mois avec £20 13s 3d³. La décision de tenir des comptes semble donc avoir été le résultat d'une impulsion nouvelle, sans quoi il n'aurait pas manqué de noter, au début du mois, le montant de ses liquidités. Gibbon mentionne l'ennui de ses derniers jours passés à Londres, demeurant seul dans la maison de Lord Sheffield et sans ses livres⁴. Peut-être que la tenue des comptes représente une façon de faire passer le temps. En tous les cas, après l'avoir initiée, Gibbon maintient cette activité durant une trentaine de mois, jusqu'aux environs de mars 1786. Comme ce livre est l'unique exemplaire de ce type à nous être parvenu (et

peut-être le seul qu'il n'ait jamais tenu), il présente un intérêt particulier. N'ayant jamais été destiné à être consulté par d'autres, il est amateur, non méthodique et quelque peu confus, mais il nous offre l'avantage de pouvoir regarder par-dessus l'épaule de Gibbon qui lutte pour joindre les deux bouts. Car si Lausanne offre un style de vie plus économique que Londres, Gibbon n'a jamais été enclin à l'épargne et, durant ses premières années en Suisse, il reste plutôt à court d'argent⁵.

La tenue des comptes

Le 18 septembre, Gibbon arrive à Boulogne et le 27 à Lausanne. Là, après avoir reporté un résumé de ses frais de voyage, il débute des reports plus complets, divisés en cinq catégories qui se chevauchent en partie⁶. (A) Une liste partielle des sommes retirées auprès de son banquier, Jean-Jacques Soultzer. (B) Une liste des dépenses engagées, principalement personnelles. (C) Une liste des paiements mensuels réguliers à son factotum Blondel pour le ménage. (D) Une nouvelle catégorie, «Dépense extraordinaire de la Maison», créée le 1^{er} janvier 1785 mais abandonnée seulement après une inscription ultérieure datée du 14 janvier. (E) Un relevé apparemment complet du compte établi auprès de son banquier, Jean-Jacques Soultzer. Y sont consignées (E1) les traites (ou ordres de paiement) que Gibbon a déposées – retirées auprès de Goslings, son

Fig. 1. Divers chèques ou «bons» écrits au dos de cartes à jouer, payables à Blondel qui les apportait au banquier de Gibbon pour paiement. De temps en temps, Gibbon recevait un relevé de compte et ces bons étaient retournés pour vérifier les écritures de débit. ACV, cote P Charrière de Sévery, Ci 47.

banquier londonien – et le montant qu’il a perçu pour elles, de même que deux versements de sa rente française et quelques petits montants d’intérêts gagnés. Ce compte comprend également (E2) les traites que Gibbon a effectuées auprès de Soultzer, soit pour payer Deyverdun ou Blondel pour les dépenses du ménage, soit pour régler une facture, mais aussi pour payer ses propres dépenses en espèces (« Pour ma dépense »). Certaines traites énumérées dans E2 figurent également dans B, mais pas toutes. Malgré les doubles comptages, les quelques changements de méthode, les confusions et les ambiguïtés, le schéma général des recettes et des dépenses de Gibbon est assez clair. La principale difficulté réside dans les sommes en espèces retirées dans E2 « Pour ma dépense ». Les dépenses énumérées en B, et qui ne correspondent à aucune traite citée en E2, ont sans doute été payées avec cet argent. Gibbon notifie bien quelques dépenses insignifiantes (aussi négligeables que 2 livres pour un billet de loterie ou qu’un pourboire remis à un domestique), mais leur somme est bien inférieure aux montants retirés. La question de savoir pourquoi il a reporté certaines petites dépenses et pas d’autres est difficile à cerner.

La raison pour laquelle Gibbon a abandonné ses tenues comptables est tout aussi déroutante. Il ne s’agit peut-être pas d’une décision consciente, car les différentes séries se terminent à des dates différentes. Les dernières dépenses enregistrées concernent les versements s’élevant à 400 livres faits à Blondel le 1^{er} juin 1786 pour le ménage et 64 livres dévolues à des dépenses personnelles. Toutefois, Gibbon n’a notifié aucune dépense en espèces au-delà du 8 mars, date à laquelle il a payé 25 livres 12 sous pour le « tabac de Paris ». Les dernières écritures de débit retranscrites à partir de son compte bancaire sont datées du 1^{er} mars. La quatrième et dernière d’entre elles, relative à 130 bouteilles de vin de Neuchâtel, est incomplète : le coût est laissé en blanc. Bien qu’il ait par la suite ajouté (dans une catégorie différente) les montants mensuels versés le premier jour des mois d’avril, mai et juin à Blondel pour le ménage, il n’a jamais poursuivi le relevé détaillé. Peut-être Gibbon perd-il progressivement tout intérêt pour le livre de comptes. Il est toujours à court d’argent. En janvier 1786, il doit demander à Lord Sheffield un emprunt de £500 en son nom auprès de leur banquier⁷. Mais peut-être n’a-t-il jamais pris plaisir à tenir ces comptes et a-t-il préféré s’en remettre à ceux tenus par Blondel. En effet, cela pourrait expliquer la raison pour laquelle il l’a employé aussi longtemps.

MA738 enregistre des dépenses d’environ 29’000 livres (£1812), soit environ 11’480 livres (£718) par année⁸. Dans la plupart des cas, Gibbon précise soit l’objet, soit

le bénéficiaire de chaque paiement. La structure générale de ses dépenses est présentée dans le tableau 1. La catégorie la plus importante est la somme mensuelle, s’élevant généralement à environ 400 livres, versée à Deyverdun (et plus tard à Blondel) par Gibbon pour régler les factures mensuelles du ménage. Ces dépenses se chiffrent à 13’350 livres, soit près de la moitié du total. 5000 autres livres sont consacrées à d’autres dépenses du ménage, comme des réparations, du mobilier et des garnitures. Les salaires des domestiques représentent 1250 livres supplémentaires, mais ces versements sont clairement incomplets. Les frais en vin se montent environ à 1900 livres. Les dépenses du ménage s’élèvent donc au total à quelque 21’500 livres, soit environ 75 %. Les deux catégories principales de dépenses personnelles – les livres (2100 livres) et les vêtements (1850 livres) – représentent environ la moitié des 25 % restants. Le reste est consacré aux voyages, à la vie sociale, aux œuvres de bienfaisance et aux journaux (3 %), ainsi qu’aux sommes mensuelles dues à Caplen (son valet et factotum), aux petits montants versés en sa faveur (3 %) et à des dépenses non identifiées (6 %). Parmi ces dernières, certaines peuvent avoir été engagées pour des biens ou des services destinés au ménage, mais leur total est trop faible (environ 1600 livres) pour avoir une incidence sur le ratio 75:25.

Gibbon lui-même fait une distinction entre les dépenses du ménage et les dépenses personnelles. Un complément informatif (et une extension) à MA738 est un livre de comptes tenu par son nouveau valet Blondel et couvrant la période d’octobre 1784 à août 1791⁹. Il énumère les paiements que Gibbon lui a remboursés, généralement chaque mois, et qui apparaissent pour la première fois dans MA738 le 1^{er} décembre 1784 sous la dénomination « pour mon propre compte ». Ils incluent les mêmes catégories que celles payées auparavant par Caplen (comme la blanchisserie, le coiffeur, les frais postaux), mais aussi un éventail plus large de factures, concernant notamment du linge de corps (en particulier des chaussettes et des chemises) et même des livres et des reliures. En effet, Blondel s’est probablement rapidement chargé du règlement de la plupart des factures de Gibbon, même lorsque ce dernier a lui-même rédigé le chèque (souvent au dos d’une carte de paiement). Gibbon tient deux comptes courants avec Blondel. Pour le compte du ménage (« pour la maison »), il donne régulièrement à Blondel un chèque d’environ 400 livres¹⁰ [fig. 1]. Blondel les encaissait et utilisait l’argent pour payer la cuisinière, les autres domestiques, le boucher, le boulanger, etc. Certains de ses paiements aux domestiques et avances à la cuisinière sont listés dans CS624. Parallèlement, il tient un compte séparé des

dépenses personnelles de Gibbon. Ce dernier les règle mensuellement en espèces. Par exemple, en mars 1786, Gibbon doit (y compris certains sols indéterminés reportés d'un compte précédent) 37 livres et 16 sols. Il a payé 38 livres et les 4 sols ont été reportés au mois suivant. Gibbon effectue ces paiements en espèces à partir des retraits qu'il a effectués à la banque et qu'il indique sous l'intitulé « pour ma dépense ».

Londres *versus* Lausanne

Gibbon vit à Lausanne dans l'abondance. La possibilité d'accéder à ce train de vie constitue peut-être à ses yeux son principal attrait pour ce lieu de résidence. En effet, d'autres villes auraient pu s'avérer moins coûteuses, mais il n'aurait pu profiter nulle part ailleurs, sans payer de loyer, d'une maison et d'un jardin aussi spacieux que ceux possédés par son ami Deyverdun à Lausanne¹¹. Gibbon qualifie lui-même son mode de vie de « cher », un terme éloquent mais vague. Le livre de comptes le quantifie : le ménage absorbe au moins les trois quarts de ses revenus. Ce chiffre aurait plus de sens s'il était comparé à celui de sa maison londonienne, sise au n° 7 de Bentinck Street.

Concernant la décennie durant laquelle Gibbon a vécu à Bentinck Street (1773-1783), aucune source n'est aussi instructive que MA738 pour les années comprises entre 1783 et 1786. Mais le schéma général de ses dépenses peut être reconstitué [tabl. 2]. Ses dépenses annuelles, telles qu'enregistrées sur son compte bancaire (à l'exclusion des intérêts hypothécaires et du douaire de sa belle-mère) s'élevaient à environ £1300. Ses dépenses régulières pour le loyer, les taxes, les réparations, le charbon, les domestiques et la location de chevaux et de voitures peuvent être calculées à partir des nombreuses factures et reçus existants. La façon dont il dépense le reste de son argent relève plus de la supposition, mais cette incertitude n'affecte pas l'équilibre entre les dépenses du ménage et les dépenses personnelles.

Les frais fixes de Gibbon à Bentinck Street peuvent être divisés en quatre catégories. Ses paiements semestriels du loyer sont enregistrés avec exactitude et ils s'élèvent à environ £110. En outre, il paie environ £100 par an pour les impôts, l'eau, les assurances, les petites réparations et le charbon. La plus grande partie de ces dépenses va au charbon, dont les factures se chiffrent en moyenne à £36 par an. Les salaires de ses six domestiques s'élèvent à £100 supplémentaires. Il est également indispensable, selon Gibbon, d'avoir une voiture privée et des chevaux. Le coût de leur location s'élève à la somme considérable de

£200 par an. Ces dépenses atteignent approximativement 510 livres par an. Une cinquième catégorie de dépenses, plus variable et par conséquent plus difficile à estimer, est celle des consommables ménagers. La seule indication disponible est celle fournie par les paiements irréguliers, généralement d'environ £20, que Gibbon verse à son intendant « pour la maison » ou « pour les dépenses de la maison »¹². S'ils sont représentatifs, ils suggèrent que Gibbon doit dépenser annuellement environ £200 de cette façon. Du fait qu'il dîne habituellement au restaurant et ne reçoit que rarement chez lui, cette hypothèse semble crédible. Ainsi, au total, le coût annuel de l'installation de Gibbon s'élève sans doute aux alentours de £710.

En déduisant ce montant des £1300, il reste environ £590 pour les dépenses non domestiques. Certaines factures nous sont parvenues, essentiellement celles concernant les livres et les vêtements. Il est possible d'estimer une dépense annuelle d'au moins £100 livres pour l'une et l'autre de ces catégories. Gibbon passe une partie de ses étés éloigné de Londres, comme dans un cottage qu'il loue à Hampton Court ou dans des logements à Brighton. Le coût de ces hébergements est impossible à évaluer. J'ai toutefois approximativement calculé qu'un été passé à Brighton suppose des dépenses s'élevant au minimum à £75. Il subsiste donc environ £315 pour les autres dépenses. Sa vie sociale à Londres est riche et assurément coûteuse. En 1776, il paye jusqu'à £1 10s pour un repas (« Dinner &c ») dans un club¹³. Comme il dîne et soupe fréquemment à l'extérieur, ces dépenses absorbent une part importante de son budget annuel.

Si l'on considère ces chiffres comme approximativement corrects, les dépenses du ménage de Gibbon, représentant £710 par an, n'absorbent qu'environ la moitié (55 %) de ses revenus. À Lausanne, la proportion est de 75 %. Mais l'écart entre les deux habitations est encore plus important que ces chiffres ne le laissent supposer. À Londres, une part importante des dépenses du « ménage » est consacrée aux chevaux et à la voiture. À Lausanne, cet équipement n'est pas un indicateur essentiel du statut social. Gibbon loue des chevaux et un chauffeur lorsqu'il en a besoin, pour des excursions occasionnelles. Une autre différence est qu'à Londres Gibbon paie ses plaisirs de la vie sociale au prix fort, que ce soit dans les tavernes ou les clubs. À Lausanne, il fait partie d'un réseau social engagé dans un système de réciprocité des loisirs. L'hospitalité qu'il offre revient, pour ainsi dire, à un prix de gros.

Après environ une année passée en Suisse, Gibbon déclare à Lord Sheffield que, bien que Lausanne soit une ville plus chère qu'il ne l'avait prévu et qu'il y vive « dans un style élégant », il espère diminuer ses dépenses à « un niveau

proche de [ses] revenus ordinaires»¹⁴. Réduire la moyenne des dépenses annuelles de £1300 par an (à Londres) à 718 livres (à Lausanne) – soit près de la moitié (£582 ou 45 %) – semble indubitablement être une entreprise considérable. Comme il l’a reconnu lui-même, le « principal avantage » de Lausanne provient des choses dont il n’a plus besoin, comme une voiture privée et une retraite d’été. En effet, son « style de vie » a été « élargi » : d’« un obscur célibataire » à Londres, il est devenu « le maître d’une maison considérable » à Lausanne¹⁵.

La moyenne d’environ £718 par an enregistrée dans MA738 établit une référence avec laquelle le ménage londonien de Gibbon peut être comparé. Ses dépenses effectives à Lausanne varient évidemment d’une année à l’autre. Cette variation peut être suivie en examinant les sommes qu’il a transférées en Suisse depuis son compte bancaire londonien [tabl. 3]¹⁶. Comme Gibbon l’observe lui-même, il a fait au cours de sa première année d’importants frais qui ne seront plus renouvelés par la suite¹⁷. Le tableau 3 en témoigne. Les chiffres pour les années 1785 et 1786 correspondent probablement au plus près à ses dépenses usuelles. Ils doivent néanmoins être ajustés en incluant le petit revenu tiré de l’investissement qu’il a réalisé dans les fonds français en 1784 et qui généra environ 1500 livres par an. Ainsi, son revenu réel à Lausanne est d’environ 10’300 livres et ses dépenses courantes sont sans doute à peu près identiques. Il vit maintenant « presque » selon ses moyens, en partie grâce au fait qu’il a finalement perçu, en 1785, le montant de la vente de sa propriété de Lenborough. Il n’a désormais plus à payer les hypothèques dont la somme était supérieure à celle qu’il recevait en loyer. Or même ainsi, en mars 1786, il doit emprunter £500 livres et il a encore des dettes anglaises à régler. En conséquence, il fait des efforts pour vivre de façon plus économique durant un an environ. Les £550 qu’il a puisées en Angleterre en 1786 ont toutes été retirées entre janvier et juillet, et il n’a fait aucun autre transfert avant 1789. D’août 1787 à août 1788, il retourne en Angleterre et ramène probablement de l’argent avec lui, suffisamment pour tenir jusqu’à sa prochaine traite, le 3 février 1789. Mais l’année allant de juillet 1786 à juillet 1787 est de loin la plus longue période durant laquelle, tout en vivant à Lausanne, il n’a pas eu recours à l’Angleterre. Comment s’est-il débrouillé ?

Pour résoudre ses problèmes financiers, Gibbon espère toujours qu’une augmentation de ses revenus lui éviterait de devoir réduire ses dépenses, et cette attente n’a pas été déraisonnable¹⁸. Mais en 1786, la seule source de revenus relevant de son propre ressort est l’achèvement des volumes 4 à 6 de son *Decline and Fall* et pour

laquelle il prévoit d’encaisser £4000. Au début, bien sûr, le déménagement à Lausanne retarde ce but. Mais au printemps 1786, il espère avoir terminé à temps pour apporter le manuscrit à Londres l’année suivante en vue d’une publication en 1788. L’impression prendrait plusieurs mois, et, pour publier à la période la plus favorable de l’année (durant la session de printemps du Parlement), il lui faut soumettre le manuscrit à l’été 1787. Pour atteindre cet objectif, il réduit considérablement sa vie sociale¹⁹. Cela a sans doute entraîné une certaine diminution de ses dépenses. De plus, Gibbon bénéficie de sa rente française et peut-être d’une réserve de liquidités à Lausanne qu’il est prêt à épuiser de sorte à arriver en Angleterre sans dettes. L’essentiel des 500 livres empruntées ont été utilisées pour effacer ses dettes. Toutefois, celles-ci ont été réglées non pas dès le prêt négocié, mais sur plusieurs mois : le 13 octobre 1786, le 26 février 1787 et le 30 juin 1787. Ces dates suggèrent que, peu avant son départ, Gibbon n’est pas tout à fait certain de pouvoir se passer d’un transfert d’argent alors qu’il est encore à Lausanne. Cela implique qu’il a soigneusement calculé comment il pourrait vivre à Lausanne sans dépasser une certaine limite.

En août 1788, Gibbon rentre à Lausanne enrichi de £4000. Comme il a par ailleurs décidé de vendre Buriton – le restant de son domaine foncier –, ses problèmes d’argent sont presque terminés. En 1789, après la mort de Deyverdun, il peut se permettre de payer £1000 à Montagny pour s’assurer la rente viagère de la Grotte et pour entreprendre des travaux d’amélioration importants. D’où la somme extraordinaire de £1700 transférée cette année-là [tabl. 3]. Au cours des trois dernières années de sa vie, il retire chaque année £1000 en moyenne, soit 16’000 livres, sans compter sa rente française d’environ 1500 livres par an. Cela représente une augmentation non négligeable en regard de ses trois premières années passées à Lausanne. Le maintien d’un grand train de vie à Lausanne n’est plus une contrainte pour ses finances. En effet, après la mort de sa tante Hester en 1790, il peut non seulement affirmer sans mentir qu’il est riche, « selon le niveau de la Suisse » (ce qui est le cas dès son arrivée à Lausanne en 1783), mais il peut également dire qu’il est « effectivement riche, car [ses] revenus sont supérieurs à [ses] dépenses et [ses] dépenses sont égales à [ses] désirs »²⁰.

Les dernières années lausannoises

Les dépenses de Gibbon durant ces dernières années d’abondance à Lausanne, d’août 1788 à avril 1793, peuvent être examinées de façon très détaillée grâce

à la conservation de trois imposants livres de comptes infolio²¹. Il est possible de compléter leurs résumés des dépenses du ménage par plusieurs centaines de factures et de reçus individuels²². Les PG1-3, plus grands et plus impressionnants que MA738, ont été conservés non pas par Gibbon lui-même mais par ses deux valets et factotums successifs, Blondel et Dussaut. Il s'agit de documents de second ordre, car ils ne concernent pas des comptes courants avec des transactions saisies au fur et à mesure, mais des résumés mensuels de documents plus détaillés aujourd'hui perdus. PG1 a été conservé par Blondel. La couverture porte l'intitulé « Livre de Compte commencé du 1^{er} 9^{bre} 1784 », date à laquelle il a pris en charge la gestion du ménage. Sur le recto de la dernière feuille, il a enregistré une série de paiements effectués par Gibbon entre le 9 novembre 1784 et le 2 avril 1785. Mais il n'a plus utilisé ce livre jusqu'en septembre 1788, date à laquelle il a commencé un récapitulatif mensuel des encaissements et des paiements qui s'étend jusqu'en août 1791, mois correspondant à la fin de son service auprès de Gibbon. Il est impossible de savoir pourquoi ce récapitulatif n'a pas été inscrit à partir de novembre 1784, mais les entrées datées de 1784 et 1785, qui coïncident avec une série faite par Gibbon lui-même dans MA738, permettent de confirmer que le même système a été utilisé durant tout son séjour à Lausanne. Chaque mois, il verse une somme ronde (ordinairement 400 livres environ), en premier lieu à Deyverdun, puis à Blondel, et enfin à Dussaut ; le mois suivant, il verse une somme plus importante ou moindre en fonction des dépenses effectives du mois précédent.

Bien que le volume de Blondel soit demeuré vide sur plus de la moitié de ses pages, Louis Dussaut le remplace en septembre 1791 pour commencer un nouveau livre (PG2). Sans raison apparente, ce livre a été à son tour abandonné en mars 1792 et son contenu copié dans PG3. Dussaut conserve ce dernier volume jusqu'à ce que Gibbon quitte définitivement Lausanne le 10 mai 1793²³. Blondel et Dussaut ont tous deux utilisé la même méthode. Ils équilibrent les rentrées (les sommes mensuelles que Gibbon leur remet) avec les dépenses et notent les encaisses à la fin de chaque mois. Les frais ne sont pas enregistrés en détail mais essentiellement sous l'une des quelque douze rubriques récurrentes (boucherie, boulangerie, etc.), auxquelles s'ajoutent d'autres achats et paiements occasionnels pour atteindre le total mensuel [fig. 2]. Les montants dépensés dans les différentes catégories varient d'un mois à l'autre, fréquemment de manière considérable. Mais en les extrayant et en calculant la moyenne, le schéma général des dépenses du ménage de Gibbon émerge [tabl. 4].

PG1 et PG3 couvrent à eux deux un peu plus de 57 mois (d'octobre 1788 à début mai 1793). Au cours de cette période, Gibbon fait des paiements pour environ 31'000 livres, soit approximativement 540 livres par mois. Cela est sensiblement plus qu'entre 1783 et 1786, mais la dernière série comprend un éventail de dépenses plus large. Un changement de méthode peut être observé. Gibbon copie les rubriques des dépenses d'un mois du ménage dans MA738 : boulanger, boucher, confiseur, « épiciers etc. » ; charbon et bois pour la cuisine ; cuisinière. Cela concerne novembre 1784, le premier mois sous la direction de Blondel. Par la suite, il se contente d'entrer uniquement le total mensuel. La plupart de ces rubriques réapparaissent dans les livres couvrant la période comprise entre 1788 et 1793, au même titre que d'autres. Mais l'« épiciers etc. » n'y figure pas. La facture de l'épicier de novembre 1784 nous est parvenue, probablement parce que Deyverdun (à qui elle est adressée par le fournisseur répondant au nom de Gilliard) l'a donnée à Gibbon comme spécimen (ce qui suggère qu'elle peut être considérée comme représentative). Il s'agit de la notification la plus détaillée des courses quotidiennes essentielles et elle donne un aperçu suggestif du fonctionnement du ménage. Treize jours du mois ont fait l'objet d'un achat : généralement plus d'un article à chaque occasion, mais parfois un seul, comme un pot d'huile le 22 novembre pour 18 sols. Même les denrées de base non périssables, comme le thé et les épices, sont achetées régulièrement et en petites quantités : par exemple, une demi-livre de thé le 1^{er}, le 8, le 16 et le 24, et un quart de livre de thé vert le 3 du mois²⁴.

Tous les fournisseurs n'ont pas soumis de relevé mensuel, certains d'entre eux s'attendant sans doute à être payés en liquide à la livraison des marchandises ou peut-être chaque semaine. Suivant vraisemblablement la pratique habituelle, la cuisinière enregistre ces nombreux achats – minimes pour la plupart – qu'elle paie en liquide à la livraison et pour lesquels elle soumet son compte à Blondel à la fin de chaque mois²⁵. Le compte de Massa du 27 décembre 1789 est un rare exemple de ces petites factures dont peu d'exemplaires nous sont parvenus. Pour les payer, Blondel avance de l'argent à la cuisinière, généralement une centaine de livres une fois par mois²⁶. Blondel additionne ce registre quotidien en totaux mensuels pour chaque article, qui deviennent à leur tour les entrées du « compte de ménage » dans ses livres. Un exemple de cette étape intermédiaire subsiste : elle couvre la période allant de janvier 1785 à juin 1787 et de février à avril 1789²⁷. Ces trois derniers mois coïncident avec l'enregistrement figurant dans PG1. Dans un cas exactement, et pratiquement dans les deux autres, les achats mensuels, lorsqu'ils



Fig. 2. Un extrait du livre des comptes de Blondel en 1791 dans lequel il a entré les montants payés aux fournisseurs réguliers (comme le boucher) et d'autres paiements occasionnels. ACV, cote P Gibbon 1-3.

sont totalisés, correspondent aux chiffres du « Compte de ménage ». Tous les articles fournis par Gilliard se retrouvent dans la liste des « denrées » de Blondel. Si Gilliard avait continué à soumettre une facture mensuelle, ou si Gibbon avait changé ses habitudes auprès d'un autre épicier, Blondel l'aurait sûrement inclus en tant que rubrique dans ses résumés mensuels, au même titre que celles du boucher, du boulanger et du confiseur. Parmi les articles achetés par Gilliard en novembre 1784, le sucre, le café et les bougies ont été achetés en vrac auprès de fournisseurs anonymes pour la période couvrant les années 1788-93. D'autres, comme les épices, ont peut-être été achetés directement par la cuisinière. Il n'existe aucun indice indiquant à partir de quand ou pourquoi ce changement s'est opéré dans les habitudes d'achats. Cependant, la liste de Blondel confirme – même si ce n'est pas de façon aussi minutieuse que la facture de Gilliard – que le ménage achète habituellement ses provisions en petites quantités. Les mêmes denrées de base non périssables reviennent chaque mois et sont vraisemblablement achetées plus fréquemment : thé, café et sucre ; vin de cuisine ; sel ; huile et bougies.

Viande, pain et vin

Le commerce de la viande à Lausanne est contrôlé par le conseil municipal, qui limite le nombre de bouchers (généralement entre six et huit) autorisés à faire le commerce des trois principaux articles (bœuf, mouton et veau) et qui fixe les prix maxima qu'ils peuvent facturer. Gibbon change de boucher au moins trois fois durant sa résidence. De novembre 1784 à mai 1787, il se fournit chez la veuve Wanner ; en juin et juillet 1787, il change pour Samuel Verchaux, mais il revient à la veuve Wanner au plus tard en novembre 1788. Puis, à la mi-janvier 1791, il modifie ses habitudes auprès de Jean-David Jacob, arrivé depuis peu en ville²⁸, et il lui reste fidèle jusqu'à son départ de Lausanne en 1793. Jacob est-il arrivé avec une recommandation particulière, ou Wanner est-elle si peu satisfaisante que Gibbon est désireux de trouver un remplaçant ? Ces changements suggèrent au moins que Gibbon ou sa gouvernante sont des consommateurs exigeants dont les habitudes ne peuvent être considérées comme acquises. Les factures sont soumises à la fin de chaque mois et sont réglées en un jour ou deux. La viande est habituellement livrée deux ou trois fois par semaine. La plupart des livraisons comptent deux types de viande et parfois les trois. En outre, l'essentiel des factures comprennent une petite somme dévolue à des produits dérivés comme de la

graisse, la tête de veau ou le ris de veau. Généralement, le poids indiqué l'est uniquement dans sa totalité, sans distinction entre les différentes sortes de viande. La facture la plus détaillée est celle de Verchaux pour juillet 1787, et une semaine servira d'exemple :

Lundi 23 : mouton, 5 livres.

Mardi 24 : mouton, 6 $\frac{3}{4}$ livres ; bœuf, 8 $\frac{3}{4}$ livres.

Mercredi 25 : veau, 15 $\frac{1}{2}$ livres ; bœuf, 10 $\frac{3}{4}$ livres ; mouton, 10 livres.

Samedi 28 : bœuf, 4 livres ; mouton, 4 livres.

Juillet 1787 est un mois exceptionnel. La consommation totale est de 324 $\frac{3}{4}$ livres (presque le double de la moyenne qui s'élève à 187 livres) et le coût (83 livres 12 sols) l'un des plus élevés enregistré. Cette facture exceptionnelle reflète probablement un mois de fréquents divertissements avant son départ pour l'Angleterre avec le manuscrit des derniers volumes de son *Decline and Fall*.

Les factures du boucher ne donnent cependant pas une image exhaustive, car de nombreux autres types de produits animaliers ont été achetés. Les plus fréquents sont les « poissons » et les « volailles et gibiers » qui apparaissent presque chaque mois et qui représentent généralement les catégories les plus coûteuses. Pendant les trois mois où CS411 coïncide avec PG1 (de février à avril 1789), les factures du boucher s'élèvent à 197 livres ; le compte de la cuisinière enregistre 90 livres pour le poisson et 84 pour les volailles et le gibier. Si l'on ajoute les autres produits carnés qui apparaissent moins fréquemment (comme le jambon et le lard), le montant se rapproche de celui de la facture courante du boucher. L'équilibre entre le poisson et la viande dans les habitudes alimentaires de Gibbon, ou du moins sur sa table, représenterait un point d'intérêt, tout comme le fait de savoir si le poisson est une denrée plus chère. Toutefois, le poids du poisson ou du gibier n'est jamais précisé, et aucune facture originale des fournisseurs ne nous est parvenue. Des données indirectes provenant d'un riche ménage genevois des années 1750 suggèrent que le poisson coûte environ six fois le poids du pain et trois fois le poids de viande de boucherie²⁹. En février 1787, Gibbon donne un grand festin qui a été comptabilisé séparément et durant lequel une plus grande variété de viandes a été servie que ce qui apparaît dans les comptes réguliers. C'est le seul cas, par exemple, de « grives » et de « marcassins ». Pourtant, ces derniers ne sont pas chers : les grives coûtent 1 livre 7 sols, le sanglier 3 livres. Même si les quantités sont faibles, il ne s'agit pas de mets coûteux. Ils ont peut-être été appréciés pour leur rareté plutôt que pour leur prix.

Si Gibbon a assurément fait une consommation quotidienne de viande, le pain, au contraire, a sans doute

largement constitué l'aliment de base des domestiques. Durant la plus grande partie de sa résidence à Lausanne, son principal fournisseur est Jean Kraidler. En septembre 1788 cependant, il change de boulanger, Jonin, pour ne revenir à Kraidler qu'en janvier 1790. Entre octobre 1788 et juin 1791, la facture mensuelle moyenne est d'environ 30 livres. (Les factures du boucher sur la même période sont d'environ 50 livres en moyenne.) La majeure partie du pain fourni (généralement 250 à 300 livres par mois) est du « pain d'évêché », terme local désignant la qualité du pain distribué par la Bourse française, une organisation caritative installée dans l'ancien évêché. Il est de seconde qualité, plus grossier que le « pain blanc » mais supérieur au pain bis, et il a certainement été consommé par les domestiques³⁰. En janvier 1789, en période de pénurie, les autorités interdisent temporairement la vente de toutes sortes de pains composés de plus de farine que le « pain d'évêché »³¹. Deux de ces pains supérieurs, le « petit pain du déjeuner » et les « navettes de déjeuner », apparaissent presque chaque mois dans le compte de la cuisinière (CS411). Ils coûtent habituellement 7 ou 8 livres, soit environ un quart de la facture du boulanger. Ils ont probablement été fournis par un autre boulanger, peut-être quotidiennement pour plus de fraîcheur. La distinction entre le pain affecté aux domestiques et celui destiné aux maîtres (et à leurs invités) est confirmée par deux notifications dans lesquelles le pain est explicitement identifié comme étant celui pour les domestiques³². À l'inverse, dans le compte de la cuisinière, le fromage est décrit à deux reprises comme étant « pour les maîtres »³³. La raison de cette distinction, qui s'est sans doute appliquée à d'autres nombreux articles, n'est précisée qu'à ces deux occasions et ne réapparaît plus.

En juillet 1791, la facture du boulanger grimpe à un total sans précédent de 54 livres 8 sols et 6 deniers, pour redescendre en août à un montant encore plus exceptionnel de 7 livres 16 sols et 3 deniers. Les factures se maintiennent à des sommes tout aussi faibles jusqu'en février 1792, après quoi le boulanger disparaît des comptes mensuels en tant que rubrique isolée (PG1, PG3). La facture à la somme jamais égalée s'explique aisément : Lord Sheffield et sa famille sont en visite³⁴.

Sheffield est probablement lui aussi responsable de la chute des coûts qui s'ensuit en persuadant Gibbon de faire cuire son propre pain. En effet, pour la première fois en septembre, les achats de blé (froment) commencent à apparaître dans les comptes mensuels et ils se poursuivent pour le restant du temps où Gibbon demeure à Lausanne. De surcroît, la consommation de farine du ménage augmente fortement. Sheffield est un agronome passionné, avec un intérêt particulier pour les céréales et le pain. Un

peu plus tôt, en 1791, il publie un pamphlet sur le commerce du maïs³⁵. En 1795, durant une période de grande pénurie, il distribue des céréales à prix réduit à ses locataires et fait cuire son propre pain de ménage avec un tiers de farine de pomme de terre³⁶. C'est pourquoi nous pouvons facilement l'imaginer en homme éminemment pratique, s'intéressant directement à la gestion du ménage de Gibbon et le persuadant de faire cuire son pain, peut-être selon une recette qu'il apprécie lui-même. Celle-ci a peut-être contenu un mélange d'avoine, ingrédient qui apparaît pour la première fois dans PG3 en septembre 1791.

À cette époque, cuire son propre pain implique d'acheter le grain, de le faire moudre, de le pétrir à la maison et de l'envoyer au four public pour le cuire. Plusieurs références dans les comptes indiquent le paiement de la « cuisson du pain »³⁷. Mais les sommes sont tellement insignifiantes qu'il est probable que d'autres occurrences ont été intégrées dans le compte de la cuisinière. La quantité de céréales achetées semble à peu près correspondre à la quantité de pain qui aurait été nécessaire³⁸. À Genève, on considère que le pain cuit avec sa propre farine est à la fois moins cher et de meilleure qualité que le pain acheté chez les boulangers³⁹. Sheffield est probablement de cet avis. En tous les cas, Gibbon préfère la nouvelle méthode car il l'a poursuivie jusqu'à la fin de son séjour à Lausanne. Mais elle ne s'est pas avérée plus économique : elle coûte en moyenne 28 livres par mois, soit un peu moins que les factures habituelles du boulanger datées des années 1788 à 1791.

Si Gibbon change de boucher et de boulanger, il reste en revanche fidèle à son confiseur, Sterky⁴⁰. Sa facture mensuelle s'élève en moyenne à 17 livres⁴¹. Sterky fournit une large gamme de produits principalement sucrés : le sucre en lui-même, des articles qui nous sont encore familiers (pain au fenouil, pralinés, macarons, pèlerines) ou que l'on peut imaginer sans trop de difficulté (« bâton glacé », « cassedent »), ainsi que d'autres confiseries qui nécessitent des recherches pour être identifiées (« tronchin »⁴²). En outre, il fournit des fruits (peut-être en conserve plutôt que frais), des truffes, des épices et des bougies. Sterky ne fait pas commerce de la glace. Pour les produits apparentés (comme le « fromage glacé » et « un moule de glace aux abricots »), l'orangeade et la limonade, Gibbon se tourne vers Jean-François Clavel⁴³. En août 1791 par exemple, chaque jour (à trois exceptions près), Clavel fournit entre 6 et 12 livres de glace. Gibbon ne lui achète pas des denrées aussi régulièrement qu'à Sterky, bien que Clavel ait pu avoir fourni certains des articles qui apparaissent dans les comptes de manière anonyme (comme les « fromages de glace » en janvier 1793). On trouve quelques produits sucrés dans la liste établie par Blondel des articles constituant le compte de la

cuisinière (CS411), le plus souvent du sucre et la mention « Dessairt », et parfois de la confiture. Mais à part cela, il y a peu de chevauchements avec les factures de Sterky. Les grandes quantités de sucre et de beurre consommées suggèrent par ailleurs que la cuisinière confectionne beaucoup de pâtisseries maison.

Gibbon a toujours aimé le vin. À Lausanne, il prend une plus grande importance pour lui, car il se pique de servir un vin de qualité supérieure à ses invités. Le vin figure fréquemment dans les registres de comptes mais de façon aléatoire, de sorte que ni la quantité consommée par lui-même et ses invités ni les montants engagés ne peuvent être estimés avec précision. Malgré cela, les comptes peuvent avoir beaucoup d'intérêt. Deyverdun est un connaisseur des vins et il apprécie les crus locaux. De 1784 à 1788, il obtient chaque année un permis pour faire entrer à Lausanne, pour son propre usage, deux ou trois *chars* de vin provenant de vignobles vaudois⁴⁴. Non qu'ils boivent exclusivement du vin local. Gibbon lui-même enregistre les paiements de livraisons de vin de Neuchâtel et de Bordeaux, de même que de « vin du pays », tous fournis par des négociants locaux (MA738). À une autre occasion (la seule transaction où une quantité est spécifiée), il achète six bouteilles de Marasquin à « M. de Morens ». Le Marasquin est un vin doux élaboré et commercialisé pour la première fois en 1759. La mention du nom suggère que « Morens » n'est pas un négociant. Il est possible que Gibbon ait acheté ces six bouteilles comme échantillon à un gentilhomme de la région qui en avait acquis un stock.

Pour les années 1788-1793, les documents sont encore plus fragmentaires. Les comptes P Gibbon 1-3 enregistrent l'achat de bouteilles et de bouchons, ainsi que les coûts du transport et des autorisations. Mais à l'exception de petites quantités de « vin nouveau » et d'une dizaine de bouteilles de « sanpierre » (probablement Saint-Pierre), ils ne mentionnent pas le coût réel du vin, en général payé directement par Gibbon avec un chèque tiré de son compte bancaire. Les traites ou les factures décrivant le vin livré qui nous sont parvenues sont peu nombreuses. Gibbon achète du vin en Italie, en Espagne, au Portugal, à Chypre et en France. D'autres provenances sont peut-être dissimulées sous le terme général de « vin étranger ». La méthode la plus sûre serait de supposer que Gibbon dépense au moins autant pour le vin qu'il l'a fait dans les années 1783-1786. Mais les 63 livres mensuelles enregistrées dans MA738 sont certainement en deçà de la réalité du fait que la première entrée pour le vin date du 1^{er} janvier 1785. Si nous prenons les quinze mois allant de janvier 1785 à mars 1786, la moyenne des dépenses en vin s'élève à environ 113 livres par mois et elle peut servir de

somme minimale pour les années 1788-1793. Il est fort probable que Gibbon dépense plus après 1788, mais il n'y a pas de base sur laquelle s'appuyer pour estimer combien en plus.

Entre 1788 et 1793, Gibbon dépense donc probablement en moyenne 177 livres pour le compte de la cuisinière, 45 livres pour celui du boucher, 28 livres pour celui du boulanger (ou pour les matières premières du pain), 18 livres pour celui du confiseur et 32 livres pour des achats irréguliers de nourriture (comme le café et le sucre en vrac, ou un porc). Pour le vin, il dépense probablement au-delà des 113 livres par mois estimées ici. Au total, ses frais en nourriture et en boissons s'élèvent sans doute à quelque 413 livres par mois.

Dépenses non alimentaires

Pour compléter le budget du ménage, il faut ajouter diverses dépenses non alimentaires. Le poste le plus important est le salaire des domestiques. Gibbon emploie six domestiques. Ils sont payés annuellement et leur salaire se chiffre à environ 1000 livres par an⁴⁵. C'est l'un des rares points sur lequel une comparaison directe entre Londres et Lausanne est possible : les salaires sont notablement inférieurs à Lausanne. En outre, à Lausanne, Gibbon fournit du vin à ses domestiques. Pendant environ la moitié de la période (29 mois ininterrompus), ce point apparaît comme une charge mensuelle régulière s'élevant à 22 livres par mois en moyenne. Plusieurs factures mensuelles subsistent et indiquent que le vin était livré quotidiennement. La ration habituelle est de 3 pots ou 3,48 litres⁴⁶ ; répartie entre six domestiques, cela représente 580 ml par jour.

La Grotte doit également être chauffée et éclairée. Pour l'éclairage, Gibbon achète deux types de luminaires. Les *bougies*, fabriquées à partir de cire, coûtent environ 2 livres par livre. Les *chandelles*, fabriquées à partir de graisse animale, ne coûtent que 10 sols par livre ; leur prix, quatre fois moins élevé, est dû à leur forte odeur. Entre 1788 et 1793, une provision de bougies est achetée pratiquement chaque mois ; les chandelles, sans doute principalement utilisées par les domestiques, sont achetées par caisses environ une fois par an. La consommation extravagante de bougies était probablement une nouveauté de Gibbon. La facture de l'épicier de novembre 1784 reflète probablement les habitudes de Deyverdun : 38 livres de chandelles sont commandées mais aucune bougie (P Gibbon 374). En janvier 1785, Gibbon qualifie l'achat de 12 livres de bougies comme une « dépense extraordinaire de la Maison » ; il s'agit peut-être là d'un essai (MA738). En avril, il en achète une

quantité bien plus importante à son ami Sévery (MA738) et, par la suite, les bougies sont vraisemblablement devenues la norme à la Grotte. Gibbon est à l'évidence plus pointilleux que Deyverdun en matière d'odeur. Le coût du combustible pour le chauffage et la cuisine (principalement le bois) est plus difficile à estimer. De petites quantités, de même que le coût de la coupe et du transport, apparaissent dans les comptes mensuels de Blondel et de Dussaut, mais généralement sans frais pour le bois proprement dit. Les factures plus importantes, comme celles concernant le vin, sont acquittées par Gibbon lui-même; une seule, se chiffrant à 298 livres et 10 sols, a survécu. Ce montant est approuvé de la main même de Gibbon selon sa formule habituelle (« Bon pour le montant sur sa quittance générale »); Guyaz l'a ensuite apporté à Blondel & Dapples pour toucher l'argent et il certifie la transaction en y apposant sa signature⁴⁷. C'est la raison pour laquelle il nous a fallu estimer à nouveau les dépenses probables de Gibbon en combustibles. En effet, le chiffre de 50 livres par mois n'est guère qu'une supposition⁴⁸.

La blanchisserie apparaît comme une charge mensuelle distincte durant 22 mois. Elle s'élève en moyenne à 16 livres par mois, ce qui semble être la norme. Le jardin de la Grotte est à l'origine sous la responsabilité de Deyverdun⁴⁹. La première apparition d'un « compte du jardin » dans les comptes de Gibbon a lieu en mars 1790, l'année suivant la mort de Deyverdun. Par la suite, il apparaît six ou sept fois par an. Le montant total dépensé est d'environ 20 livres par mois. Enfin, les comptes enregistrent une série d'achats occasionnels d'articles non alimentaires. Ces achats s'élèvent en moyenne à environ 30 livres par mois. Au total, les dépenses du ménage de Gibbon, de 1788 à 1793, s'élèvent à environ 37'500 livres [tabl. 5].

Au cours de sa première année à Lausanne, Gibbon consacre une bonne partie de ses dépenses à la rénovation de la Grotte. Après la mort de Deyverdun en 1789, une fois son bail assuré, Gibbon entreprend à nouveau d'importantes rénovations et améliorations. Une série de factures concernant ces travaux, entrepris pour la plupart par des fournisseurs que Gibbon a précédemment employés, nous est parvenue. Les factures s'élèvent à environ 6000 livres⁵⁰. Si on les considère comme une dépense du ménage, le total s'élève à 43'500 livres⁵¹. Après la vente de Buriton et l'héritage de sa tante Hester, Gibbon est appréciablement plus riche et il commence à laisser de l'argent en Angleterre pour y être investi. Les sommes transférées à Lausanne entre 1789 et 1793 et additionnées de sa rente française s'élèvent à environ 65'000 livres. Les dépenses de son ménage absorbent ainsi environ 66 % de ses revenus disponibles. C'est moins que les 75 % calculés pour

les années comprises entre 1783 et 1786 [tabl. 1]. Pour une part, cela reflète que la situation de Gibbon est plus confortable. Maintenir le train de vie du ménage et le niveau d'hospitalité qu'il désire ne représente plus une contrainte pour ses ressources. Cela peut également suggérer que, lorsqu'il arrive à Lausanne, il a pour intention de dépenser en premier lieu et qu'il est prêt à laisser ses revenus le rattraper plus tard, comme il peut raisonnablement penser que cela sera le cas. Lorsque, finalement, à la mort de sa tante, il a suffisamment d'argent à sa disposition, il n'augmente pas ses dépenses, celles-ci étant déjà « à la hauteur de [ses] souhaits »⁵².

Selon les mots de Gibbon, nous sommes « toujours curieux de *connaître* les hommes qui ont laissé derrière eux une image de leur esprit »⁵³. Cette enquête sur les comptes du ménage de Gibbon, aussi provisoire et incomplète soit-elle, permet de mieux connaître Gibbon dans une certaine mesure, au moins dans sa cuisine et dans sa salle à manger, sinon dans sa bibliothèque et dans son esprit. Gibbon apprécie le confort matériel, ce qu'il appelle « ces luxes décents dont la valeur est d'autant plus appréciée lorsqu'on en profite longtemps »⁵⁴. L'étude des comptes de son ménage nous rapproche, sinon de l'historien, du moins de l'être humain qui aime sa nourriture et son vin et qui déteste l'odeur des bougies de suif.

Traduit de l'anglais par Caroline Anderes.

Tableau 1. Schéma des dépenses de Gibbon à Lausanne 1783-1786.

Basé sur MA738.

	livres	annuel	mensuel	£ annuel	%
Dépenses régulières du ménage	13'350	5340	445	334	47
Autres dépenses du ménage	5000	2000	167	125	17
Vin	1900	760	63	48	7
Domestiques	1250	500	42	31	4
Sous-total, ménage	21'500	8600	717	538	8600
Livres	2100	840	70	53	7
Vêtements	1850	740	62	46	6
Voyages, vie sociale, œuvres de bienfaisance, journaux	750	300	25	19	3
Dépenses personnelles payées par fondé de pouvoir	900	360	30	23	3
Sous-total, personnel	5600	2240	187	140	20
Dépenses non identifiées	1600	640	53	40	6
Total	28'700	11'480	957	718	100

Tableau 2. Estimation des dépenses annuelles de Gibbon à Londres, 1773-1783.

Basé sur diverses sources, principalement des factures issues des archives du Magdalen College à Oxford.

	£	£	%
Loyer	110		
Taxes, réparations, chauffage, etc.	100		
Domestiques	100		
Location de chevaux et de voitures	200		
Payé à la gouvernante ou à l'intendant, pour les dépenses du ménage	200		
Sous-total, ménage		710	55
Livres	100		
Vêtements	100		
Retraite d'été	75		
Sorties et divers	315		
Sous-total, personnel		590	45
Total		1300	100

Tableau 3. Les retraits de Gibbon auprès de la banque Goslings, 1784-1792.

Basé sur les registres de Goslings, Barclays Group Archives.

	£	livres
1784	680	10'880
1785	552	8832
1786	550	8800
1787		
1788		
1789	1700	27'200
1790	1000	16'000
1791	1300	20'800
1792	700	11'200

Tableau 4. Reconstitution du budget mensuel du ménage, 1788-1793. Basé sur ACV, P Gibbon 1-3.

	livres	%		livres	%
Compte du ménage	177	27	Salaires des domestiques	84	13
Boucher	45	7	Vin des domestiques	22	3
Boulangier	28	4	Éclairage	18	3
Confiseur	18	3	Bois	50	8
Autres aliments	32	5	Blanchissage	16	2
Vin	113	17	Compte du jardin	20	3
			Divers	30	5
Sous-total, aliments et vin	413	63	Sous-total, non alimentaire	240	37
			Aliments et vin	413	63
			Total cumulé	653	100

Tableau 5. Les frais de Gibbon, 1788-1793. Basés sur différentes sources.

	livres	%		livres	%
Dépenses mensuelles	37'500	57	« Dépenses personnelles »	4000	6
Travaux à la Grotte	6000	9	Vêtements	3000	5
			Voyage	1800	3
			Livres	2200	3
Sous-total ménage	43'500	67	Sous-total, personnel	11'000	17
			Ménage	43'500	67
			Montants non identifiés, et non dépensés en 1793	10'500	16
			Total charges	66'000	100

- Cet essai s'appuie sur des manuscrits et des archives conservés aux Archives cantonales vaudoises, aux Archives de la Ville de Lausanne, à la Pierpont Morgan Library de New York, aux Barclays Group Archives de Manchester et aux archives du Magdalen College d'Oxford. Je tiens à remercier ces institutions pour l'accès aux documents, de même que leur personnel pour m'avoir aidé à les exploiter. J'aimerais également remercier Béla Kapossy de m'avoir accueilli à Lausanne et d'avoir rendu mes visites plus agréables. Cet article s'inscrit dans un travail plus vaste consacré aux finances de Gibbon, qui fait appel à de nombreuses sources non citées ici, mais qui ont contribué à ma compréhension de ces comptes. La plupart de mes déplacements pour consulter ces sources, à Lausanne et ailleurs, ont été soutenues par une bourse de recherche du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.
- Pour plus de clarté, j'utilise les signes £, s et d uniquement pour la monnaie anglaise et désigne ainsi les livres, les sols et les deniers. Pour la conversion d'une monnaie à l'autre, j'ai utilisé le taux classique de 16 livres pour la livre sterling. Le taux réel a faiblement varié.
- Pierpont Morgan Library (ci-après : PML), MS MA738, non paginé. Désormais cité sous la dénomination MA738 dans le corps de texte.
- Lettre à Lord Sheffield, 11 septembre [1783], in Gibbon, *The Letters*, t. II, p. 365.
- Lettre au même, 13 et 21 mars 1785, in *id.*, t. III, p. 21-27. Comme à son habitude, Gibbon est optimiste : la sécurité financière se profile à l'horizon, mais « c'est dans l'attente que [sa] situation est quelque peu douloureuse et difficile ». Sur le coût de la vie dans le Pays de Vaud à la fin du XVIII^e s., voir François de Capitani, « Coût de la vie et vie quotidienne dans le Pays de Vaud à l'époque de la Médiation », in Fabrizio Panzera *et alii* (dir.), *Créer un nouveau canton à l'ère des révolutions : Tessin et Vaud dans l'Europe napoléonienne, 1798-1815*, Bellinzona, Salvioni, Éditions du Zèbre, coll. Bollettino storico della Svizzera italiana / Revue historique vaudoise, 2004, p. 211-217 (en ligne sur *e-periodica*).
- Pour plus de commodité, ces catégories sont indiquées ici par des lettres ; ces divisions n'apparaissent pas dans le manuscrit.
- Lettre à Lord Sheffield, 17 janvier 1786, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 39.
- Les sommes inscrites dans le document MA738, et celles de la plupart des transcriptions que j'ai utilisées, sont spécifiées en livres, sols et deniers suisses. Pour les transactions individuelles, je maintiens ces sommes exactes. Cependant, dans les résumés et les analyses, les chiffres sont arrondis, tout comme les pourcentages.
- « Compte P[ou]r Monsieur Gibbon », cote ACV, P Charrière de Sévery, Adg 624. Ultérieurement cité en tant que CS624 dans le corps de texte.
- Des exemples figurent dans le document ACV, P Charrière de Sévery, Ci 47.
- En pratique, ce que Gibbon a « économisé » sur le loyer a été dépensé pour l'entretien et les travaux. Après l'avoir initialement décoré et meublé, il a peu investi dans sa maison de Londres.
- Pour l'année 1776, ils sont consignés dans son carnet de poche (PML 19089).
- Le 26 mai 1776 (PML 19089).
- Lettre à Lord Sheffield, 18 octobre 1784, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 6. Comme d'habitude, Gibbon est trop optimiste.

- 15 Lettre au même, 21 mars 1785, in *id.*, t. III, p. 23.
- 16 Barclays Group Archives, registre Goslings, 130/37-101.
- 17 Lettre à Lord Sheffield, 21 mars 1785, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 23.
- 18 Le douaire de sa belle-mère (£300 par an ; au cas où elle lui survivrait) ; le domaine dans le Sussex que sa tante devrait laisser à l'un des descendants du grand-père de Gibbon (elle le laissera à Gibbon, mais elle n'est pas décédée avant 1790) ; la conversion de son domaine foncier du Hampshire en un investissement à haut rendement (que Gibbon initie en 1788).
- 19 Lettre à Lord Sheffield, 20 janvier 1787, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 59.
- 20 *The Autobiographies of Edward Gibbon*, p. 345, brouillon « E ». En réalité, Gibbon était riche, même à « l'échelle » de l'Angleterre, car ses revenus le plaçaient confortablement parmi les plus grandes fortunes. Mais à Londres, il vivait avec des hommes plus riches que lui (ou qui dépensaient plus) et il se sentait donc relativement pauvre.
- 21 ACV, P Gibbon 1-3. Cité ultérieurement en tant que PG1, PG2 et PG3 dans le corps de texte.
- 22 ACV, P Gibbon 90-325 ; P Charrière de Sévery, Adg 270-750.
- 23 J'ai basé mon analyse sur P Gibbon 3, sans tenir compte des quelques différences insignifiantes entre ce volume et P Gibbon 2 et qui semblent être de simples erreurs de copie.
- 24 ACV, P Gibbon 374. Une autre facture datée du 3 janvier 1785 nous est parvenue, ainsi qu'un reçu non détaillé daté du 2 février 1785 (P Charrière de Sévery, Adg 278, 282).
- 25 De nombreux documents de ce type nous sont parvenus et plusieurs d'entre eux sont examinés et illustrés dans Sean Takats, *The Expert Cook in Enlightenment France*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2011, p. 66-94.
- 26 ACV, P Charrière de Sévery, Adg 624.
- 27 « Détail des denrées du Mois de Janvier 1785 », cote ACV, P Charrière de Sévery, Adg 411. Chaque mois, une unique entrée pour les « articles divers », correspondant généralement à environ 10 % du total, dissimule les plus infimes achats.
- 28 Dans une annonce proposant les services d'une domestique, Jacob s'identifie comme le « nouveau boucher » (*Feuille d'Avis de Lausanne*, 7 juin 1791).
- 29 David Hiler, « Les sept jours gras du patriarcat genevois : le livre de ménage de Marie Gallatin (1753-1758) », *Revue du vieux Genève*, n° 16, 1986, p. 29-37, tabl. 1, p. 37.
- 30 En novembre 1788, par exemple, Jonin fournit du « pain d'évêché » durant neuf jours par lots d'environ 30 livres chacun. Il fournit également de la farine, mais pas de pain blanc. (P Gibbon 226).
- 31 « Régistre de commissions pour les affaires intéressantes la seigneurie de Lausanne », 6 janvier 1789 ; révo-cation, 12 janvier 1789, cote AVL, inv. Chavannes, D 154, fol. 158-160.
- 32 En octobre 1790, alors que Gibbon est en visite à Rolle, la facture du boulanger (20 livres et 17 sols) est décrite comme celle concernant les domestiques laissés à Lausanne. En avril 1791, une autre facture (21 livres et 5 sols) porte sur le « pain des domestiques » (ACV, P Gibbon 1).
- 33 ACV, P Charrière de Sévery, Adg 411 (février et avril 1785). Comme le coût de ce fromage est comparable à celui d'autres, sa quantité a probablement été moindre. Le « Fromage pour les domestiques » acheté en août 1790 pour 12 livres a dû être substantiel (P Gibbon 1).
- 34 Ils arrivent le 23 juillet et repartent le 4 octobre (Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 232, n. 2).
- 35 John Baker Holroyd Sheffield, *Observations on the Corn Bill Now Depending in Parliament*, London, J. Debrett, 1791. L'argumentaire est protectionniste.
- 36 Lettre de Maria Josepha Holroyd à Serena Holroyd, 5 juillet 1795, in *The Girlhood of Maria Josepha Holroyd*, éd. J. H. Adeane, London, Longmans, Green, 1896, p. 324 ; de la même à Ann Firth, 22 septembre 1795, in *id.*, p. 335.
- 37 ACV, P Gibbon 3, septembre 1791, novembre 1792, février 1793.
- 38 11 quarts de blé (2 coupes $\frac{3}{4}$) permettent d'obtenir environ 330 livres de pain, soit un peu moins que la moyenne de 370 livres livrées auparavant par les boulangers. Une coupe produit environ 120 à 125 livres de pain. Laurence Wiedmer, *Pain quotidien et pain de disette : meuniers, boulangers et état nourricier à Genève, XVII^e-XVIII^e siècles*, Genève, Passé Présent, 1993, p. 28.
- 39 *Id.*, p. 238-241. Les boulangers étaient tenus d'acheter les céréales dans les greniers de l'État ; elles étaient donc moins fraîches.
- 40 La première facture existante date d'octobre 1784 (ACV, P Gibbon 177), la dernière d'avril 1793 (ACV, P Charrière de Sévery, Adg 684-685). La série est incomplète.
- 41 Pour les années 1788-1793, sur la base des entrées figurant dans ACV, P Gibbon 1 et 3. Les indications pour les années 1784-1788 sont fragmentaires.
- 42 Aussi orthographié « tronchine », le « tronchin » semble avoir été nommé ainsi d'après le célèbre médecin ; nous avons identifié une sorte de table portant ce nom, mais aucun gâteau ou biscuit.
- 43 Dans le recensement de mai 1798, il est décrit comme *cafetier* (ACV, Ea.14[132]).
- 44 Registre de la Chambre des vins, 1782-1790, cote AVL, Chavannes D414.
- 45 Leurs salaires sont répertoriés dans ACV, P Gibbon 3 : 898 livres pour 1791 (payées le 1^{er} janvier 1792) ; 1126 livres pour 1792 (payées le 1^{er} janvier 1793) ; 558 livres pour la première moitié de 1793 (non daté). La sous-évaluation dans MA738 confirme ma suggestion selon laquelle elle sous-estime aussi l'achat de vins. Certains paiements ont probablement été effectués par Deyverduin et sont dissimulés dans les paiements que Gibbon lui a versés.
- 46 « Vin des domestiques », cotes ACV, P Gibbon 3, 137, 231.
- 47 PML, MS MA739 (10).
- 48 En novembre 1784, « Charbon de bois et bois pour la cuisine » coûte 66 livres et 12 sols (PML, MS MA738). En octobre 1789, lorsque Gibbon loue une maison à Rolle, il paye 50 livres et 16 sols pour le bois, le charbon de bois et les fagots (ACV, P Gibbon 1). Les dépenses en bois, sa coupe et son transport entre le 1^{er} décembre 1788 et le 28 janvier 1793 ne s'élèvent qu'à 1056 livres, environ 19 livres par mois. Mais pour toute cette période, une seule grande facture nous est parvenue (PML, MS MA739 [10]). Le chiffre de Rolle peut soulever des objections, mais je l'ai préféré à un chiffre estimé subjectivement.
- 49 Le jardin fournit probablement une grande partie de la consommation en fruits et légumes du ménage, ces derniers n'apparaissant que rarement en tant qu'achats dans ACV, P Charrière de Sévery, Adg 411.
- 50 Magdalen College Archives, P298/F1/3, fol. 64-76.
- 51 Gibbon augmentait la valeur en capital de la Grotte, mais le bénéfice reviendrait à Montagny et non aux héritiers de Gibbon. Il est donc préférable de considérer les améliorations non pas comme un investissement mais comme une dépense, à répartir sur autant d'années que Gibbon a joui de la propriété.
- 52 *The Autobiographies of Edward Gibbon*, p. 345, brouillon « E ».
- 53 *Id.*, p. 104, brouillon « B ».
- 54 *Id.*, p. 307, brouillon « E ».

Le service à dîner en faïence de Wedgwood

Roland Blaettler

Nous sommes assez bien renseignés sur la place occupée par la céramique dans le cadre de vie lausannois d'Edward Gibbon grâce à certains documents d'archives et grâce surtout aux objets eux-mêmes, du moins aux plus marquants d'entre eux, qui sont parvenus jusqu'à nous, conservés dans des collections privées ou muséales.

Dans le registre de la vaisselle d'usage courant, les différents inventaires¹ mentionnent des faïences et des porcelaines non identifiées, pour la plupart probablement des objets isolés ou de petits ensembles d'aspect trop banal pour qu'on ait jugé judicieux de les conserver. Pour les céramiques endossant une certaine fonction de représentation – à l'exception de quelques objets décoratifs en porcelaine (le terme de *China* ne permettant pas de distinguer s'il s'agit de porcelaines anglaises ou chinoises) et d'un service à thé en porcelaine de Nyon que nous n'avons pas retrouvé à ce jour² – Gibbon se fournit presque exclusivement chez Josiah Wedgwood (1730-1795), le plus célèbre des entrepreneurs établis dans le nord du Staffordshire, ce comté des Midlands connu pour les nombreuses poteries qui s'y installèrent dès le XVII^e siècle. À l'époque qui nous intéresse, la région comptait plusieurs centaines d'établissements et constituait le plus grand centre de production céramique du royaume. C'est dans cet environnement que Wedgwood, lui-même issu d'une dynastie de potiers, avait fait son apprentissage avant de gérer sa propre poterie à partir de 1759, d'abord à Ivy House, puis aux Brick Works, sur la commune de Burslem. Jusque-là, il louait ses installations ; le développement réjouissant de ses affaires lui permit d'acquérir un vaste domaine dans la commune voisine de Hanley, sur lequel il allait édifier une nouvelle fabrique, sa résidence privée et 76 maisons pour le logement de ses ouvriers. Baptisé Etruria, en hommage aux poteries antiques fraîchement mises au jour en Étrurie, ce complexe industriel exemplaire pour l'époque fut inauguré en 1769.

C'est là que fut conçu le grand service à dîner d'Edward Gibbon. Techniquement, l'ensemble relève de la catégorie de la faïence fine (*creamware* en anglais, en raison de la couleur de son tesson), un nouveau produit céramique inventé au Staffordshire dans les années 1730-40 et que les continentaux qualifieront dans un premier temps de « terre anglaise ».

En mélangeant des argiles blanches autochtones et du silice, les potiers anglais obtenaient une céramique qui gardait une coloration claire après la cuisson ; une glaçure transparente au plomb relativement basique suffisait à la rendre imperméable et agréable au toucher. La couleur claire du tesson se prêtait aux décors émaillés polychromes posés sur la glaçure et la finesse de son grain garantissait un rendu fidèle des reliefs les plus subtils. Toutes caractéristiques qui la rapprochaient de la précieuse porcelaine, tant appréciée de l'aristocratie. D'une fabrication moins complexe et dispendieuse, la faïence fine constituera une alternative intéressante à la porcelaine, notamment pour les classes moyennes émergentes. Elle deviendra aussi un produit emblématique de la révolution industrielle dans le champ de la céramique.

Wedgwood ne cessera d'améliorer la composition de sa propre faïence fine, qui deviendra le produit de base de sa production, à côté d'un riche éventail de spécialités, généralement plus élaborées. L'éminent industriel n'était pas seulement un excellent technicien et un expérimentateur exigeant, son esprit novateur fit aussi des merveilles dans le domaine commercial : grâce à ses relations, il obtint en 1765 une commande émanant de la reine Charlotte pour un service à thé en *creamware*. Devenu fournisseur de la cour, Wedgwood rebaptisa son produit en *Queen's Ware*, lequel trouvera dès lors grâce aux yeux de l'aristocratie³. Vers la fin du siècle, Wedgwood était devenu le plus gros fournisseur de faïence fine en Angleterre, sur le continent et même au-delà des mers⁴.

Gibbon fit l'acquisition de son service entre la mi-mai et la mi-juin 1784. Pour ce qui est du choix des pièces, de leur nombre et de leur décor, il s'en remettra entièrement à Lady Abigail Sheffield, l'épouse de son cher ami John Baker Holroyd, comte de Sheffield. Dès janvier, il écrivait à ce dernier : « To Mylady's taste I shall entrust the Wedgwood's ware, which in the course of the spring or summer may accompany

**Fig. 1. Soupière, coquetiers et *egg poachers* du service en faïence fine de Wedgwood ayant appartenu à Gibbon, [v. 1784].
Collection privée.**



some other boxes of plate, linnen, books which I probably shall invoke.»⁵ En mai, Lady Sheffield recevait ses instructions :

I accept with gratitude your friendly proposal of Wedgwood's ware, and should be glad to have it bought and packed, and sent without delay through Germany [...]. To you I leave the absolute and *sole* command [...]: the number, choice, pattern, sizes & you will determine and shall only say that I wish to have a very compleat service for two courses and a desert, and that our suppers are numerous frequently fifteen or twenty persons⁶.

Le service devait avoir été acquis depuis quelques jours déjà quand Gibbon, apprenant le débarquement de quatre nouvelles caisses à Ostende, se demandait dans un courrier du 19 juin et avec une certaine impatience «whether the Wedgwood is among them. If not I hope it will soon follow»⁷. L'arrivée du service à Lausanne n'a pu être datée, une mention laconique

– «My Wedgwood's China? But Caplen will put every thing in motion» – laisse supposer qu'il n'avait toujours pas quitté l'Angleterre en octobre 1784⁸.

Au décès de Gibbon, le service devint la propriété de ses amis Sévery, à l'instar des autres céramiques acquises chez Wedgwood. Un inventaire dressé au moment où Wilhelm et Angletine de Sévery le firent transporter dans leur résidence d'été de Mex, en 1800, nous renseigne sur la composition de l'imposant ensemble, du moins tel qu'il se présentait après une quinzaine d'années de bons et loyaux services⁹: trois «grandes terrines à soupe» et leurs présentoirs, 25 plats ovales de différentes grandeurs, quatre plats d'entrée ovales avec leurs couvercles, deux plus petits et «qui ont quatre petits trous», deux

Fig. 2. Coupe à fruits et pots à crème (custard cups) du service en faïence fine de Wedgwood ayant appartenu à Gibbon, [v. 1784]. Collection privée.



plats d'entrée ronds avec leurs couvercles, deux plats ronds sans couvercle, 12 «petits pots qui vont dans un grand plat rond» (les pots à crème), un petit plat d'entrée carré avec son couvercle, deux compotiers ronds cannelés, quatre plus petits, deux compotiers ovales cannelés, quatre compotiers ovales plus petits non cannelés, deux compotiers en losange, un «plat à pieds ovale pour le millieux du désert», deux très grandes tasses avec leur soucoupe, deux beurriers sans couvercle et sans présentoir, deux plus petits, deux sucriers ronds couverts avec leur présentoir et leur cuillère, deux sucriers ovales couverts et leur cuillère trouée, deux autres sans cuillère, un saladier, six coquetiers avec leurs dessous, six soucoupes ovales pour le dessert, six «petites passoirs pour le beure», deux cuvettes, trois pots à eau, un pot à lait, 24 assiettes à soupe, 69 assiettes plates, 36 assiettes à dessert. Soit 232 pièces conservées en 1800.

Le reliquat du service conservé à ce jour par les descendants des Sévery comporte encore quelque 120 pièces. On relèvera en particulier l'une des trois grandes soupières [fig. 1], l'un des modèles les plus populaires de Wedgwood dont le dessin figure – sous le numéro 1 de la planche 1 – dans un projet de catalogue de vente élaboré par Wedgwood peu après 1790, mais qui ne sera probablement jamais publié¹⁰. Sur notre illustration, la soupière est accompagnée de deux coquetiers et de trois objets en forme de soucoupe avec un fond perforé et deux petites prises moulurées : probablement les «petites passoirs pour le beure» de la liste de 1800. Ces ustensiles, que l'on ne rencontre pratiquement jamais dans les services livrés à la clientèle continentale, sont en réalité des *egg poachers*, employés pour la préparation et le service des œufs pochés¹¹. La photo ci-contre [fig. 2] montre une coupe sur pied, selon toute vraisemblance le «plat à pieds ovale pour le millieux du désert» de la liste, qui correspond au *fruit centre* dans la nomenclature de

la manufacture, soit une coupe à fruits qui servait de milieu de table dans le service du dessert¹². La même image montre également deux pots à crème (*custard cups*) pour le service de crèmes ou de gelées sucrées.

Quant au décor choisi par Lady Sheffield, une frise végétale tout en finesse chargée de doubles paires de feuilles effilées et recourbées, il relève du vocabulaire ornemental systématiquement adopté par Wedgwood dans le registre de la vaisselle en faïence fine, où le décor se limite à de sobres bordures, des frises composées de motifs végétaux ou d'ornements géométriques inspirés de la céramique ou de l'architecture antiques. La clientèle pouvait choisir son motif sur des recueils d'échantillons composés de dessins aquarellés et déposés dans les points de vente. Ces motifs furent compilés par Wedgwood dans un registre unique vers 1810-1814. Il comptait alors 663 motifs dûment numérotés¹³.

Le service continuera à remplir son office au sein de la famille de Sévery pendant près d'un siècle et demi. En 1879, le général John Meredith Read, diplomate américain et grand admirateur de Gibbon, visita la résidence de Mex en compagnie de William de Sévery. Dans la salle à manger, on lui fit voir le

[...] very attractive dinner-service of light yellow Wedgwood, decorated with a delicate green pattern. This, after being in daily use at Gibbon's hospitable board, passed into the possession of his friends the de Séverys, and ninety-six years later I found it at Mex performing its daily duties with the regularity of an ancient servant who had not forgotten the traditional hospitality of his several masters¹⁴.

Et à en croire les descendants des Sévery, il en ira ainsi jusqu'au XX^e siècle, même si le vénérable ensemble commençait à montrer des signes de fatigue et que son utilisation se fit de plus en plus espacée.

1 Par exemple sous les cotes ACV, P Gibbon 167, 335 et 339.

2 Un bulletin de livraison détaillé, émanant de Dortu et Müller et acquitté le 10 décembre 1784, est conservé aux ACV (P Gibbon 178).

3 Robin Reilly, *Wedgwood*, New York, Stockton Press, 1989, vol. 1, p. 181-311.

4 *Id.*, p. 78-96.

5 Lettre à Lord Sheffield, 24 janvier 1784, in Gibbon, *The Letters*, t. II, p. 396.

6 Lettre à Lord et Lady Sheffield, 11 mai 1784, in *id.*, t. II, p. 409.

7 Lettre à Lord Sheffield, 19 juin 1784, in *id.*, t. III, p. 2.

8 Lettre au même, 22 octobre 1784, in *id.*, t. III, p. 16 (Richard Caplen, majordome et homme de confiance de Gibbon lors de ses séjours en Angleterre).

9 «Asortiments de terre Anglaise de M. Guibon porté à Mex en 1800», cote ACV, P Gibbon 340.

10 Reilly, *Wedgwood*, *op. cit.*, vol. 1, fig. 427, voir aussi fig. 341.

11 *Id.*, fig. 423 (pl. 6 du catalogue de vente, avec l'illustration d'un objet très similaire).

12 *Id.*, fig. 341.

13 *Id.*, p. 284-290.

14 Read, *Historic Studies in Vaud, Berne, and Savoy*, vol. 2, p. 479.

Un dîner au chalet

Aline Jeandrevin

Conservé dans le fonds Grenier des Archives de la Ville de Lausanne, un précieux document détaille sous forme graphique le menu d'un dîner « pris le dix-sept au chalet, où il ne faisait pas laid »¹ [fig. 1]. Intéressant à plus d'un titre, il soulève le voile sur un moment précis, un instantané du quotidien de la vie des élites au XVIII^e siècle, révélant d'une manière originale et ludique tant leurs pratiques sociales – ici mises en scène dans un cadre familial² – que la tournure et le contenu de leurs assiettes, que l'on imagine aisément faites de porcelaine...

Sans date, ni signature, l'attribution du manuscrit demeure sujette à questionnement. S'attacher à « faire parler le document », en détaillant les éléments qui le composent, comme autant d'indices à identifier, constitue la seule piste permettant de formuler des hypothèses concernant son origine, sa raison d'être et ses protagonistes.

On observe tout d'abord que le dessin est adressé à Georges Deyverdun. Le recto du document mentionne expressément son nom, tandis qu'au verso, l'intitulé précise le lieu où s'est déroulé le repas, à savoir le « chalet ». L'absence de Deyverdun dudit événement est la raison principale de la rédaction de ce menu, comme l'évoque l'un des petits textes inscrit au-dessus de la composition du premier service du repas : « Entrée. D'un excellent dîner que Deyverdun a manqué & qu'il doit bien regretter ». La référence au « chalet » permet de supposer qu'il s'agit très certainement de la construction qui anime le jardin à la manière d'une fabrique aux dimensions suffisantes pour y abriter plusieurs convives. Ce jardin, aménagé avec soin dans la vaste propriété que Deyverdun possède à la Grotte, est décrit par celui-ci dans une lettre adressée à Gibbon, datée de juin 1783. Le chalet – dont l'apparence était sans doute éloignée de l'image actuelle que l'on a d'un tel édifice – y est mentionné : « Vous trouverez au bout un chalet avec écurie, vacherie, petite porte, petit cabinet, petite bibliothèque, & une galerie de bois doré, d'où l'on voit tout ce qui sort & entre en ville par la porte du Chêne, & tout ce qui se passe dans ce Faubourg. »³

L'attention portée à la confection de ce menu ainsi que le ton joyeux, voire facétieux des courtes comptines disposées bien à propos en amorce de la

description de chacun des services et de l'énumération des boissons, ou encore dans les bordures du document, marquent la proximité des liens d'amitié qui unissent les convives présents à l'homme absent et leur volonté de l'associer tout de même à ce repas qui fut partagé et dont le souvenir va ainsi perdurer.

On se demande dès lors quels pouvaient bien être les participants à ce repas. La brève notice de la bordure gauche nous livre un indice éloquent : « Ceci a été fait en famille / Si vous ne la trouver gentille / Peste soit fait de la belle. » L'expression « en famille » interpelle, car elle se retrouve aussi bien sous la plume de Catherine de Sévery que sous celle de Gibbon dans le cadre de leurs échanges épistolaires⁴. Ce repas a très bien pu réunir les époux de Charrière de Sévery, leurs deux enfants et Gibbon, qui occupe la maison de leur ami commun Deyverdun depuis 1783, une hypothèse qui permettrait de situer notre source vers le milieu des années 1780.

Grâce au plan et à l'énoncé des mets se dessinent aussi les contours de la table proprement dite. Ce document nous livre une occasion rare d'observer les pratiques culinaires dans le cadre familial. Le dessin détaille un repas servi « à la française », une pratique alors en vigueur parmi les élites de l'Ancien Régime qui l'adoptent en Suisse également⁵. Le menu du fonds Grenier confirme ainsi que ce type de service – pratiqué habituellement dans un cadre festif de grande envergure – ponctue aussi le contexte de repas plus ordinaires. L'ensemble des mets sont préparés à l'avance et déjà disposés sur la table à l'arrivée des convives en vue de ménager un effet de surprise. On peut imaginer que la tenue de ce repas au « chalet », implanté au fond du jardin, a dû nécessiter une certaine organisation logistique, les mets ayant sans doute été préparés dans la maison principale de la Grotte. Cette expédition gastronomique atteste et confirme surtout le goût des élites de l'Ancien Régime pour la mise en scène de leurs repas dans des lieux nouveaux, souvent en relation avec la nature, tels que l'organisation de pique-niques en forêt ou, comme dans le cas qui nous occupe, en investissant différemment le jardin de la propriété. Autant d'occasions qui introduisent une variété bienvenue dans leur quotidien et permettent de renouveler avec une forme

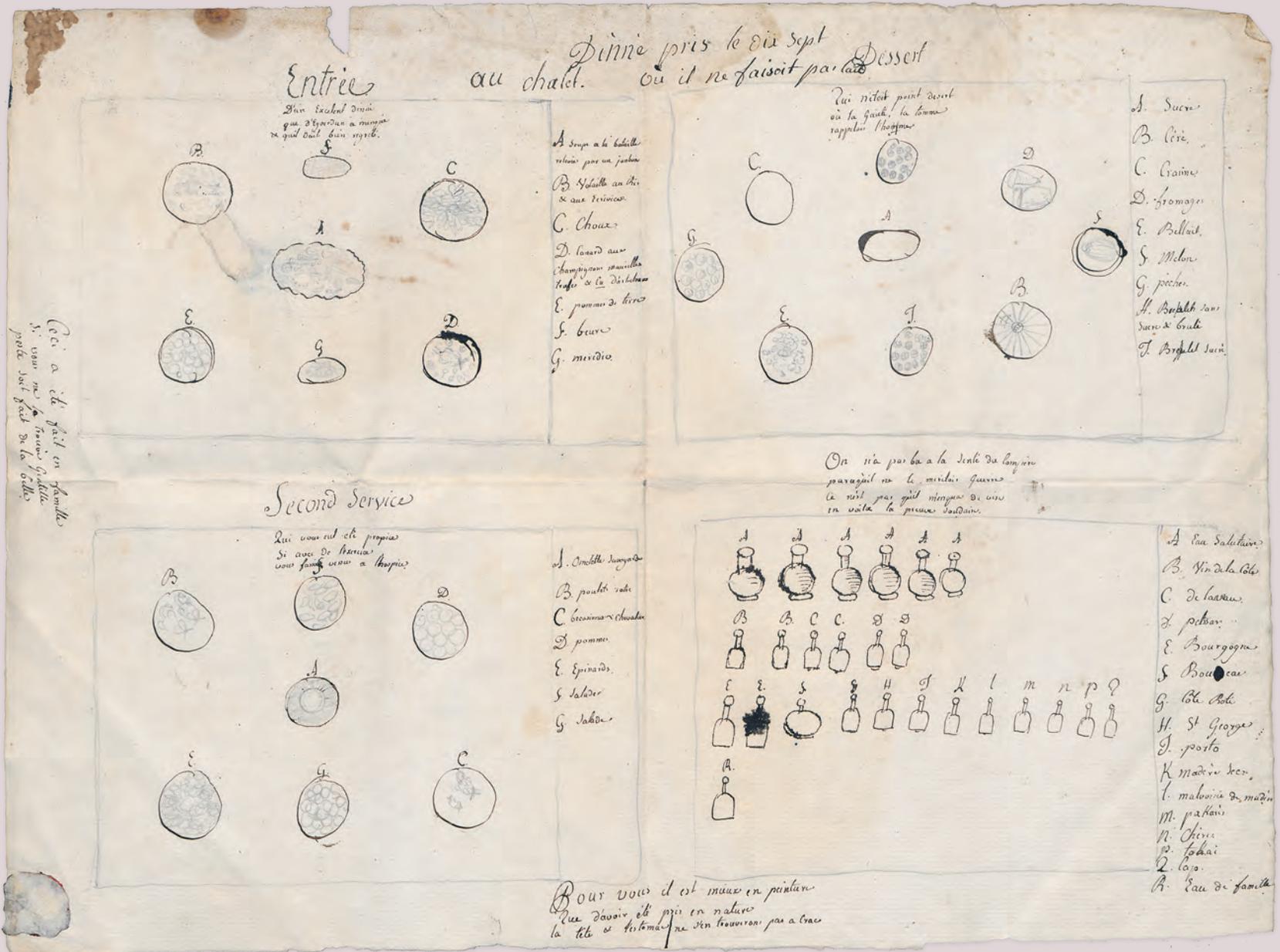


Fig. 1. Notes concernant un repas organisé à la Grotte, [v. 1785]. AVL, cote P 224 (Grenier, famille), carton 18/261, envel. 11.

de légèreté le cadre et l'expression de la sociabilité, tout en cultivant une forme inédite de relation qui se développe au XVIII^e siècle au sein du cercle familial, l'intimité.

La symétrie est de mise pour la disposition des plats des différents services qui se déclinent ici entre celui des entrées, le second service et celui des desserts. Il ressort de la composition des plats une certaine sobriété et un grand raffinement des mets choisis. Potage, salades, légumes (choux, épinards, pommes de terre, artichauts) et champignons (morilles et truffes utilisées pour parfumer les viandes) occupent une place importante tant au niveau de l'entrée que du second service. Les mets carnés et le poisson sont représentés, quant à eux, par le jambon – le porc est une viande encore rare au XVIII^e siècle⁶ – pour relever

le potage, par les écrevisses et surtout par une déclinaison de volailles (poulet, bécassine, canard) qui constituent ici les plats de résistance, habituellement représentés par les rôts (les grandes pièces de viandes rouges rôties). À cette époque, les volailles sont considérées comme des mets de choix, généralement réservées au cadre festif⁷. Leur place primordiale dans ce menu rappelle le luxe de la table de Gibbon et son goût de la bonne chère en toutes circonstances⁸.

Les boissons ne sont pas en reste lors de ce repas car, même si l'on ne distingue aucun verre dessiné parmi les plats, selon l'usage ayant cours au XVIII^e siècle⁹, les bouteilles sont cependant nombreuses. La comptine qui commente la liste se veut éloquente: «On n'a pas bu à la santé du compère / Parce qu'il ne le méritait guère / Ce n'est pas qu'il manqua de vin / En voilà la preuve soudain.» Il est intéressant de noter que les vins locaux¹⁰ (vin de la Côte, de Lavaux) côtoient de grands vins français (Bourgogne, Côte-Rôtie, St-Georges), le luxueux Tokay de Hongrie et des breuvages en provenance de la Méditerranée, tels que le Porto, le Madère ou encore le Sherry. Les origines variées de ces alcools étrangers, leur prestige et leur coût prohibitif – fortement taxés, on les importe alors à grand frais en territoire vaudois – sont un indice supplémentaire de la présence de Gibbon à ce repas¹¹. On notera aussi la présence de plusieurs bouteilles d'«eau salubre», la formule qualifiant certainement de l'eau de source, plus pure que l'eau commune, qui n'avait alors pas un bon goût au palais; celle-ci était systématiquement mélangée à du vin ou transformée en limonade grâce aux coûteux citrons qui ornaient les tables des élites.

Le service des desserts enfin se veut relativement simple mais généreux. Il se compose de fruits locaux (pêches) ou plus exotiques (melons), ainsi que de laitages et de fromages. Il est en outre agrémenté de bricelets, une délicatesse comparable à celle que l'on apprécie encore aujourd'hui.

Un constat, qui frappe après la lecture de ce joyeux menu, est la proximité des mets avec nos coutumes gastronomiques actuelles, basées sur le raffinement et la légèreté des produits, la couleur, le plaisir sans cesse renouvelé de la table, comme étant toujours et encore le lieu de la sociabilité, de l'être ensemble, autant dans le cadre de l'intime que dans celui des grandes festivités. Quelle chance pour nous autres lecteurs de ce manuscrit, témoignage d'une amitié élective ancrée dans le XVIII^e siècle, que l'empêchement de Monsieur Deyverdun ait permis à un moment fugace de se cristalliser et de traverser le temps jusqu'à nous.

1 AVL, P 224, carton 18/261, envel. 11.

2 Si l'on trouve le détail de nombreux repas officiels au XVIII^e siècle, l'expression précise de la composition de la table du quotidien dans le cadre strictement familial est plus rare dans les sources. Voir François de Capitani, *Soupes et citrons. La cuisine vaudoise sous l'Ancien Régime*, Lausanne, Éd. d'en bas, 2002, p. 68.

3 Extrait de la lettre du 10 juin 1783, citée par Dave Lüthi dans le présent ouvrage («*Home, sweet home!* Gibbon en ses murs lausannois »).

4 Voir par exemple Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 2, p. 60.

5 Capitani, *Soupes et citrons*, *op. cit.*, p. 65-68.

6 *Id.*, p. 43.

7 *Id.*, p. 45.

8 À propos de l'importance accordée par Gibbon à l'achat de denrées alimentaires, voir la contribution de Frederick Lock sur ses dépenses ménagères.

9 Lors des grands repas, les verres ne sont pas disposés sur la table, mais entreposés sur de la glace dans un rafraîchissoir. Un serveur le remplit et l'apporte à la demande. Boissons et verres demeurent ainsi au frais. Dans le cadre d'un repas intime comme celui-ci, il est difficile en revanche de savoir si

les domestiques étaient requis ou non pour ce service.

10 Sous l'Ancien Régime, le Pays de Vaud est déjà un grand producteur de vin. Autant en ville que dans les régions viticoles, le vin est la boisson quotidienne pour tout le monde. Cf. Capitani, *Soupes et citrons*, *op. cit.*, p. 35.

11 Voir l'analyse des vins de Gibbon par Frederick Lock dans ce volume (« Les dépenses ménagères de Gibbon, 1783-1793 »).



The rain detained us two days at Ouchy. We, however, visited Lausanne, and saw Gibbon's house. We were shown the decayed summer-house where he finished his *History*, and the old acacias on the terrace, from which he saw Mont Blanc, after having written the last sentence. There is something *grand* and even touching in the regret which he expresses at the completion of his task. It was conceived amid the ruins of the Capitol. The sudden departure of his cherished and accustomed toil must have left him, like the death of a dear friend, sad and solitary.

My companion gathered some acacia leaves to preserve in remembrance of him. I refrained from doing so, fearing to outrage the greater and more sacred name of Rousseau; the contemplation of whose imperishable creations had left no vacancy in my heart for mortal things. Gibbon had a cold and unimpassioned spirit. I never felt more inclination to rail at the prejudices which cling to such a thing, than now that *Julie* and Clarens, Lausanne and the *Roman Empire*, compelled me to a contrast between Rousseau and Gibbon. >>



Seul au paradis ? Le dernier été de Gibbon à Lausanne

Patrick Vincent

Ayant appris la mort, survenue le 5 juillet 1789, de son ami et hôte Georges Deyverdun, Edward Gibbon écrit : « I feel, and with the decline of years I shall more painfully feel, that I am alone in paradise »¹. Plusieurs biographes et critiques, parmi lesquels Patricia Meyer Spacks et Patricia Craddock, ont porté un jugement similaire sur les trois dernières années que l'historien passa à Lausanne, les qualifiant de solitaires et guère heureuses. Gavin de Beer et Georges Bonnard, au contraire, ont mis en relief les aspects plaisants de ce « paradis » et en particulier la vie mondaine animée que mena l'historien². Financièrement à l'aise depuis qu'il avait hérité de la maison de Deyverdun et d'un domaine dans le Sussex, Gibbon était aussi entouré de nombreux amis, notamment les Charrière de Sévery, qui s'offrirent comme une famille de substitution après cette perte, les Necker, avec lesquels il resta longtemps en relation régulière, et le célèbre médecin vaudois Samuel Auguste Tissot. En outre, des compatriotes effectuant leur Grand Tour venaient souvent lui rendre visite, tels John Baker Holroyd, premier Lord Sheffield, son meilleur ami et futur éditeur de son œuvre, qui séjourna avec sa famille à la Grotte de juillet à septembre 1791, et Georgiana Cavendish, duchesse de Devonshire [fig. 1], qui passa l'été de l'année suivante à Lausanne en compagnie de sa mère et de Lady Elizabeth Foster³. Un des moyens par lesquels Gibbon espérait conjurer la solitude et la mort durant ses dernières années à Lausanne fut d'imaginer un mariage entre les deux jeunes personnes qu'il affectionnait le plus, c'est-à-dire Maria Josepha Holroyd, fille de Lord Sheffield, et Wilhelm de Charrière de Sévery, fils de sa famille d'adoption. Bien

que ni les jeunes gens, ni leurs parents ne fissent preuve du moindre intérêt pour un tel arrangement, cette illusion permettait sans doute à l'historien d'unir symboliquement les deux facettes de sa propre existence, partagée entre la vie publique agitée de Londres et la société plus familière de Lausanne⁴.

Il se produisit à Lausanne en octobre 1792 une curieuse scène dans laquelle furent impliqués Gibbon, la très en vue duchesse de Devonshire et le jeune de Sévery, qui se trouvait alors en service armé à Nyon, non loin de la frontière avec la France révolutionnaire. Gibbon décrit dans une lettre la parodie de cérémonie lors de laquelle la duchesse adouba l'historien chevalier en lieu et place de l'officier absent :

En avançant j'ai fait trois reverences et j'ai mis un genou en terre devant elle. Lady Elizabeth Foster lui a présenté une grande épée nue que Mr. Pelham avait apporté de l'armée Prussienne. Avec cette épée elle m'a donné l'accolade sur les deux épaules et en me présentant la cocarde et le plumet j'ai promis en votre nom de remplir tous les devoirs d'un brave et loyal Chevalier. Je l'ai juré en lui baisant la main. Cette cérémonie n'est qu'un badinage, mais vous pouvez compter sur l'amitié de la duchesse qui est aussi vraie qu'elle est bonne.⁵

Malgré son caractère parodique, cet adoubement de Gibbon / Sévery par la duchesse nous en apprend beaucoup sur le séjour de l'historien à Lausanne, et en particulier sur le dernier été qu'il passa en Suisse, cette période dont de Beer a dit qu'elle avait été « something of an Indian summer for Gibbon »⁶. La crainte d'une révolution dans le Pays de Vaud s'était estompée. La bonne société lausannoise et beaucoup d'émigrés et de voyageurs honoraient Gibbon du titre de « *grand monarque* of literature »⁷. Les douloureuses attaques de goutte semblaient s'être calmées et il était entouré d'un groupe très soudé d'amis

Fig. 1. Thomas Gainsborough, *Portrait de Georgiana, duchesse de Devonshire*, huile sur toile, 127 x 101.5 cm, [v. 1785-1787]. The Devonshire Collections, Chatsworth.

suisses et britanniques. Si l'achèvement de *Decline and Fall* en 1787 marqua l'apogée à la fois de sa carrière professionnelle et de son autobiographie, le dernier été de Gibbon à Lausanne, avec pour point culminant l'adoubement par Georgiana, présentait tous les éléments nécessaires à un heureux épilogue dans lequel les tensions qui avaient longtemps caractérisé la relation entre différents aspects de son existence paraissaient s'acheminer vers une résolution. En dépit d'une intense vie sociale et de son étroite amitié – sinon plus – avec la duchesse de Devonshire et Lady Foster, nous nous proposons de montrer ici que l'historien ne réussit jamais à dissiper totalement sa peur de la solitude et se trouvait dans un état d'esprit qu'aggravaient encore la maladie d'amis proches et l'échec de son rêve d'unir les Sévery et les Holroyd.

« L'arche de Noé » : l'exil helvétique de la duchesse de Devonshire et de son entourage

Catherine de Sévery compare la Lausanne du début des années 1790 à une « Arche de Noé »⁸. Depuis longtemps, la ville attirait des étrangers effectuant leur Grand Tour et empressés de rencontrer les deux célébrités locales, le docteur Tissot et Gibbon. Beaucoup de nobles européens avaient en outre choisi Lausanne et le Léman comme lieu de villégiature estivale⁹. La majorité étaient de ceux que la population locale appelait « les Englishes »¹⁰, et plusieurs d'entre eux des Whigs éminents, comme Charles James Fox, le chef de l'opposition, en 1788, et Lord Thomas Pelham, deuxième comte de Chichester, qui voyagea régulièrement sur le continent entre 1789 et 1793. Il y avait aussi à Lausanne une colonie anglaise, présidée par les Cerjat, famille helvético-britannique qui mettait en contact résidents anglais et compatriotes de passage¹¹. Aux yeux de certains voyageurs, qui s'en plaignaient, tout cela ressemblait trop à une ville d'eaux anglaise, avec des journaux, des modes et des prix anglais eux aussi¹². Enfin, la violence des événements politiques en France voisine, que Gibbon suivait non seulement dans les journaux, mais aussi par sa correspondance, notamment avec Lord Sheffield, fit venir à Lausanne un « essaim d'émigrés » (« swarm of emigrants »), dont certains furent des hôtes réguliers de l'historien¹³. Malgré le retour des Sheffield en Angleterre, la mauvaise santé de son ami de Sévery, l'absence de Wilhelm et l'assoupissement de la saison touristique, Gibbon put se réjouir d'une vie sociale agréablement chargée durant l'hiver et le printemps précédant l'arrivée en Suisse des Devonshire et de leur suite. Le 14 janvier 1792, il organisa un dîner pour

plus de soixante invités, puis un autre le 25 février, à son retour d'un séjour de trois semaines à Genève avec les Necker, cette fois-ci en l'honneur de George Mason Villiers, troisième comte de Grandison, occupant du domaine de Mon-Repos que Lady Holland avait pris en location l'été précédent¹⁴. Il se prépara ensuite à la saison à venir, écrivant avec appréhension à Lord Sheffield le 30 mai :

This summer we are threatened with an inundation, besides many nameless English and Irish, the Dowager Lady Spencer is arrived, the Dutchess (sic) of Ancaster is expected, but I am less anxious about those Matrons, than for the good Duchess of Devonshire, and the wicked Lady Elizabeth Foster who are on their march.¹⁵

Lady Margaret Spencer avait débarqué sur le continent le 4 novembre 1791 en compagnie de la duchesse, de Lady Duncannon et de Lady Foster (dite Bess), avec deux enfants et un nombreux entourage, et passé l'hiver et le printemps à Nice¹⁶. Après un voyage de deux jours dans le froid et sous la pluie par le Mont Cenis, ils se reposèrent à Genève, laissant Lady Spencer trouver une maison à louer à Lausanne avec l'aide de Jean-François Maximilien de Cerjat, une connaissance de feu son mari¹⁷. Dans une lettre à son fils, elle décrit les raisons, à la fois pratiques et sociales, qui l'amènèrent à rester dans cette ville plutôt qu'à Genève. Une de ces raisons était d'avoir sous la main le médecin anglais Samuel Drew pour s'occuper de Lady Duncannon et pour donner des leçons particulières aux enfants :

The houses at Lausanne are very scarce, my dear George, those about this place [Geneva] very plenty at this moment [...] but I think we must determine on Lausanne because Doct returns soon to Bristol and the Duke of Ancaster has taken a house near Lausanne and we shall be near Dr Drew, which is a great point as I cannot undertake the staying with your sister without some medical assistance.¹⁸

Les possibilités de logement à Lausanne n'étaient effectivement pas nombreuses : Brownlow Bertie, le dernier duc d'Ancaster, avait loué le château de Beaulieu, une des quatre plus grandes demeures de la campagne lausannoise, et les trois autres étaient occupées respectivement par une princesse russe, un noble polonais et une famille française, ce qui au passage nous donne une idée du cosmopolitisme de la haute société lausannoise. La douairière manifesta de l'intérêt pour une autre résidence, celle de Bellevue, qui cependant se révéla trop petite. Le seul endroit qui parut assez spacieux pour héberger tout ce groupe fut



Fig. 2. Maison de l'Élysée, autrefois appelée Petit-Ouchy, propriété d'Henri de Molin de Montagny construite sur les plans de l'architecte Abraham Fraise vers 1780-1783.

le domaine du Petit-Ouchy qui venait de se doter d'une belle maison de maître de style baroque, connue plus tard sous le nom de l'Élysée [fig. 2]¹⁹. Malgré l'obligation de partager les lieux avec leur propriétaire, le colonel Henri de Molin de Montagny, Lady Spencer parut satisfaite de sa nouvelle résidence temporaire. Elle fit en tout cas l'éloge des Suisses et de la beauté de leurs paysages: « If I was to be banished from England as I am in effect at present, the Canton de Berne as far as I have seen of Switzerland should be my residence »²⁰.

Dans la même lettre, Lady Spencer donne une description peu connue de Gibbon, en compagnie duquel elle avait déjeuné chez les Cerjat avant de rentrer à Genève. À la différence de nombreux autres visiteurs qui, cet été-là, avaient reproché à l'historien d'être « spoiled by public acclaim and private vanity »²¹, Lady Spencer lui témoigne une plus grande sympathie, se contentant de le blâmer sur un ton de convention pour s'en être pris au christianisme dans son *Decline and Fall*:

[Gibbon] seems to be as lively as ever as to spirits but from the fat swelled legs and other infirmities is I think a melancholy object to look at—if ever his Eyes should be so far opened as to feel the support and comfort

that Religion can alone afford the suffering man—what would he not feel at having employed his excellent talents for so many years in trying to undermine the belief and shake the confidence that has been of some use and afforded some consolation under the gloomiest calamities.²²

Le 19 juin, après avoir pris les eaux à Yverdon, le groupe se mit en route vers sa nouvelle demeure à Ouchy. Il était en bonne compagnie, car le lendemain Lady Spencer écrit à son fils que Gibbon passait beaucoup de temps avec eux et était « certainly a very pleasant Neighbour », ajoutant qu'il était « a very agreeable man and has a great deal of conversation and seems to like coming »²³. Le samedi qui suivit leur installation, Gibbon organisa en l'honneur de la duchesse un dîner auquel prirent part les Sévery²⁴. Les Devonshire eurent ainsi accès à la riche bibliothèque de Gibbon²⁵. Cela donna l'occasion à Lady Spencer de s'entretenir de l'œuvre de l'historien, lequel laissa entendre qu'il était occupé à écrire quelque chose qu'il n'achèverait jamais : allusion possible à ses *Antiquities of the House of Brunswick*, ou peut-être à ses mémoires inachevés²⁶. Elle fit bientôt le récit suivant :

M. Gibbon likes us so very much, he has put off making his annual visit to the Neckers at Coppet because we are here, and enlivens some lectures your sisters are engaged in Natural Philosophy by attending them pretty frequently, in short he is very cheerful and entertaining as a companion.

Gavin de Beer a décrit comment le docteur Drew et le savant local Henri Struve leur donnaient chaque matin des leçons de minéralogie et de botanique²⁷. Lady Spencer, malgré le plaisir qu'elle trouvait à la compagnie de Gibbon, termine sa lettre sur une note à la fois perspicace et moins généreuse en faisant remarquer

something defective about the heart, this man has lived many years without loving or being beloved by any body or having been known to do a charitable or benevolent action—I hope I do not wrong him, I feel ungrateful while I write this, as he really affords me much amusement but I am afraid it is true.²⁸

Le jugement plus négatif porté par Lady Spencer sur l'état psychique et physique de Gibbon à Lausanne n'empêcha ni la mère ni ses filles d'aller le voir presque tous les jours, souvent en compagnie de gens de la bonne société de la ville, empressés de rencontrer la duchesse

et son entourage. Catherine de Sévery, qui ne parlait pas l'anglais et appréciait peu la duchesse, la voyait néanmoins régulièrement. Elle se rendit par exemple chez elle, à Ouchy, le dimanche 1^{er} juillet, avant d'aller présenter ses hommages habituels à Gibbon à la Grotte. Puis elle passa la soirée du 5 juillet avec la duchesse chez Gibbon²⁹. Le temps doux de ce milieu de mois poussait tout le monde à sortir. Le 12 juillet, après une promenade à cheval au Signal de Sauvabelin, au-dessus de Lausanne, d'où elle admira le lac et les Alpes, la duchesse improvisa une « little fête » au Bois-de-Vaux pour célébrer le neuvième anniversaire de sa fille, restée en Angleterre, en offrant le dîner à neuf enfants pauvres. Ils étaient accompagnés entre autres par Madame de Cerjat, deux sœurs sourdes-muettes et très probablement Gibbon³⁰. Une autre réception fut donnée le même jour au Petit-Ouchy et, le dimanche 15 juillet, Gibbon organisa une « grande soirée »³¹. Le surlendemain, Lady Spencer put écrire à son fils : « we continue to see a great deal of M. Gibbon [...] he often assists [Dr. Drew's lectures] which he enlivens by his questions ».³²

« Vale et me ama » : une romance estivale

À la fin de juillet, des orages rafraîchirent la température de l'air, mais la duchesse, sa sœur et Lady Foster ne renoncèrent pas pour autant à retourner aux bains d'Yverdon [fig. 3], où Bess écrivit un petit billet espiègle à Gibbon, le pressant de venir les rejoindre : « Addio maestro—there is near our house, le banc des philosophes, we wait your arrival drink deep of the Pierian spring—vale et ama »³³. Gibbon le lut « after drinking tea at the Duchess of A[ncaster] and spending the evening at a grand assembly and concert at Mrs. Wynch's ». Il répondit immédiatement, acceptant quelque peu inconsidérément l'invitation :

Gratitude, taste, and good faith are equally engaged in the Yverdun journey and it is my fixed resolution to drink tea with you next Wednesday evening about eight o'clock [...] We shall be more quiet than at Ouchy. A friendly, familiar, rational conversation with three women the most amiable in Europe (I speak with the religious accuracy of an historian) is the perfection of human society [...] Adieu, Vale, good night! But I do not dare tell how much I love you.³⁴

De toute évidence, Gibbon ne trouvait Bess plus aussi « wicked » qu'il l'avait déploré jadis, et tous deux allaient entretenir une correspondance galante durant plusieurs mois³⁵. Le 25 juillet, tenant parole, l'historien, âgé de 54 ans, se rendit à Yverdon en compagnie du docteur



Dessiné sur Plume par S. Trachsel.

Lithogr. de S. Trachsel à Yverdon.

Bétrix junr.

1837.

Fig. 3. Lithographie de Samuel Trachsel, d'après un dessin de Charles Bétrix, 18 x 23.8 cm, 1837. Musée d'Yverdon, inv. MY/1.E.10.9.

La duchesse et sa suite logent à l'ancienne maison Treytorrens, appelée aujourd'hui villa d'Entremonts, une maison de maître située à proximité des bains d'Yverdon.

Tissot et d'Antoine Polier de Saint-Germain, bourgmestre et voisin de Gibbon, afin de prendre le thé avec les trois dames, toutes de vingt ans ses cadettes³⁶. À leur retour, le célèbre aventurier et joueur irlandais Thomas Buck Whaley, après leur avoir rendu visite, fit un récit coloré de la nouvelle liaison de Gibbon : « I found a large company; and close to her ladyship, as usual, her two faithful attendants [...] two old gentlemen, and both conspicuous characters [...] as constant at her levée as her attendants [...] it instantly brought to mind the picture of Susanna between the two elders ». Whaley, relatant les remontrances que Gibbon lui fit « with true pedantic air » pour avoir assisté à une de ces fêtes de si triste réputation que William Beckford donnait de l'autre côté du lac, ne manqua pas cette occasion de décocher un trait d'esprit contre l'historien³⁷.

Le flirt estival de Gibbon ne suffit cependant pas à soulager son sentiment de solitude et son inquiétude quant à l'avenir. Le 1^{er} août, Catherine de Sévery, l'ayant trouvé en proie à la désolation dans son pavillon, confirma le jugement perspicace de Lady Spencer sur son état dépressif :

[M]on cher ami m'a témoigné son détach^{mt} de la vie, qu'il se croyoit a charge aux autres et etoit resigné a finir ; j'ai fait mon possible p^r lui ôter ses tristes idées qui m'ont percé le Cœur ; Nous avons cause doucem^t de ce Pavillion, il me sembloit que c'étoit un de ces moments inexplicables de la vie, ou on a un sentim^t present d'un état future.³⁸

Le même jour, Gibbon écrivit à sa belle-mère Dorothea qu'il avait décidé de reporter au printemps ou à l'été 1793 son retour avec Wilhelm, non seulement à cause de la situation en France, mais aussi pour des raisons privées sans aucun doute liées au projet conçu pour le jeune homme, qui ne semblait plus être une perspective prometteuse. La lettre ne laisse pas apparaître d'idées noires, mais souligne que

the society of Lausanne is adapted to my taste, my house is open to many agreeable acquaintances and some real friends : the uniformity of the natives is enlivened by travellers of all nations, and this summer I am happy in a familiar intercourse with Lady Spencer, the Duchess of Devonshire, Lady Elizabeth Foster and Lady Duncannon who seems to be gradually recovering from her dreadful complaints.

La note finale est encore plus optimiste. Affirmant que sa santé est bonne et que sa goutte lui laisse du répit, il peut écrire : « I endeavour to use with moderation Dr. Cadogan's best remedies ; temperance, exercise, and cheerfulness »³⁹.

Le 3 août, un accident de voiture sur la route qui les menait chez le duc d'Ancaster causa une rude frayeur à la duchesse, à Bess et aux deux Caroline, mais ne les dissuada pas d'aller chez Gibbon trois jours plus tard⁴⁰. La lettre, souvent citée, que Georgiana écrivit à sa fille à cette occasion constitue le commentaire le plus détaillé qu'elle ait donné sur la personne de Gibbon. « We have been very gay and dissipated these last two days », dit-elle pour commencer, avant de relater leur soirée dans le « beautiful garden » de l'historien, jardin qui leur était déjà familier. Il y avait là une « little Russian princess and her friend », qui dansèrent et chantèrent. Les deux jeunes filles enseignèrent à Gibbon le jeu des *Rois*. Georgiana le décrit comme « very clever but remarkably ugly and wears a green jockey cap to keep the light from his Eyes when he walks in the garden. Caroline was quite entertained with it & made him take it off & twist it about ». Elles se sentaient manifestement à l'aise dans l'entourage de leur hôte, qui « comes to us almost evr'y day & sometimes whilst we are dressing they undertake to amuse him ; they dance to him & they sing to him [...]. One day Caroline Ponsonby [...] wanted to [...] jump Mr. Gibbon, which was rather difficult as he is one of the biggest men you ever saw »⁴¹.

Toute cette joie ne pouvait cependant dissiper les craintes suscitées par la Révolution française, qui se rapprochait en même temps qu'elle gagnait en violence. Un moment fort de cet été fut le passage à Lausanne, le 8 août, des deux fils du comte d'Artois. Contraints de quitter la Savoie, ils avaient traversé le Léman sur une flottille armée, débarqué à Ouchy et logé au château chez le bailli, avant de poursuivre leur route en direction de l'Allemagne, escortés par un détachement de dragons dont Wilhelm de Sévery faisait partie. Ses parents vinrent assister à leur arrivée depuis le jardin de Gibbon, tandis que la duchesse fut invitée à les rencontrer au château. La fuite des princes fit l'effet d'un coup de semonce. Dans sa lettre, Lady Spencer conclut ainsi à propos des événements de France : « There is no saying anything about French politics they are more fearful every day »⁴².

« Une étrange époque » : les événements de France et la parodie d'adoubement

C'est seulement dans la deuxième moitié d'août que la terrible nouvelle du massacre des Tuileries, survenu le 10, atteignit Lausanne. Gibbon, les Sévery et l'entourage de la duchesse continuèrent à se voir, bien que Gibbon séjourna une partie du mois chez les Necker à Coppet⁴³. Le 13 août, par exemple, Catherine de Sévery relate un dîner

chez Gibbon en compagnie de Georgiana et de la femme de lettres vaudoise Isabelle de Montolieu. Bess nota dans son journal à la date du 19 août qu'elle était allée voir Gibbon, tout juste de retour de Coppet, où il avait trouvé Necker très agité par les nouvelles de Paris⁴⁴. Des visiteurs anglais continuaient d'arriver à Lausanne, et parmi eux le frère de Bess et sa belle-sœur, Lord et Lady Hervey, ainsi que Charles Blagden⁴⁵, le secrétaire de la Royal Society, qui vint à la fin du mois accompagné de Lord et Lady Palmerston. C'est grâce à son journal que nous savons que Blagden eut plusieurs occasions de rencontrer l'entourage de la duchesse de Devonshire, les Cerjat, Tissot, Gibbon, un certain Mr Robinson et d'autres membres de la bonne société lausannoise, et de s'entretenir avec eux de questions scientifiques. Les progrès de la duchesse en chimie et en minéralogie ne lui firent pas grande impression, et il trouvait que Gibbon se comportait trop en acteur⁴⁶.

L'ambiance, toutefois, était au crépuscule. La saison mondaine touchait à sa fin et plusieurs, dans leur cercle, étaient sérieusement malades, notamment la duchesse d'Ancaster et Salomon de Sévery, tandis que la nouvelle république officiellement proclamée en France le 21 septembre 1792 accaparait les esprits. Ainsi que Bess l'écrivit quelques semaines plus tard à Gibbon : « These are curious times and you ought to make a book of them »⁴⁷. Le 6 septembre, la duchesse de Devonshire assista à un « fine sermon » à la cathédrale, dans lequel le pasteur Jean David Levade, ami de Gibbon, avait évoqué la double calamité d'une grêle dévastatrice dans les Alpes et du massacre des Tuileries pour « dispose the minds of the people to be religious & better »⁴⁸. Le 7, Germaine de Staël, ayant échappé aux massacres à Paris, put rentrer saine et sauve à Coppet, et Gibbon passa quelques jours avec elle et ses parents. Malgré ses divergences avec la duchesse sur la manière dont la Grande-Bretagne devait à leur avis réagir à la nouvelle république, Gibbon resta très attaché à Georgiana et à Bess, comme il l'écrivit à Lord Sheffield : « I live with them »⁴⁹.

Les événements politiques, s'ajoutant au départ imminent de la duchesse et de son entourage, aggravèrent la dépression de Gibbon. L'invasion de la Savoie, le 22 septembre, qui condamnait la route du Mont Cenis et encerclait Genève, contraignit Lady Spencer à changer d'itinéraire⁵⁰. Désespérant de pouvoir rentrer chez elle pour voir ses enfants, la duchesse, avec Bess, différa son départ d'un mois, avec le faible espoir que le duc de Devonshire viendrait à leur rencontre pour les escorter à travers l'Allemagne, où les armées pullulaient⁵¹. Pendant ce temps, les Necker s'étaient retirés dans la maison de campagne des Sévery à Rolle, et ceux qui séjournèrent à Lausanne

attendaient dans la crainte. Gibbon regretta de n'être pas parti six semaines plus tôt : « Who can foresee the wild measures of the Savages in Gaul? We thought ourselves perfectly out of the Hurricane latitudes »⁵². C'est justement durant ces jours d'incertitude et de peur qu'eut lieu l'étrange adoubement par procuration, vraisemblablement le 11 octobre. Wilhelm était alors stationné à Nyon, à quarante kilomètres de Lausanne, mais Gibbon entretenait une correspondance régulière avec lui. Il lui écrivit le 4 octobre que l'entourage de la duchesse de Devonshire « talk very often and very kindly of you, and you may depend on them whenever you visit England »⁵³. Sans doute cela mettait-il du baume au cœur de l'historien qui, un mois auparavant, essayait encore de convaincre Lord Sheffield des « amiable qualities » de Wilhelm afin d'aider son protégé à obtenir un poste en Angleterre. La cérémonie elle-même fut un moyen de remercier le jeune officier d'avoir vaillamment défendu leur coterie dans cette époque dangereuse, mais peut-être redonna-t-elle aussi à Gibbon l'espoir que, grâce à l'appui de la duchesse de Devonshire, ce poste deviendrait une réalité⁵⁴.

Dans sa lettre du 12 octobre, Gibbon décrit à Wilhelm ses dernières journées en compagnie de la duchesse : « Comme elle n'a plus de cuisinier je dine tous les jours avec elle, chez les Cerjat, deux fois chez la princesse de Bouillon, chez Tissot (oui chez Tissot!) chez St Germain qui ne perd jamais une occasion de dépense et chez moi : aujourd'hui j'ai un grand diner de quatorze couverts »⁵⁵. Tout Lausanne se mit apparemment en quatre, peut-être pour la dernière fois, afin de nourrir les ladies et leur chevalier fraîchement adoubé. Dans une lettre qu'il écrivit le lendemain à Lord Sheffield, Gibbon se dit prêt à fuir vers Zurich ou Constance « with two strong horses and a hundred Louis in gold » au cas où Genève tomberait aux mains des Français⁵⁶. Une semaine plus tard, la situation s'était suffisamment améliorée pour permettre à la duchesse et à Lady Foster de quitter Lausanne. À Bourg-Saint-Pierre, Bess fit un dessin qu'elle envoya à Gibbon avec une note lui demandant « keep it for my sake and think of us and write to me in Italy »⁵⁷ [fig. 4]. Au terme de quatre jours de froid et d'inconfort dans la traversée du Grand-Saint-Bernard, elles arrivèrent à bon port et de Turin, Bess écrivit une nouvelle fois à l'historien : « Were not the French within fifty miles of us, I am convinced our passage over the Great St. Bernard Pass would have furnished conversation for a week at least, and astonishment for ever, but these vile republicans take the place of every other topick »⁵⁸. Impressionné par le courage de ses correspondantes, Gibbon répondit avec humour qu'il était « secretly indulged » à l'idée d'accompagner ses « *bonnes amies* over Mont Cenis », mais que



Fig. 4. Lady Elizabeth Foster, «*A Swiss Cottage near the Lake of Lausanne*», aquarelle, [v. 1792].
Collection Anglesey Abbey, Cambridgeshire.

Bess réalise plusieurs dessins lors de son séjour en Suisse, à l'exemple de cette vue champêtre prise à proximité du lac Léman que l'on aperçoit en arrière-fond.

« my aged and gouty limbs would have failed me in the bold attempt of scaling St. Bernard ». Dans sa tonalité générale, cette longue lettre est cependant élégiaque, et le regret du départ des deux amies s'y exprime: « The pleasure of the summer, the lighter and graver moments of the society of *petit Ouchy*, are indeed past, perhaps never to return; but the remembrance of this delightful period is itself a pleasure ». Son seul réconfort fut de voir que la situation semblait se stabiliser: « I no longer run to the window to see if the French are coming »⁵⁹.

La duchesse partie avec son entourage, la menace révolutionnaire devenue moins pressante, Gibbon retourna à ce qu'il appela « the insipidity of common life », laquelle consista notamment en une querelle de voisinage avec Polier de St-Germain, qui se plaignait que les platanes et les acacias de l'historien fissent obstacle à sa vue⁶⁰. La nomination de François Barthélemy comme ministre de France auprès de la Confédération suisse à la fin de l'année réduisit considérablement la probabilité d'une invasion. C'est ainsi qu'à la mi-décembre, dans une lettre à Lord Sheffield, Gibbon put écrire: « Our little storm has now completely subsided, and we are again spectators ». Puis au début de janvier, il eut ce trait d'esprit en évoquant le « decline and fall of Lausanne »⁶¹. Genève fut annexée et Lausanne préservée, du moins temporairement, mais l'historien savait que les choses ne seraient plus jamais les mêmes et que ses jours en Suisse étaient comptés: « I begin to fear that Satan will drive me out of the possession of Paradise »⁶². La faute en était principalement à la Révolution, mais il était aussi terrifié par l'imminence de la mort de Salomon de Sévery. Celle-ci, confia-t-il à Lady Sheffield, signifierait pour lui « the loss of the most perfect

system of domestic happiness in which I had so large and intimate a share [...] I shall be left a stranger in the insipid circle of mere common acquaintances ». Poursuivant la métaphore biblique, il affirme que le caractère paradisiaque de Lausanne a rendu d'autant plus douloureux son retour en Angleterre: « Even that paradise, the expensive and delightful establishment of my house, library, and garden almost becomes an encumbrance by rendering it more difficult to relinquish my hold, and to form a new system of life in my native country »⁶³. Après le décès inattendu de Lady Sheffield en avril 1793, l'historien retourna en Angleterre pour consoler le veuf, escorté par Wilhelm de Sévery jusqu'à Francfort. Son jeune protégé, qui l'avait déjà suivi à Londres en 1787-1788, ne retraversera la Manche qu'en 1803, soit neuf ans après la mort de Gibbon et sept ans après le mariage de Maria Josepha Holroyd avec un baron anglais. Gibbon dut expérimenter son « new system of life » sans l'union dont il rêvait entre Lausanne et Londres, et loin de son cercle d'amis en Suisse.

Traduit de l'anglais par Laurent Auberson.

1 Gibbon, *Memoirs of My Life*, p. 184. Voir aussi Gibbon, *The Letters* t. III, p. 226, lettre à Dorothea Gibbon, 18 mai 1791, dans laquelle il se compare à Adam « alone in paradise ».

2 Patricia Meyer Spacks, *Imagining a Self: Autobiography and Novel in Eighteenth Century England*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1976, p. 117-120; Patricia B. Craddock, *Edward Gibbon, Luminous Historian 1772-1794*, Baltimore et London, Johns Hopkins University Press, 1989, p. 287-288; et Gavin de Beer, « Anglais au Pays de Vaud: VI. La Duchesse de Devonshire », *RHV*, n° 59, décembre 1951, p. 184-194. Brian Norman, dans *The Influence of Switzerland on the Life and Writings*

of Edward Gibbon (Oxford, Voltaire Foundation, 2002), offre une étude plus générale sur les relations de Gibbon avec la Suisse, mais néglige les dernières années.

3 Voir le journal détaillé tenu par Maria Josepha, alors âgée de vingt ans, durant le séjour des Holroyd à Lausanne, où elle s'en prend à la lourdeur d'esprit de la société lausannoise et décrit la jalousie que l'attachement de Gibbon pour les Sévery inspirait aux Holroyd. Voir *The Girlhood of Maria Josepha Holroyd, from 1776 to 1796*, éd. Jane H. Adeane, London, Longmans, Green, 1897, en partic. p. 63-67.

4 Voir Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 256-257, n. 15. Lord Sheffield a

censuré dans la correspondance de Gibbon toutes les allusions à cette idylle fantaisiste. Gibbon était parfaitement conscient des différences entre Lausanne et Londres, ainsi qu'en témoigne avec une clarté particulièrement manifeste le style totalement différent dont il use dans ses lettres selon leur destinataire: à ses correspondants suisses, il écrit dans un style maniéré et parle avant tout de la vie privée, alors que les lettres à des correspondants anglais sont plus spirituelles et traitent plutôt des événements récents, des affaires et de la vie littéraire.

5 À la cocarde rouge et noire, encore en la possession de la famille de Sévery en 1911, avait été cousue une carte

- portant l'inscription : « A Wilhelm de Sévery, chevalier sans peur et sans reproche! Georgiana Devonshire ». Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 278-279, et Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 1, p. 342-343.
- 6 Gavin de Beer, *Gibbon and His World*, London, Thames and Hudson, 1968, p. 109.
- 7 John Owen, *Travels in Different Parts of Europe in the Years 1791 and 1792*, London, Thomas Cadell, 1796, t. I, p. 218-219.
- 8 Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 1, p. 318-319.
- 9 *Id.*, chapitre 10. Voir aussi Morren, *La Vie lausannoise au XVIII^e siècle*, p. 309-343.
- 10 Gibbon exprima un certain soulagement en voyant ses compatriotes partir au début de l'automne pour l'Italie « like sparrows and cranes » (« comme les moineaux et les grues »). Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 1, p. 341, et Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 55.
- 11 Le révérend Robert Gray nota en septembre 1791 à Lausanne que « many English reside here, and something of an English manner prevails ». Il ajoute que « the best company is to be seen at Mr. Sargent's to whom strangers easily procure introduction ». Jean-François Maximilien de Cerjat, dont le nom est ici écorché, avait vécu en Grande-Bretagne et était devenu citoyen britannique, avant de rentrer à Lausanne en 1780. Catherine de Sévery, de son côté, se plaignait que les Anglais fussent « d'un ennui affreux ». Parmi les nombreux noms anglais que cite son journal durant l'année 1792, on peut relever les Cratendon, Mr. Jones, les Harrison, les Trevor et les Prescott. Robert Gray, *Letters during the Course of a Tour Through Germany, Switzerland and Italy*, London, F. and C. Rivington, 1794, p. 203, et ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14, journal de Catherine de Sévery, 30 mai 1793.
- 12 Owen, *Travels in Different Parts of Europe in the Years 1791 and 1792*, *op. cit.*, p. 218-219. Henry James Pye, dans *The Aristocrat* (London, Lowe, 1799) décrit le séjour fictif d'une famille britannique à Lausanne en 1792.
- 13 Gibbon, *Memoirs of My Life*, p. 185. La liste des personnalités que Gibbon reçut dans son salon figure dans Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 2, p. 48.
- 14 Journal de Catherine de Sévery, 14 janvier 1792, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14; Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 245 et n. 6, p. 237. Voir aussi Read, *Historic Studies in Vaud, Berne, and Savoy*, vol. 2, p. 496-497; Lady Elizabeth Holland, *The Journal of Elizabeth Lady Holland*, éd. Earl of Ilchester, London, Longmans, Green, 1908, vol. 1.
- 15 Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 262-263.
- 16 L'entourage comprenait les deux filles de Lady Spencer, à savoir Georgiana, duchesse de Devonshire, et Henrietta (dite aussi Harriet) Ponsonby, Lady Duncannon; l'époux de Harriet, le troisième comte de Bessborough, qui rentra en Angleterre au début juin; leur fille Caroline (future Caroline Lamb); Elizabeth Foster (dite Bess), maîtresse et future seconde épouse du duc de Devonshire; enfin leur fille illégitime, Caroline Saint-Jules (d'où l'épithète de « wicked » que Gibbon applique à Bess). Sur les raisons de leur exil et le contexte de leur voyage en Suisse, voir de Beer, « Anglais au Pays de Vaud », art. cit., et Patrick Vincent, « Les Whigs et la Suisse autour de 1792: le Passage du Mont Saint-Gothard de Georgiana, Duchesse de Devonshire », *Suisse politique, savante, et imaginaire. Cohésion et disparité du Corps helvétique au XVIII^e siècle*, André Hohenstein et alii (dir.), Genève, Slatkine, 2019, p. 84-98.
- 17 Lettres de Lady Spencer à son fils George John, 2^e comte Spencer, 29 et 30 mai 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 120, 122.
- 18 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 30 mai 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 124.
- 19 Sur l'arrangement trouvé pour la cohabitation, voir Vincent, « Les Whigs et la Suisse autour de 1792 », art. cit., p. 89, n. 30.
- 20 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 30 mai 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 125.
- 21 De Beer, *Gibbon and His World*, *op. cit.*, p. 109.
- 22 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 30 mai 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 124-125.
- 23 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 20 juin 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 136.
- 24 Journal de Catherine de Sévery, 23 juin 1792, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14.
- 25 Sur l'état de la bibliothèque et les soucis de Lord Sheffield quant à sa conservation, voir la lettre de Lord Sheffield à Gibbon, 14 mai 1792, cote BL, Add MS 34886 fol. 261.
- 26 « I am not writing any thing for press nor have I any thoughts of any publication—to say I am quite idle would be quite false—a Man is used to write and need must go on doing so, but it is not anything that I am likely to produce or even to finish » (lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 20 juin 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 136-137). Il n'est pas exclu, quoique moins probable, qu'il s'agisse d'un projet dont il fit part plus tard, en juillet 1792, à John Pinkerton, sur les « Scriptores rerum Anglicarum ». Craddock, *Edward Gibbon, op. cit.*, p. 299-300, 314; Edward Gibbon, *The English Essays of Edward Gibbon*, éd. Patricia Craddock, Oxford, Clarendon Press, 1972, p. 594, 600.
- 27 De Beer, « Anglais au Pays de Vaud », art. cit., p. 190-194.
- 28 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 4 juillet 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 138.
- 29 Journal de Catherine de Sévery, 1^{er} et 6 juillet 1792, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14.
- 30 Lettre de la duchesse de Devonshire à sa fille Georgiana Cavendish, 10 juillet 1792, Chatworth House Archives (ci-après : CHA), cote J18/20/102.65. Madame de Cerjat est peut-être Marguerite de Cerjat, née Stemple, Anglaise de naissance, ou sa fille Elisabeth Jane de Cerjat, qui allait participer en 1843 à la fondation de l'Asile des aveugles.
- 31 Lettre de la duchesse de Devonshire à sa fille Georgiana Cavendish, 13 juillet 1792, cote CHA, J18/20/102.66; Journal de Catherine de Sévery, 13 et 15 juillet 1792, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14. La duchesse envoya à sa fille un croquis du dîner, qui ne se trouve pas dans les archives.
- 32 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 17 juillet 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 142.
- 33 Lady Foster avait rencontré Gibbon pour la première fois à Lausanne en 1787. À cette occasion, l'historien lui aurait fait à genoux une demande en mariage et aurait été incapable de se relever. Au bord du canal du Buron, non loin des bains d'Yverdon, un « banc du Grand Philosophe » avait en effet été installé le 22 août 1776. Read, *Historic Studies in Vaud, Berne, and Savoy*, vol. 2, p. 352; lettre d'Elizabeth Foster à Gibbon, 22 juillet 1792, cote ACV, P Gibbon 73.
- 34 Lettre non datée de Gibbon à Elizabeth Foster, cote BL, RP 2760. Seule la

- seconde moitié a été publiée dans l'édition de 1956, qui indique à tort que la lettre est perdue et propose de la dater du 29 juillet.
- 35 Ces lettres sont conservées aux Archives de Chatsworth House.
- 36 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 27 juillet 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 144. Voir aussi de Beer, «Anglais au Pays de Vaud», art. cit., p. 186-187.
- 37 Thomas Whaley, *Buck Whaley's Memoirs, including his Journey to Jerusalem*, éd. Edward Sullivan, Londres, Alexander Moring, 1914, p. 296. Whaley décrit ici les fêtes légendaires données par Beckford à Maxilly, près d'Évian. Voir aussi de Beer, «Anglais au Pays de Vaud», art. cit., p. 174-175.
- 38 Journal de Catherine de Sévery, 1^{er} août 1792, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14.
- 39 Lettre à Dorothea Gibbon, 1^{er} août 1792, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 266.
- 40 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 4 août 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 146.
- 41 Lettre de la duchesse de Devonshire à sa fille Georgiana Cavendish, 7 août 1792, cote CHA, J18/20/102.69. Voir aussi ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14, 7 août 1792. À une autre occasion, Caroline Ponsonby dit à Gibbon que «his big face frighten'd the little puppy with whom he was playing» (lettre de la duchesse de Devonshire à sa fille Georgiana Cavendish, 30 septembre 1792, cote CHA, J18/20/102.74).
- 42 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 10 août 1792, cote BL, Add Ms 75916, fol. 148 ; journal de Catherine de Sévery, 8 et 9 août 1792, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14.
- 43 Lettre de la duchesse de Devonshire à sa fille Georgiana Cavendish, 30 août 1792, cote CHA, J18/20/102.72.
- 44 Lettre d'Elizabeth Foster à Gibbon, 29 octobre 1792, cote BL, Add MS 34886 fol. 293.
- 45 De Beer, «Anglais au Pays de Vaud», art. cit., p. 189. Voir aussi Gavin de Beer, «The Diary of Sir Charles Blagden», *Notes and Records of the Royal Society of London*, n° 8/1, octobre 1950, p. 65-89.
- 46 De Beer, «Anglais au Pays de Vaud», art. cit., p. 190-191.
- 47 Lettre d'Elizabeth Foster à Gibbon, 29 octobre 1792, cote BL, Add MS 34886 fol. 293.
- 48 Lettre de la duchesse de Devonshire à sa fille Georgiana Cavendish, 6 septembre 1792, cote CHA, J18/20/102.73. Sur Levade et Gibbon, voir Craddock, *Edward Gibbon, op. cit.*, p. 283.
- 49 Lettre à Lord Sheffield, 12 septembre 1792, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 269-271.
- 50 Lady Spencer et Harriet partirent finalement le 6 octobre pour l'Italie via Berne, Innsbruck et le col du Brenner. La duchesse et Lady Foster voyagèrent séparément.
- 51 Lettres de la duchesse de Devonshire à sa fille Georgiana Cavendish, 30 septembre et 6 octobre 1792, cote CHA, J18/20/102.74 et 76.
- 52 Lettre à Lord Sheffield, 5 octobre 1792, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 277.
- 53 Lettre à Wilhelm de Sévery, 4 octobre 1792, in *Id.*, p. 275.
- 54 Lettre à Lord Sheffield, 23 août 1792, in *Id.*, p. 269.
- 55 Lettre à Wilhelm de Sévery, 12 octobre 1792, in *Id.*, p. 279.
- 56 Lettre à Lord Sheffield, 13 octobre 1792, in *Id.*, p. 280-281.
- 57 Lettre d'Elizabeth Foster à Gibbon, 22 octobre 1792, cote BL, Add MS 34886 fol. 289.
- 58 Lettre de la même au même, 29 octobre 1792, BL, Add MS 34886 fol. 293.
- 59 Lettre à Elizabeth Foster, 8 novembre 1792, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 287.
- 60 ACV, P Gibbon 77-84. Voir à ce sujet la contribution de Dave Lüthi dans ce volume.
- 61 Lettres à Lord Sheffield, 14 décembre 1792 et 6 janvier 1793, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 306, 311. L'éditeur a choisi d'effacer «and fall» et de le mentionner uniquement dans la note de bas de page.
- 62 Lettre à Elizabeth Foster, 8 novembre 1792, in *Id.*, p. 287.
- 63 Lettre à Lady Sheffield, 10 novembre 1792, in *Id.*, p. 298-299. Gibbon essayait peut-être d'amener Lady Sheffield, qui avait montré peu d'estime envers les Sévery en 1791, à sympathiser avec Wilhelm.

La notice nécrologique du *Journal littéraire de Lausanne*

Béatrice Lovis

La nouvelle de la mort de Gibbon, qui se répand fin janvier 1794, provoque le désarroi parmi ses amis lausannois. Le 31 janvier, Angletine de Charrière de Sévery note dans son journal qu'ils ont « appris l'affreuse nouvelle de la mort du pauvre Gibbon. »¹ La famille de Sévery accueille le soir même la chanoinesse Élisabeth Polier, qui venait de recevoir une lettre du valet de chambre de l'historien relatant les derniers instants de son maître². Directrice du *Journal littéraire de Lausanne*, la chanoinesse Polier choisit de lui rendre un vibrant hommage dans les pages de son périodique³ en mars 1794.

Il nous est enlevé cet homme célèbre, dont le séjour au milieu de nous illustroit notre ville. M. Gibbon n'est plus; des lettres particulières de Londres l'apprennent à ses amis, & les papiers publics instruiront l'Europe entière de la mort de cet homme, qui par la riche variété de son génie, sembloit appartenir à toutes les nations.

On nous aidera peut-être à donner un jour sur la vie littéraire de M. Gibbon, les éclaircissemens nécessaires pour suivre ce grand homme dans les vastes travaux qui ont produit son immortel ouvrage⁴: nous nous bornons ici à rappeler à nos concitoyens les qualités & les vertus qui firent pendant dix ans le charme de la société dans laquelle l'amitié l'avoit fixé, & dont l'amitié, par un coup fatal, l'a enlevé pour jamais.

M. Gibbon apprend qu'une mort subite vient de ravir à son ancien ami, mylord Scheffield, une femme chérie⁵; rien ne l'arrête, il part pour Londres, & ce malheureux voyage est résolu, exécuté presque au même instant. Combien d'autres traits n'aurions-nous pas à citer de sa touchante affection pour ses amis! mais les pleurs que sa mort fait répandre, en sont un témoignage; c'est en aimant qu'on est aimé.

M. Gibbon réunissoit à des connoissances immenses la mémoire la plus heureuse, l'esprit le plus juste, l'imagination la plus brillante, un tact fin, un jugement sûr & le goût le plus parfait; & tant de qualités souvent ennemies de la sensibilité, loin de nuire à la sienne, ne la rendoient que plus profonde.

Il croyoit à l'amitié; il en remplissoit les devoirs avec délicatesse & avec toutes ces attentions muettes dont le sentiment seul a l'idée & le secret. Enfin, il

faisoit le bonheur de tous ceux auxquels il s'unissoit intimement, & ce sentiment survivoit dans son cœur à l'absence & à la mort même.

Cet homme célèbre, fait pour les plus grands théâtre, aimoit notre pays; il étoit attaché à notre Gouvernement, il en apprécioit la sagesse; il estimoit nos mœurs, il s'étoit accommodé à nos usages, & en connoissant mieux que personne les avantages de sa Patrie, il honoroit la nôtre du nom de *son Paradis terrestre*⁶.

Il savoit être heureux, & jouissoit des beautés de son habitation & des magnifiques tableaux dont la nature sembloit avoir pris plaisir à l'environner, comme pour rendre au Poète-Historien tous les embellissemens qu'elle tenoit de lui. Sa maison étoit arrangée avec goût, mais sans aucun faste, sans aucune magnificence⁷; elle étoit en harmonie avec son esprit sage, & bien inutilement auroit-il multiplié les ornemens dans sa demeure, les étrangers qui venoient le chercher n'y auroient jamais vu que lui.

Sa politesse étoit simple & du meilleur goût; il se fioit à la bonté de son cœur du soin de persuader aux autres qu'il les recevoit avec plaisir. Tout le monde en le quittant, étoit content de soi, tant il savoit se proportionner sans gêne à tous les genres d'esprit. Il ne montrait jamais aucun ennui; & si l'on n'avoit pas vu sortir de tems à autre les prodiges de son génie, on eût cru que la société commune étoit son élément & que ses délassemens suffisoient à l'étendue de ses moyens.

Ses ennemis, ou plutôt ses envieux, n'altérèrent jamais un moment la tranquillité de son ame; il oublioit les torts qu'on avoit avec lui d'une manière si douce & si facile, qu'on eût pu douter s'il s'en apercevoit.

Il étoit remarquable par l'esprit de méthode & de régularité qu'il avoit mis dans la disposition de son tems; il savoit ce qu'il en pouvoit faire, & la postérité ne l'oubliera jamais.

Il étoit adoré de ses domestiques; il vouloit un service exact; mais jamais dans son intérieur, jamais dans ses fréquentes maladies, il ne montra de l'humeur. Vous qui l'avez connu, rendez-lui témoignage & multipliez les détails sur sa vie, vous le louerez mieux que moi, mais vous ne le regrettez pas, vous ne le pleurez pas davantage.⁸



Charles Heath, «*Fletching Church, Sussex, where Mr. Gibbon is interred*», eau-forte, 12.7 x 20.4 cm, [1805-1845]. MHL, inv. I.52.C.14.

Gibbon a été enterré aux abords immédiats de Sheffield Park où vivait son ami Lord Sheffield.

Le *Journal littéraire de Lausanne* demeure à ce jour l'unique source journalistique contemporaine témoignant de la considération des Vaudois à l'égard de Gibbon et de ses écrits⁹. Cette nécrologie qui rend hommage à la fois à l'ami intime et à l'homme de lettres sera suivi, dans le numéro de juillet de la

même année, d'un éloge appuyé du *Decline and Fall* dans le cadre d'un compte rendu des *Annales de l'Histoire de la Grande-Bretagne, année 1788* de Johann Wilhelm von Archenholz¹⁰. La chanoinesse, qui traduit plusieurs passages, y insère une digression et choisit de «transcrire le jugement» du savant Georg Forster «sur le fâmeux ouvrage du célèbre Gibbon»¹¹ dont les derniers volumes étaient parus en 1788. Le jugement admiratif de Forster aurait été, selon la chanoinesse, «solemnellement confirmé par toutes les feuilles périodiques allemandes». En septembre 1796, la directrice du journal annonce la parution des *Miscellaneous Works of Edward Gibbon*, qu'elle avait appelé de ses vœux deux ans plus tôt, et en promet un compte rendu dès que «ce recueil, intéressant à tant de titres, & que nous attendons depuis long tems, nous sera parvenu»¹². Cette annonce reste étonnamment sans suite; en revanche, un long compte rendu – incluant la traduction de larges extraits des *Mémoires* – paraîtra la même année dans le deuxième tome de la *Bibliothèque britannique*, qui venait d'être fondée à Genève par les frères Marc-Auguste et Charles Pictet, et qui jouera un rôle clé pour la diffusion des sciences et de la littérature anglaise au tournant du siècle¹³.

- 1 ACV, P Charrière de Sévery, Ci 33. Catherine de Sévery s'épanche aussi sur la perte de cet ami très cher sur divers feuillets (ACV, P Gibbon 432; P Charrière de Sévery, Ci 15). Voir la contribution de Sylvie Moret Petrini dans ce volume. Voir aussi les témoignages du bailli Gabriel von Erlach et des Necker transcrits dans Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 2, p. 69-70.
- 2 Lettre de Louis Dussaut à Élisabeth Polier, Londres, 18 janvier 1794, cote ACV, P Gibbon 390. La lettre est transcrite dans Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 2, p. 38-39.
- 3 Ce journal fait suite au *Journal de Lausanne* fondé par Jean Lanteires en 1786. L'hebdomadaire est repris en 1793 par la chanoinesse Polier qui lui donne une tonalité plus littéraire. Dès 1794, il est rebaptisé *Journal littéraire de Lausanne*. Devenu désormais mensuel, il cesse de paraître en décembre 1798, ne survivant pas aux bouleversements politiques. Sur Élisabeth Polier (1740-1817), voir sa notice rédigée par

- Toni Cetta dans le *DHS*. Son activité journalistique et de traductrice mériterait de faire l'objet d'une étude approfondie.
- 4 Allusion aux mémoires rédigés par Gibbon entre 1788 et 1793, et dont Élisabeth Polier avait manifestement connaissance. Lord Sheffield les éditera en 1796 dans les *Miscellaneous Works of Edward Gibbon*.
- 5 L'épouse de Lord Sheffield, Abigail Way, décède le 3 avril 1793. Gibbon quitte Lausanne le 10 mai 1793, accompagné de Wilhelm de Sévery jusqu'à Francfort.
- 6 Sur cette expression, voir la contribution de Patrick Vincent dans ce volume.
- 7 Sur la maison de la Grotte, voir la contribution de Dave Lüthi dans ce volume.
- 8 [Élisabeth Polier], «Sur Mr. Gibbon, mort à Londres le 16 de Janvier 1794», *Journal littéraire de Lausanne*, mars 1794, p. 184-187.
- 9 Rares sont les exemplaires de la presse vaudoise des années 1790 et 1800 à nous être parvenus. Seul le *Decline and Fall*, dans sa version anglaise et française, est annoncé par les différents

- libraires de la place entre 1788 et 1791 dans la *Feuille d'Avis de Lausanne* (08.07.1788, 07.09.1790, 14.12.1790, 05.07.1791). Voir la base <<https://scriptorium.bcu-lausanne.ch>>.
- 10 Johann Wilhelm von Archenholz (éd.), *Annalen der Britischen Geschichte des Jahrs 1788. Als eine Fortsetzung des Werts England und Italien*, Hamburg, B. G. Hoffmann, 1790, vol. 1.
- 11 *Journal littéraire de Lausanne*, juillet 1794, p. 45-49. Nous n'avons pas réussi à identifier le texte de Georg Forster (1754-1794). Le passage traduit ne figure pas dans la 8^e section des *Annales*, «Geschichte der Litteratur», dont Forster est l'auteur. Sur ce savant allemand aux multiples facettes, voir le site de la Georg-Forster-Gesellschaft, <www.georg-forster-gesellschaft.de>.
- 12 *Id.*, septembre 1796, p. 270.
- 13 *Bibliothèque britannique ou Recueil [...] rédigé à Genève par une société de gens de lettres*, 1796, t. II, p. 326-363. Sur ce périodique (1796-1815), voir la notice de Jean-Daniel Candaux dans le *DHS*.

Voyage en Gibbonie. Visiter Lausanne à l'époque romantique

Ariane Devanthéry

Un être humain peut-il devenir une attraction touristique ? Si oui, comment cela se construit-il ? Est-on face à un phénomène de mode assez bref ou à un état de fait de longue durée ? Cette « touristification » est-elle stable ou connaît-elle des phases différenciées, peut-on identifier des points d'inflexion ? À parcourir la littérature viatique évoquant Gibbon au début du XIX^e siècle, il semble bien qu'il faille répondre positivement à la première question. Prenant appui sur un corpus de récits de voyage et de guides imprimés, cet article cherchera à identifier les mécanismes de ce phénomène et à décrire son évolution au cours du siècle.

Les trois temps d'une émotion culturelle

Étudier l'histoire des vagues du tourisme culturel permet d'identifier trois moments récurrents. Le premier est celui de l'émergence d'une émotion culturelle, qui devient souvent rapidement touristique ; le deuxième est celui du développement et de l'apogée de cette mode, et le troisième celui du déclin de l'intérêt. La durée d'une vague culturelle peut varier, de quelques dizaines d'années à plus d'un siècle. Chacune a ses particularités, ses éléments démultiplicateurs et ses moments décisifs, et doit donc être examinée pour elle-même.

La mise en place du voyage en « Gibbonie lausannoise » suit fidèlement ce processus. La dernière décennie du XVIII^e siècle voit s'amorcer ce qui deviendra bientôt le pèlerinage gibbonien ; commencent en effet à être publiés des récits de voyageurs ayant rencontré Gibbon à Lausanne – dans les années 1780-1790, on lui rendait visite comme on venait trouver le médecin Auguste Tissot ou l'illustre savant Albert de Haller. Ces récits évoquent l'historien anglais en quelques lignes ou quelques pages, tels ceux de deux voyageurs allemands, Friederich von Matthisson (1795)¹ et Heinrich Marcard (1799)². En 1796 sort aussi la première édition (posthume) des *Memoirs of My Life* de

Gibbon, éditée par son ami Lord Sheffield et immédiatement traduite en français. Gibbon y raconte le moment où il a mis le point final à son *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain* :

Ce fut le jour, ou plutôt la nuit du 27 juin 1789 que, dans mon jardin, dans ma maison d'été, j'écrivis les dernières lignes de la dernière page. Après avoir posé ma plume, je fis plusieurs tours sous un berceau d'acacias, d'où la vue domine et s'étend sur la campagne, le lac, les montagnes. L'air était tempéré, le ciel serein, le globe argenté de la lune était réfléchi par les eaux, et toute la nature silencieuse. Je ne dissimulerai pas mes premières émotions de joie à cet instant du recouvrement de ma liberté, et peut-être de l'établissement de ma réputation. Mais mon orgueil fut bientôt humilié, et une mélancolie pensive s'empara de mon esprit, à l'idée que j'avais pris un congé éternel d'un vieux et agréable compagnon, et que, quelle que pût être la durée future de mon histoire, la vie précaire de l'historien ne pouvait plus être longue.³

Ce texte est fondamental dans la constitution du pèlerinage consacré à Gibbon à Lausanne. Si son statut autobiographique est important, plus important encore est le fait que l'événement relaté est situé dans un lieu précis. Un ancrage dans le monde réel se réalise ici, qui va permettre aux admirateurs de l'historien de venir revivre son émotion à l'endroit exact où elle s'est initialement déroulée. Livre ou guide en main – les guides ne manqueront ni de rappeler l'anecdote ni de citer les mots de Gibbon –, ils chercheront à localiser le jardin, la « maison d'été », le berceau d'acacias. Et laisseront le témoignage de l'écrivain et leurs souvenirs émerger, s'actualiser, s'amplifier par le fait d'être présent sur les lieux mêmes, et leur savoir jusqu'alors livresque devenir concret, vécu. Ces moments sont des temps d'intensification et de densification du voyage culturel. C'est pour les vivre que l'on se met en route et les avoir vécus justifie le voyage.



Dessiné par Desvernois en 1824.

Lith. de Spengler et C^{ie} à Lausanne.

JARDIN DE GIBBON A LAUSANNE .

Chez Auvolat, Libraire à Lausanne.

L'étude de la formation d'autres pèlerinages littéraires permet de constater qu'une entrée dans le monde du tourisme culturel se fait souvent à la suite d'une première reconnaissance artistique, généralement littéraire ou picturale. Les auteurs de guides de voyage ont dès lors un point d'accroche et de citation, une légitimation attestée sur laquelle fonder leurs propres propositions de visites. Les plus érudits ou ceux qui connaissent le mieux les lieux commencent à

Fig. 1. Joseph-Eugène Desvernois, « Jardin de Gibbon à Lausanne », lithographie, Spengler et C^{ie} à Lausanne, 19.4 × 23.3 cm, 1824. MHL, inv. I.11.9.D.1.c.

faire mention du phénomène; et un nouvel élément culturel entre ainsi dans le monde du voyage. La fortune touristique du pèlerinage gibbonien naît avec le XIX^e siècle, quand le *Manuel du voyageur en Suisse* (1805) du très réputé Johann Gottfried Ebel évoque pour la première fois dans la description de Lausanne un endroit lié à Gibbon :

Beaux points de vue; promenades. Sur la terrasse près de la cathédrale; cette église est un très-beau bâtiment du X^e siècle. Dans la maison de M. *Levade*, et surtout sur la terrasse de la maison dans laquelle le célèbre *Gibbon* a composé son histoire de la décadence de l'Empire romain. – Sur la promenade de *Montbenon* au sortir de la porte de *St. François*.⁴

L'auteur ne propose pas une visite de la maison où a vécu Gibbon, pas plus qu'une immersion dans la vie lausannoise de l'historien anglais. Énumérant les beaux points de vue que l'on trouve à Lausanne, il passe en revue les lieux d'où le panorama est particulièrement remarquable. C'est dans ce contexte qu'apparaît la «terrasse» de la maison de la Grotte. Les informations destinées à présenter Gibbon lui-même ne sont données qu'en complément, sous forme d'adjectif («célèbre») ou dans une phrase relative («dans laquelle

[il] a composé son histoire de la décadence de l'Empire romain.»). Mais l'épithète est importante et l'information de la relative l'est tout autant, puisqu'elle rappelle la rédaction de l'œuvre majeure de l'historien. Ces éléments et la manière dont ils sont insérés dans le texte (par le biais d'un lieu) doivent être soulignés. On les retrouvera en effet presque inchangés dans nombre de guides postérieurs. La renommée des ouvrages d'Ebel était telle qu'ils ont été abondamment repris. Une longue répétition se met alors en place.

Invitations au voyage

La répétition qui s'installe est à la fois textuelle et iconographique. À dater des années 1820, de nombreuses images sont publiées, qui représentent non la maison de Georges Deyverdun où habite Gibbon, mais le jardin et le fameux pavillon dans lequel l'historien raconte avoir mis le point final à son histoire romaine [fig. 1 et 2]. Ces lithographies et eaux-fortes – à la légende parfois inexacte [fig. 3] – appartiennent aussi au monde du tourisme naissant. Les guides de voyage contemporains étant encore très peu illustrés, elles jouaient le rôle de nos cartes postales et photos souvenir. Guides et images fonctionnent de manière similaire :



Fig. 2. Jean Dubois, «Pavillon de Gibbon», lithographie, Spengler et C^{ie} à Genève, 10.7 x 13.1 cm, [v. 1826-1827]. MHL, inv. I.23.B.2.16



Fig. 3. Charles Heath, «*The Pavilion & Terrace at Lausanne, From whence the magnificent & beautiful View described by Mr. Gibbon in his Memoirs & Letters*», eau-forte, 12.8 x 18 cm, [1850]. MHL, inv. I.11.9.D.5

ce sont des invitations au voyage, à la découverte, à l'expérience. Elles informent les voyageurs, leur indiquent des possibilités de visite, créent une envie, ancrent un désir. Certains y verront peut-être une injonction, considérant que les guides de voyage sont prescriptifs et obligent leurs lecteurs à faire ce qu'ils préconisent. Je ne peux me résoudre à le penser ainsi; si prescription il y a, ce ne sont ni les guides de voyage ni les estampes qui la mettent en place, mais bien la culture d'une époque. Les guides et les images ne peuvent être davantage qu'une force de proposition. La décision de se rendre à un endroit et non à un autre, la liberté de réaliser ou non l'expérience conseillée sont du ressort des voyageurs. Ils sont en effet seuls à choisir de concrétiser l'expérience, de la propager, de lui donner de la valeur ou de critiquer son insignifiance.

À la recherche de l'émotion

Comme les guides de voyage doivent dresser le catalogue des possibles de manière relativement neutre et laisser aux voyageurs la liberté d'apprécier ou de décrier, ce n'est pas dans leurs pages que l'on trouvera les jugements les plus personnels et les émotions les plus vives. Les témoignages sensibles se rencontrent en revanche abondamment dans les récits de voyage. Loin de toute neutralité, ces derniers sont, au XIX^e siècle, délibérément subjectifs. Dans la deuxième phase de la vogue culturelle du pèlerinage gibbonien, qui voit le développement et l'apogée de celui-ci, les récits mentionnant la terrasse de Gibbon à Lausanne sont nombreux et volontiers exaltés. Leur lecture permet de constater que l'expérience relatée n'est pas identique à celle décrite dans le guide. Les récits de voyage ne sont en effet pas des propositions qui précèdent le voyage, encore au stade de l'invitation à une émotion, mais bien des témoignages postérieurs à la visite, la narration de sentiments vécus, actualisés. Chaque récit développant une ou plusieurs anecdotes, les premiers multiplieront les secondes. Et, si le voyageur

a connu personnellement Gibbon, ces dernières peuvent se révéler intimes. Les voyageurs lisant cependant souvent les écrits de leurs prédécesseurs, les redites se font nombreuses, l'intertextualité étant l'une des caractéristiques de la littérature viatique. Ces textes se citent ainsi fréquemment, se commentent les uns les autres, se complètent, voire se critiquent⁵.

L'événement qui a le plus frappé les voyageurs et dont ceux-ci veulent faire l'expérience à Lausanne est, comme mentionné, le moment de la fin de la rédaction de *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, que Gibbon raconte dans ses *Mémoires*. Le témoignage laissé par la comtesse de Blessington, publié en 1839 dans *The Idler in Italy*, est exemplaire à cet égard.

Visité aujourd'hui l'endroit du long séjour de Gibbon, quand il a donné au monde son admirable *Histoire du Déclin et de la Chute de l'Empire romain*; une œuvre qui, quelles que soient ses imperfections, a, pour la recherche et la profondeur de la réflexion, rarement été égalée et jamais surpassée. En flânant dans ces allées, qu'il a si souvent arpentées, je me suis évidemment souvenue du passage de son livre si connu, qui commémore la fin de son ardu labeur; un passage avec lequel tout le monde doit sympathiser et qui dévoile son auteur. [La comtesse cite l'extrait des *Mémoires* de Gibbon.] Il y a quelque chose dans ces réflexions qui en appellent au cœur de chacun; mais elles sont encore plus touchantes quand on se trouve à l'endroit où elles ont été faites. Le pays, le lac, les montagnes, tout demeure comme il les a vus, bien qu'il ne soit plus là. Nous ne sommes que les acteurs de l'affairé théâtre de la vie. Les décors du drame restent inchangés, mais, après un bref passage, les acteurs laissent la place à d'autres, avant d'être à leur tour remplacés. Heureux ceux qui, quand le rideau se baisse, sentent qu'ils ont bien joué leur rôle et laissent derrière eux un nom qui ne mourra pas!⁶

Les flâneries de Lady Blessington dans le jardin de la Grotte ainsi que ses méditations sur la brièveté de la vie nous offrent un accès à des pensées intimes. Quand un voyageur parvient à vivre sur les lieux une émotion culturelle de cette nature, il touche à un moment d'une singulière intensité, un instant au sein du voyage qui se leste d'une culture sensible, vécue, un temps où l'expérience viatique se densifie, où le souvenir s'ancre pour ne plus s'effacer. Fortes, ces occasions où une culture se perçoit de manière concrète sont rares, mais elles donnent tout leur sens aux voyages culturels.

Effets de l'entrée en tourisme

Si aucun chiffre ne peut être articulé concernant le nombre des visiteurs venus voir la maison de Gibbon à Lausanne, un récit de voyage français publié au début des années 1820 évoque les effets indésirables de cette « mise en tourisme » :

La maison de Gibbon est un des principaux objets de curiosité de cette ville, et le propriétaire actuel en souffre un peu; il a cependant bien voulu nous en faire les honneurs. L'appartement principal, à présent un comptoir, a dû être agréable; mais la terrasse dont Gibbon fait tant d'éloges, longue de quarante toises sur cinq tout au plus, sablée, dénuée d'ombre, donnant sur un verger qui cache la vue, n'est qu'une grillade et le petit cabinet où l'historien écrivit les dernières lignes de son grand ouvrage sur le *déclin de l'empire romain*, décline lui-même et tombe en ruine. L'illustre auteur n'a pas laissé ici des souvenirs qui lui soient favorables; minutieux, exigeant, rapportant tout à lui-même, et ce *lui*, un être assez repoussant.⁷

Au-delà du verbe volontiers critique de Louis Simond, au-delà aussi de sa nationalité française – qui peut influencer son jugement à l'égard de l'historien anglais –, son commentaire sur la maison de Gibbon autour de 1820 donne d'intéressantes informations sur le développement du tourisme. La première concerne le nombre des voyageurs venus visiter la Grotte, perpétuant une pratique viatique habituelle du Grand Tour. Ce qui était toutefois possible au XVIII^e siècle, quand les voyageurs étaient peu nombreux, devient de plus en plus problématique avec la multiplication des touristes, particulièrement après 1815 et la levée du blocus continental que Napoléon avait longtemps imposé aux Anglais. Le propriétaire de la maison dit en effet « souffrir » du nombre des visites demandées, la demeure de Gibbon étant alors l'« un des principaux objets de curiosité » à Lausanne.

Est-ce dû au grand nombre des visiteurs ou est-ce le signe d'un manque d'entretien? Le petit cabinet tellement couru commence à tomber en ruine. Ici se révèle l'un des grands problèmes du tourisme: un lieu devenu attraction touristique finit très souvent par pâtir de l'intérêt même qu'il suscite. Les trop fréquentes visites en viennent à abîmer – voire parfois détruire – l'objet de l'admiration. Le tourisme étant au XIX^e siècle un phénomène récent, la manière de gérer la mise en tourisme des monuments en est encore à ses balbutiements. Pour le château de Chillon, par exemple, il faudra attendre la fin du siècle pour que

des travaux d'entretien soient entrepris et le flot des visiteurs canalisé.

Plus de dix ans après le texte de Louis Simond paraît *La Suisse pittoresque* de William Beattie avec les très beaux paysages gravés de William Bartlett. Commande d'éditeur, cet ouvrage vante les hauts lieux du tourisme en Suisse et propose un regard anglais sur la maison de Gibbon.

Un des objets les plus intéressants est la maison de Gibbon, sur la route d'Ouchy. Cependant, de même que l'habitation de l'Arioste à Ferrare, ou la maison de campagne de Pope à Twickenham, elle a presque perdu son identité : mais, formant un des anneaux de cette chaîne morale qui environne le lac Léman, elle ne peut ni perdre de son intérêt, ni manquer de visiteurs. C'est dans cette retraite que le grand écrivain continua et termina le beau monument historique qui, quoiqu'on puisse l'attaquer sous le rapport des principes et de quelques déductions philosophiques, fait cependant autorité, et suffira pour transmettre le nom de l'auteur à la dernière postérité. Le morceau qu'il écrivit à la fin des sept années passées dans cette espèce de sanctuaire et consacrées à un ouvrage dans lequel il a déployé tous les trésors d'une immense érudition et d'un génie profond, est extrêmement remarquable. Les lettres familières dans lesquelles Gibbon rend compte jour par jour des occupations de sa vie, tandis qu'il habitait cette solitude, ont acquis un grand intérêt depuis que des changements y ont eu lieu, et que les personnes privilégiées qui faisaient partie de la société de Gibbon ont disparu. On ne peut faire un plus bel éloge de ce pays magnifique et de l'agrément de la société, que celui-ci : « Sept années se sont écoulées depuis mon établissement à Lausanne ; et, si chaque jour n'a pas été également doux et serein, il n'y en a pas un, il n'y a peut-être pas même un moment où je me sois repenti de mon choix.⁸

Si Beattie y déplore aussi les méfaits de la « touristification », arguant que la maison de Gibbon a « perdu son identité » comme d'autres demeures pareillement « mises en tourisme », tout n'est pourtant pas à rejeter. Il explique en effet que l'endroit est un lieu que les voyageurs contemporains ne peuvent manquer de visiter, car il est devenu culturellement incontournable. Cette constatation faite, il ne questionne cependant ni les raisons ni les façons dont ces lieux, où une culture semble pour un temps se condenser, sont construits.

Cet extrait exprime enfin une idée intéressante pour le développement du tourisme culturel en général et romantique en particulier, la formation d'un culte de la mémoire.

Comme Beattie l'assure – en filant les significations liées au « sanctuaire » et à la « solitude », qui sont pourtant des notions très étrangères à la vie menée par Gibbon à Lausanne –, la disparition des gens et des choses, les idées de la perte et de la ruine contre lesquelles on lutte en vain, la volonté de maintenir vivace le souvenir provoquent une douce nostalgie, sentiment probablement constitutif de tout pèlerinage littéraire.

Désintérêt des récits de voyage, mais reconnaissance de la pierre

Une vogue culturelle à son maximum finit par lasser. Les émotions grandiloquentes – voire boursoufflées et affectées –, les témoignages en trop grand nombre, la répétition du même ennui. La banalisation s'installe, les émotions sont moins fortes. Le désintérêt suit, l'ironie et la critique peut-être. L'envie de nouveauté vient chasser la mode trop établie. Pour ce qui touche au pèlerinage gibbonien à Lausanne, cette période devient évidente au milieu du XIX^e siècle : les textes se raréfient, avouent leur indifférence ou basculent dans la critique. Au début des années 1860, l'Américaine Elizabeth Missing Sewell témoigne non seulement de ce désintérêt mais aussi de sa méconnaissance envers Gibbon et son œuvre. Elle juge ainsi durement l'historien anglais, non pour sa maison ou son jardin, mais pour les idées religieuses qu'elle lui prête.

Je ne dois pas oublier de vous dire qu'il y a un hôtel à Lausanne qui a pris le nom d'un Anglais – Gibbon. Il a vécu à Lausanne quelque temps et, pendant son séjour, il a écrit une histoire des événements qui sont arrivés aux Romains après la naissance du Saint Sauveur. Une partie de sa maison est maintenant intégrée à l'hôtel ; et ce qui était son jardin est maintenant le jardin de l'hôtel. Nous ne l'avons pas vu parce qu'il n'y avait pas de temps à perdre et que ça ne m'intéresse pas beaucoup, car, bien qu'il ait été un homme très intelligent, il n'était pas croyant. Et son histoire est pleine de choses qui auraient mieux fait de ne jamais être écrites. A tel point que j'aurais eu peine plutôt que plaisir à me souvenir de lui.⁹

Si rien d'autre n'était venu interférer dans le pèlerinage culturel consacré à Gibbon à Lausanne, il se serait probablement éteint de lui-même avant la fin du XIX^e siècle. Mais la construction, entre 1838 et 1839, du vaste hôtel de luxe évoqué par Mme Sewell et auquel on a donné le nom de l'historien anglais est venu brouiller cette logique.

La Grotte, lieu de vie et de mémoire

Cette construction a lieu à une période où le pèlerinage gibbonien est encore marqué et devient un moment important dans l'histoire du voyage en Gibbonie lausannoise. Élevé à l'angle de la place Saint-François et de la rue du Petit-Chêne, l'hôtel Gibbon participe à la transformation urbanistique de Lausanne au XIX^e siècle. Saint-François est en effet alors en train de devenir le nouveau centre urbain : le relais de poste pour les diligences s'y trouve déjà, le Grand-Pont sera construit peu après (1839-1844) et le centre de gravité de l'accueil des étrangers, qui avait longtemps été situé plus haut sur la rue de Bourg¹⁰, s'y déplace progressivement. Comme le terrain sur lequel l'hôtel est construit recoupe une partie du jardin de la Grotte, le nom a dû s'imposer [fig. 4].

Dès lors, le pèlerinage gibbonien va se trouver mêlé à la promotion touristique de l'établissement et rendre impossible la distinction entre les effets du pèlerinage et ceux du rayonnement de l'hôtel. Il est certain que le second a bénéficié de la vogue culturelle encore active au moment de sa construction. Mais il est probable que la mode gibbonienne a en retour profité de l'ancrage matériel que lui offrait l'hôtel et a gagné, grâce à lui, quelques décennies supplémentaires de reconnaissance.

Reliques

Les textes qui permettront de tracer la suite de cette histoire sont des guides de voyage. Le contraste avec les récits de voyage pleins d'émotion est marqué : les formulations sont brèves, la langue cherche l'efficacité et l'information plus que le sentiment. Chaque mot a été pesé, mesuré, sélectionné. Si les guides de voyage évoquent toujours l'expérience de la Gibbonie lausannoise, elle sera présentée de manière codifiée et rapide et, souvent, avec un « moyen d'accroche », c'est-à-dire un objet à voir, une trace, un vestige, pour soutenir l'émotion qui ne se suffit plus à elle-même. On ne vient plus s'émouvoir, on vient rendre hommage, la raison remplaçant les élans du cœur. Les visites se font plus courtes et se commercialisent progressivement. Une fois l'Hôtel Gibbon construit, la proposition de l'expérience culturelle se mêle, dans les guides touristiques, à l'information purement pratique, voire commerciale.

Un guide qui parle aux Anglais

Les trois grands guides culturels nationaux du XIX^e siècle, le Murray anglais, le Baedeker allemand et le Joanne français

(futur Guide Bleu), sont publiés dès le tournant des années 1840. Citons d'abord le guide Murray de 1838, édité peu avant la construction de l'hôtel :

*La maison de l'historien Gibbon se trouve dans la partie la plus basse de la ville, derrière l'église St-François et à droite de la route descendant vers Ouchy. On dit qu'elle n'a pas changé. Elle a un jardin, une terrasse surplombant le lac, une maison d'été et quelques acacias ; mais une autre maison d'été, dans laquelle on dit qu'il a fini d'écrire son histoire et la promenade en berceau ont été déplacées. Il y fait allusion dans le remarquable passage suivant¹¹. [Le guide cite ensuite les *Mémoires* de Gibbon : « c'était le jour ou plutôt la nuit du 27 juin 1787 [sic]... »].*

Pour un guide, cette évocation de Gibbon construite en deux paragraphes (les informations sur la maison et la citation de l'historien) est remarquablement longue. On y retrouve tous les éléments matériels qui font partie d'un pèlerinage gibbonien désormais « stabilisé » : le jardin, la terrasse, la maison d'été et les acacias. Mais un doute commence à s'installer : on dit que tout est intact, or ce n'est plus le cas : le vrai pavillon de jardin et la promenade en berceau auraient disparu. Comment faire confiance aux traces matérielles ? Et à ceux qui les exploitent ? Le recours au célèbre passage des *Mémoires* de Gibbon, qui véhicule une émotion forte, vient en renfort d'authenticité à ce lieu.

En 1886, la dix-septième édition du guide Murray explique toujours où trouver précisément la maison de Gibbon (elle ne sera démolie qu'en 1896), mais poursuit en disant que tant la maison que le jardin ont été complètement transformés : « Les murs de l'Hôtel Gibbon occupent le site de sa maison d'été et la promenade en berceau a été détruite pour faire place au jardin de l'hôtel, mais la terrasse surplombant le lac, un tilleul et quelques acacias subsistent. »¹² Toujours présente, la citation de Gibbon n'a pas été raccourcie, ce qui indique une fois de plus son importance pour la culture anglaise. Si le guide souligne tous les changements qui se sont produits depuis l'époque de Gibbon – y décèlera-t-on une trace de nostalgie ? –, il s'efforce dans le même temps de souligner tout ce qui permettra aux touristes de perpétuer l'émotion culturelle du pèlerinage gibbonien. La modification des lieux n'autorisant plus l'expérience immersive qui était encore possible cinquante ans plus tôt, le guide en est réduit à proposer une expérience différente, basée d'une part sur l'imagination des voyageurs et d'autre part sur l'expérience esthétique que constitue la vue sur le lac.



Fig. 4. Daniel Wegelin, «Hôtel Gibbon à Lausanne tenu par J. Bachhofner. Cet Hôtel nouvellement construit est situé dans un superbe emplacement et jouit d'une vue magnifique sur le lac et les Alpes», aquatinte, 21.3 x 35.6 cm, [1839]. MHL, inv. I.18.B.3.a.

Un guide direct et pratique

Chaque guide possède un ton particulier. Si le Murray est indéniablement le plus anglais – il indiquera toujours où trouver thé et journaux anglais –, le guide Joanne partage avec lui un aspect très culturel, alors que le Baedeker allemand est plus centré sur la modernité technique et la recherche d'efficacité pratique et illicutoire, qui se réalise par la force même de la parole. Les éditions Baedeker de 1844 (premier Baedeker sur la Suisse – en allemand) et de 1852 (premier Baedeker sur la Suisse en français) sont très semblables. Citons ici le texte de 1852 :

Lausanne. Hôtels: *Hôtel Gibbon*, près de la poste, bon; belle vue sur le lac, table d'hôte à 1, 5 et 8 h., à 3 et 4 fr.

La Grotte, lieu de vie et de mémoire

Chambre 2 fr., bougie 1, déjeuner 1 ½, service 1 fr. Le célèbre historien Gibbon composa une partie de son histoire romaine dans le petit jardin qui est derrière la salle à manger; ce jardin faisait partie de sa campagne.¹³

Le guide allemand associe d'emblée une information sur Edward Gibbon à l'hôtel qui porte son nom, l'historien anglais n'étant pas évoqué ailleurs dans les pages dédiées à Lausanne. Quelques variations de formulation ou de place dans la hiérarchie des hôtels mises à part, cette mention va être maintenue jusqu'en 1901. Un important changement interviendra en 1903: l'Hôtel Gibbon sera désormais mentionné sans aucune référence à l'historien.

Le local de l'étape

Si les guides Baedeker et Murray couvrent toute la Suisse – ce qui implique un traitement très condensé de l'information –, les guides locaux consacrés à une seule ville ou région peuvent se permettre d'être plus diserts. C'est donc avec précaution qu'il faut les comparer aux guides généralistes. C'est le cas de *Quelques renseignements sur Lausanne et le Canton de Vaud, précédés d'une notice sur Edward Gibbon, à l'usage des étrangers*. Publié par l'historien vaudois Victor Cérésole en 1858, il actualise ainsi l'émotion culturelle gibbonienne:

Une partie du jardin de la Grotte, avec le cabinet où travaillait le célèbre historien, constitue maintenant le domaine de l'Hôtel Gibbon. [...] (Un excellent portrait à l'huile de Gibbon se trouve dans la salle à manger de l'Hôtel. – Le cabinet de lecture qui y touche contient l'édition française en 18 volumes de *La décadence et la chute de l'empire romain*, ainsi que les *Mémoires de Gibbon*.)¹⁴

Si la mention du jardin est un motif connu, la deuxième partie de la description est intéressante à la fois par son contenu et par sa forme. L'information change en effet non seulement de nature, mais aussi de taille: sont évoqués un portrait de Gibbon et ses ouvrages les plus connus du grand public. Les moyens permettant l'actualisation de l'émotion culturelle perdent en importance et, surtout, ne donnent plus lieu à une expérience immersive. Ce que l'on peut désormais appeler des «reliques» favorise un travail de mémoire plus intellectuel que sensible.

La manière dont l'information est dispensée est aussi curieuse, les parenthèses étant le signe d'un décrochement dans la logique du discours du guide. On passe d'un large résumé de la vie d'Edward Gibbon à une indication qui tient du détail. Mais ce détail a visiblement été jugé nécessaire par l'auteur pour rendre possible l'émotion du pèlerinage culturel. Victor Cérésole avait sans doute compris que l'attraction de la Gibbonie lausannoise était en train de perdre du terrain et a peut-être cherché à en prolonger la mode.



Fig. 5. F. Baumann, «*Hôtel Gibbon à Lausanne. Ritter-Rossel propriétaire*», lithographie, Imprimerie de Frédéric Margueron à Genève, 43.5 x 58.5 cm, [v. 1839-1876]. MHL, inv. I.28.A.1.c.



Fig. 6. Publicité pour l'hôtel Gibbon insérée dans le guide *Itinéraire de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées italiennes* de Paul Joanne (Paris, Hachette, 1882), vol. 1, p. 31. Collection privée.

Où la culture se révèle générationnelle

La façon dont les guides Joanne rendent compte de la vogue gibbonienne à Lausanne emprunte au Murray son intérêt culturel et au Baedeker sa manière de faire. Dès la deuxième édition de *l'itinéraire de la Suisse*, en 1853, Adolphe Joanne imite le Baedeker et lie l'information dédiée à l'historien à celle décrivant l'hôtel, ce qui rend la présentation des hôtels quelque peu hétéroclite, composée à la fois de renseignements pratiques et d'informations encyclopédiques. Voici le texte de 1859 :

Hôtel Gibbon, place Saint-François, près de la poste : on l'aperçoit de la gare ; chambres : 2 fr. et au-dessus ; service : 1 fr. ; bougie : 50 c. ; thé ou café : 1 fr. 50 c. ; dîner à table d'hôte : 3 frs à 1 et 8 h., 4 fr. à 5 h. – L'hôtel Gibbon, l'hôtel le mieux situé de toute la Suisse, a été bâti dans le jardin de la maison habitée autrefois par le célèbre historien de ce nom, et où, la nuit du 27 juin 1787 [sic], entre onze heures et minuit, il écrivit les dernières lignes de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*. Il vient d'être complètement restauré, et son propriétaire actuel, M. Ritter, fait les plus louables efforts pour contenter tous les voyageurs.¹⁵

L'attention portée aux localisations est typique d'un guide de voyage. Le texte donne non seulement le nom de la

Comment les Lausannois prononçaient-ils le nom de Gibbon ? À la française – ce qui donne approximativement : « Jibon » – ou à l'anglaise ? Le voyageur français Bailly de Lalonde, qui publie en 1842 à Paris *Le Léman ou Voyage pittoresque, historique et littéraire à Genève et dans le canton de Vaud (Suisse)*, y répond dans une note de bas de page à destination de ses compatriotes :

« À Lausanne, et dans toute la Suisse, on prononce *Guibonne*, et non *Gibbon* comme en France. Cette observation en elle-même n'est pas aussi indifférente qu'on pourrait le croire : on a vu des Français chercher longtemps la demeure de Gibbon, à Lausanne, parce qu'ils ne pouvaient se faire comprendre en ne prononçant pas le nom de cet historien à la manière anglaise. »

Bailly de Lalonde, *Le Léman ou Voyage pittoresque, historique et littéraire à Genève et dans le canton de Vaud (Suisse)*, Paris, Dentu, 1842, t. I, p. 290.



Fig. 7. «*Hôtel Gibbon, Lausanne. L. Liebermann Directeur*», anonyme, estampe photomécanique sur enveloppe, Art. Institut Orell Füssli à Zurich, 10 × 13,8 cm, [v. 1900-1920]. MHL, inv. I.27.A.24.

place, mais aussi des repères plus empiriques (« près de la poste », « on l'aperçoit de la gare »), d'ailleurs volontiers dédoublés. Suivent les informations habituelles sur la Gibbonie lausannoise [fig. 5]. À l'instar du guide Murray, le Joanne de 1859 mentionne Gibbon une seconde fois, dans un paragraphe consacré à la vie de société lausannoise du XVIII^e siècle :

Au XVIII^e siècle, Lausanne jouit d'une certaine célébrité littéraire. Voltaire, qui y passa « les jours les plus heureux de sa vie », invita l'univers à se rendre dans cette ville « où l'on retrouverait l'âge d'or avec les agréments du siècle de fer. » Cet appel fut entendu. Longtemps après son départ, Fox, Raynal, Mercier, Servan, Brissot, Zimmermann, s'y rencontraient avec une foule d'étrangers de distinction aux *samedis* de madame de Charrière ; on y remarquait aussi madame de Montolieu et mademoiselle Suzanne Curchod, depuis madame Necker, alors l'objet des plus tendres pensées de Gibbon. Court de Gibelin y travaillait dans la retraite du Timonet à son *Monde primitif*.¹⁶

On trouvera évoquées les « tendres pensées » de Gibbon pour la belle Suzanne Curchod dans ces guides jusqu'en 1874. L'édition de 1882, retravaillée par le fils d'Adolphe Joanne après le décès de son père, les effacera. Le guide Joanne de 1908 confirmera ce qui a déjà été signalé dans

les guides Baedeker du début du XX^e siècle : le souvenir de l'historien Gibbon s'efface et les guides cessent de l'évoquer. L'Hôtel Gibbon, qui continue naturellement à être mentionné dans les pages hôtelières, y est décrit comme une « maison d'ancienne renommée, agrandie et remise à neuf ; [...] jardin ; très belle vue¹⁷ ». Le changement de la mode culturelle est évident : la vogue gibbonienne a vécu et d'autres centres d'intérêt ont émergé.

Survivre à la fin d'une vogue culturelle

Quand l'attraction liée au pèlerinage gibbonien à Lausanne commence à fléchir, l'Hôtel Gibbon doit trouver d'autres arguments pour assurer sa publicité. Ses propriétaires cherchent alors à promouvoir les qualités intrinsèques de l'établissement, en le positionnant comme un hôtel de premier ordre, bien situé et à la vue magnifique. Les archives montrent qu'ils ont recouru à différents moyens de séduction, d'ordre esthétique quand ils en louent le panorama [fig. 6], ou liés au progrès et à la modernité lorsqu'ils vantent son confort et ses installations dernier cri. Ce dernier atout figure notamment dans le guide Joanne de 1908, qui énumère un équipement d'avant-garde : « Garage d'automobiles – Deux ascenseurs – Éclairage électrique et chauffage central dans toutes

les chambres – Appartements avec toilette et bains.»¹⁸ [fig. 7]. L'Hôtel Gibbon est finalement démoli en 1920. La Première Guerre mondiale qui met fin au tourisme Belle Époque et à ses séjours de souvent longue durée, ainsi que la construction de nouveaux hôtels de luxe¹⁹ à Lausanne auront finalement raison de lui.

Si la page du voyage en Gibbonie lausannoise s'est tournée au début du XX^e siècle et qu'il n'est pas possible de réactiver une vogue culturelle faisant désormais partie du passé, chacun est néanmoins libre de faire revivre la mémoire de Gibbon à titre individuel. Tout voyageur peut en effet, selon ses envies et sa culture, retrouver les lieux où des souvenirs d'Edward Gibbon sont encore attachés. Il réalisera ainsi son propre pèlerinage, indépendamment de toute vogue culturelle ou touristique [fig. 8].



Fig. 8. Vestige de la façade occidentale de l'ancien Hôtel Gibbon à Lausanne (aile construite par Louis Bezencenet, 1905), 2021.

- 1 Friederich von Matthisson, *Briefe*, Zürich, Orell, Gessner, Füssli und Comp., 1795, 11^e lettre, 11 octobre 1789, p. 116-121.
- 2 Heinrich Marcard, *Briefe durch die französische Schweiz und Italien*, Hamburg, Benjamin Gottlob Hoffmann, 1799, p. 18-41.
- 3 Gibbon, *Mémoires, suivis de quelques ouvrages posthumes*, vol. 1, p. 241-242.
- 4 Johann Gottfried Ebel, *Manuel du voyageur en Suisse*, Zurich, Orell, Füssli et C^e, 1805, vol. 3, p. 218.
- 5 Si les informations ne sont que redondantes, la situation peut encore être considérée comme bonne (ce qui est le cas du mythe gibbonien à Lausanne). Cela devient plus compliqué quand récits de voyage et guides propagent des erreurs. Un mythe touristique fallacieux émerge alors, qu'il est très difficile de déconstruire.
- 6 Countess of Blessington, *The Idler in Italy*, Londres, Henry Colburn, 1839, vol. 1, p. 48-50. Je traduis.

- 7 Louis Simond, *Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818 et 1819*, Paris, Treuttel et Würtz, 1822, vol. 1, p. 289.
- 8 William Beattie, *La Suisse pittoresque*, Londres, Georges Virtue; Paris, Ferrier, 1836, vol. 2, p. 131.
- 9 Elizabeth Missing Sewell, *A Journal Kept During a Summer Tour, for the Children of a Village School*, New York, D. Appelton & Company, 1862, p. 143. Je traduis.
- 10 L'hôtel du Lion d'Or se trouvait vers le milieu de la rue de Bourg et celui du Faucon sur l'actuelle place Benjamin Constant.
- 11 John Murray, *A Hand-Book for Travellers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piedmont*, London, John Murray and Son, 1838, p. 145. Je traduis.
- 12 John Murray, *A Handbook for Travellers in Switzerland, the Alps of Savoy and Piedmont, the Italian Lakes and Part of the Dauphiné*, London, John Murray, 1886, vol. 1, p. 181. Je traduis.

- 13 Karl Baedeker, *La Suisse, manuel du voyageur*, C. Baedeker, Coblenz, 1852, p. 196-197.
- 14 [Victor Cérésolle], *Quelques renseignements sur Lausanne et le Canton de Vaud, précédés d'une notice sur Edward Gibbon, à l'usage des étrangers*, Lausanne, Imprimerie Genton, Voruz et Dutoit, 1858, p. 6-7.
- 15 Adolphe Joanne, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Jura français, du Mont-Blanc et du Mont-Rose*, Paris, Hachette, 1859, p. 226.
- 16 *Id.*, p. 228.
- 17 Paul Joanne, *Suisse*, Paris, Hachette, 1908, p. 41.
- 18 *Id.*, cahier de publicité, p. 46.
- 19 L'Hôtel de la Paix (1910) et le Lausanne-Palace (1915) se trouvent dans les environs immédiats de la place Saint-François.